

L'Île des temps perdus

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

L'ÎLE DES TEMPS PERDUS



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

BLADE

L'ÎLE DES TEMPS PERDUS

Adapté de l'américain par
Yves Bulteau



VAUVENARGUES

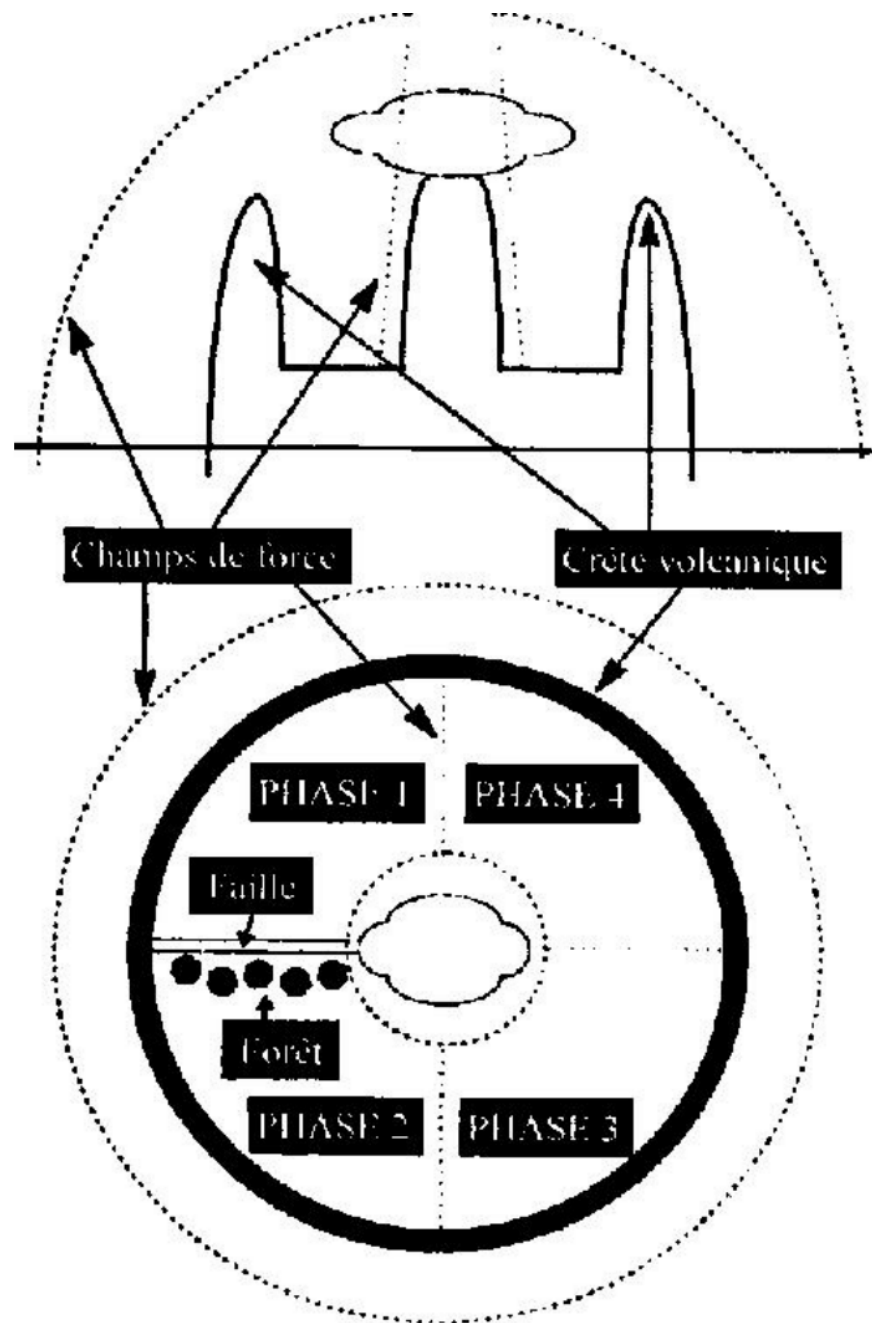
Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1999

ISBN 2-7443-0268-6

ISSN 0395-7780



CHAPITRE PREMIER

Blade avait rendez-vous avec J et Lord Leighton dans... deux heures.

Plus que deux toutes petites heures à meubler, avant le grand départ.

Richard Blade supportait mal ces attentes. Il préférait un appel à l'improvisiste sur son portable, dont seuls J et Leighton connaissaient le numéro. Dans ces cas-là, il n'avait pas le temps de penser, s'épargnant de pénibles états d'âme qui oscillaient d'une angoisse sans nom à l'excitation la plus totale. Il rejoignait rapidement le complexe ultrasecret aménagé sous la mythique Tour de Londres, procédait au rituel du déshabillage et de l'onguent pestilentiel sur sa peau nue, s'asseyait sur le fauteuil aux millions de destinations possibles, abreuvé des paroles du vieux savant qui lui distillait une logorrhée de recommandations, voire d'injonctions, auxquelles il ne comprenait pas toujours grand-chose et, presque soulagé, il commençait à ressentir dans ses muscles l'influx des électrodes reliées à l'ordinateur central, qui projetterait bientôt ses molécules au-delà de l'espace et du temps de l'univers connu, dans les dimensions parallèles aux peuples étranges et imprévisibles.

Blade, agent dévoué aux ordres de J, le patron du MI6 dont les rouages secrets œuvraient pour la plus grande gloire de Sa Majesté et de la Grande-Bretagne, était conscient du « privilège » insensé qui était le sien.

Aux premiers balbutiements du projet DX, mis au point par l'extraordinaire génie du professeur Leighton, bon nombre de volontaires avaient été, en effet, sacrifiés sur l'autel de la Science. La plupart d'entre eux n'étaient pas revenus des translations vers les univers parallèles, perdus à jamais, leurs atomes irrémédiablement disséminés dans les couloirs du temps et de la matière, et ceux qui avaient pu recouvrer leur intégrité physique à l'issue du voyage retour finissaient invariablement sur un lit de douleur, le cerveau détruit, vidé, réduits à l'état de légumes vivants, soigneusement tenus à l'écart

des yeux et des oreilles trop curieux.

Puis Blade avait été recruté pour tenter l'aventure. Et il était revenu, sain d'esprit, en pleine possession de ses moyens malgré la terrible épreuve des dématérialisations et rematérialisations successives.

Et il était reparti, et revenu, encore et encore.

À ce jour, il était le seul homme à pouvoir survivre aux redoutables translations sans y perdre ni son corps, ni son âme. La responsabilité était écrasante.

Car les enjeux, phénoménaux, ne visaient pas moins qu'à restaurer à terme le prestige déchu de l'ancien Empire britannique. Si Leighton parvenait à améliorer encore le programme DX, Richard Blade entrerait dans l'Histoire comme le pionnier d'une aventure sans pareille, ouvrant les portes des dimensions parallèles à la civilisation des hommes, avec tout ce que cela comportait de richesses potentielles et de rayonnement aux conséquences incalculables.

Mais tout n'était pas acquis dans ce domaine, loin s'en faut. Jusqu'ici, jamais il n'avait pu rapporter le moindre échantillon de matière organique de ses voyages. Seules les molécules de son corps nu pouvaient traverser les frontières entre les mondes. Dans un sens comme dans l'autre.

En haut lieu, on s'impatiait, on finissait par se demander si le jeu en valait la chandelle, si les sommes colossales englouties dans le projet trouveraient un jour leur justification.

Et, dans l'attente de plus en plus contestée d'une issue qui ne semblait jamais vouloir s'approcher, J devait lutter pied à pied, chaque année, pour obtenir le renouvellement de crédits qu'on lui concédait avec une parcimonie croissante et une méfiance de plus en plus manifeste.

Telle était la situation, en cette fin du XXe siècle de la planète Terre, mais Lord Leighton, mathématicien surdoué, expérimentateur acharné, confiant en dépit de l'adversité, n'aurait pas démordu pour un empire du bien-fondé de ses espoirs.

Tout juste se dédouanait-il à l'occasion des résultats qui tardaient à venir en passant sa mauvaise humeur sur Blade, dont il jalousait férocelement les privilèges, rivé qu'il était sur son fauteuil d'infirme par une implacable maladie osseuse.

Richard, compréhensif mais impulsif par nature, lui rendait

d'ailleurs sans faiblir la monnaie de sa pièce par le jeu d'un humour corrosif et parfois dévastateur, et les deux hommes en seraient certainement arrivés à une regrettable rupture si J, plus diplomate et serein, n'avait été là pour atténuer par son flegme typiquement *british* les conséquences des outrages décochés de part et d'autre.

À l'issue de son avant-dernier voyage, cependant, il avait pu rapporter dans sa mémoire quelques éléments succincts de l'alphabet autrefois en vigueur dans une civilisation oubliée de l'étrange planète Sheya, et cet expédient providentiel, dont un quarteron de linguistes triés sur le volet s'était emparé comme d'une friandise, avait quelque peu calmé le jeu.

Leighton, malin malgré sa position exclusivement ancrée dans des considérations scientifiques, avait profité avec J de cette opportunité pour restaurer partiellement la confiance des décideurs et obtenir une rallonge substantielle.

Provisoire, certes, mais à défaut de pouvoir jouer la carte indécise du long terme, c'était un pas non négligeable.

En attendant le jour hypothétique où Blade pourrait enfin rapporter quelque chose de directement tangible, matière inerte ou vivante.

Deux heures à attendre...

Blade parvint à se convaincre que le mieux à faire, au lieu de rabâcher sans cesse les mêmes litanies déjà cent fois passées à la moulinette de son angoisse, était sans doute de sacrifier à une petite promenade à pied dans la ville qu'il aimait tant : Londres, et en particulier dans les vieux quartiers des bords de la Tamise, fleuron historique d'un prestige érodé par les vicissitudes d'une Histoire ingrate.

Peut-être la dernière. Car si les translations, au moins dans son cas, étaient à peu près maîtrisées, restaient les dangers imprévisibles de ce monde nouveau qu'il allait fouler, pour quelques heures, quelques jours ou quelques semaines.

Et de ces dangers-là, rien ni personne ne pouvait garantir qu'il se sortirait vivant...

Il se servit un bourbon, savoura longtemps sur sa langue le velours du nectar aux effluves lourds et capiteux, puis enfila sa vieille veste de cuir amoureusement entretenue depuis de longues années.

Oui, marcher dans Londres, se vider l'esprit d'une anxiété qu'il était vain de cultiver, avant de plonger dans l'inconnu, une fois de plus, à corps et âme perdus...

CHAPITRE II

— Bonjour Richard, salua J, vêtu d'un manteau de tweed d'une coupe irréprochable et délibérément classique qui aurait pu le faire passer pour le moins démonstratif des hommes d'affaires de la City, féru d'une discrétion de bon aloi.

Car J, sans doute par déformation professionnelle mais aussi par savoir-vivre résolu, abhorrait l'ostentation, préférant se fondre dans un décor où il passait inaperçu, jusqu'à parvenir à dissimuler la braise de son regard pourtant perçant, témoin d'une intelligence hors pair.

— J ! s'étonna Blade. C'est gentil de venir m'accueillir dehors ! Que me vaut le plaisir de vous rencontrer à la porte de cette aimable prison qui abrite habituellement nos rendez-vous ?

— C'est que, rétorqua J, sans relever l'ironie de son interlocuteur, j'ai une question cruciale à vous poser avant de vous livrer aux flots des recommandations de ce cher professeur Leighton, Richard.

— Je vous écoute.

— Croyez-vous, vous aussi, à l'instar de ma charmante concierge, que le ciel va nous tomber sur la tête avant ce soir, ainsi que le redoutaient les inénarrables ancêtres de nos voisins *frenchies* ?

Blade se fendit d'un sourire et leva le nez, scrutant le ciel chargé d'un œil supposé intéressé.

— Votre concierge a raison, J. De toute évidence, il pleuvra à l'heure du thé, je suis formel.

— Bien. Vous me sauvez là d'une grande incertitude.

Les deux hommes s'esclaffèrent et se serrèrent chaleureusement la main. Ils avaient sacrifié à la première partie d'un rituel censé désamorcer la tension préalable à chaque nouveau départ programmé de longue date. Aujourd'hui, la météo avait servi de prétexte, mais tout expédient pouvait être mis à profit, pourvu qu'il fût question de quelque sujet foncièrement anodin, dénué de toute importance, farouchement banal et sans aucune conséquence.

Blade attendit tranquillement la deuxième étape.

— De combien de *ladies* éplorées avez-vous cette fois transpercé le cœur de vos adieux déchirants ? s'enquit J. Et faut-il s'attendre à une rafale de gestes désespérés ?

— La réponse à la première question est : pas plus d'une demi-douzaine, à mon sens. Je suis actuellement dans une période creuse sur le plan sentimental, fit Blade sur le même ton. Quant à la seconde question, j'ai bien peur que vos craintes ne soient malheureusement fondées. Nous allons devoir affronter une recrudescence du taux de tentatives de suicide dans les heures qui viennent.

— Nous assumerons, Richard, nous assumerons. L'Angleterre est fort bien pourvue en unités de premiers secours. Partez le cœur léger, je me charge de consoler ces âmes en peine en votre nom.

Tout était dit, ne restait aux deux hommes qu'à s'engouffrer dans les profondeurs occultes des sous-sols de la Tour de Londres où avaient été aménagées les installations du projet DX.

Ils montrèrent patte blanche au cerbère de la *Special Branch* chargé de contrôler l'accès au laboratoire, procédèrent à la formalité incontournable de la double identification vocale et oculaire et investirent l'ascenseur, qui s'enfonça doucement vers les étages souterrains...

— Ah ! Vous voilà enfin, les accueillit Lord Leighton d'un ton rogue. Vous avez failli être en retard !

Blade consulta sa montre.

— Désolé de vous contredire, professeur, mais nous avons un quart d'heure d'avance.

— Ne cherchez pas à m'embrouiller, poursuivit le savant au fil de sa mauvaise foi. J'ai suffisamment de choses à penser quand il s'agit de préparer une nouvelle translation. Un quart d'heure ! Qu'est-ce qu'un ridicule quart d'heure, en regard de l'infinité des temps interdimensionnels ? Vous êtes un inconséquent, Richard Blade, un incorrigible inconséquent !

— Et vous un très mauvais coucheur, mais ce n'est pas nouveau.

— Que voulez-vous insinuer par là ? se rengorgea le vieil homme en bombant difficilement son torse torturé par la maladie et en s'énervant sur les roues de son fauteuil d'infirme. Je ne fais que constater la triste vérité : les êtres doués de qualités physiques exceptionnelles – et je vous concède que vous êtes parmi ceux-là –

n'en ont pas moins pour la plupart une cervelle d'oiseau, à preuve ces imbéciles de dinosaures dont vous n'ignorez pas le sort désastreux. Heureusement, grâce à Dieu, quelques cerveaux bien conformés surgissent çà et là au fil de l'évolution, sinon cette déplorable humanité en serait encore à tailler des morceaux de silex au fond d'une caverne humide aux parois maculées de gribouillages infantiles.

— Les sociétés premières avaient au moins un avantage, riposta Blade. Elles ne s'embarrassaient pas longtemps des râleurs cacochymes : elles les jetaient en pâture aux fauves dès qu'ils n'étaient plus en âge de chasser et de perpétuer l'espèce !

— Richard Blade ! s'étrangla Leighton. N'ajoutez pas l'insolence à la liste déjà trop longue de vos imperfections !

— Je plaisantais, professeur, je plaisantais. L'humour anglais, vous connaissez ?

— Ce n'est peut-être pas ce que nous avons inventé de mieux, grommela le vieux savant.

— Possible, mais vous êtes bel et bien sujet britannique, alors mieux vaudrait finir par vous y faire.

— Allons, messieurs, intervint J en souriant. Cessez donc vos enfantillages. Vous êtes tous les deux parfaitement complémentaires, et vous le savez très bien.

Blade offrit une main pour mettre fin aux sempiternelles hostilités (presque un rituel, elles aussi), que Leighton accepta du bout des doigts.

— À la bonne heure ! poursuivit le patron du MI6. Alors, qu'en est-il cette fois ? Pas de circonstances particulières et imprévues, je présume, puisque cette mission respecte le calendrier établi.

Il faisait allusion à la récente translation vers Sheya la planète aux arbres immenses, que le savant avait déclenchée dans l'urgence d'une configuration particulière que lui laissait espérer une matérialisation dans un espace-temps issu d'un *big bang* différent de celui dont était né l'univers auquel appartenait le système solaire. Depuis, il n'en avait pas démordu : selon lui, Blade avait été projeté *ailleurs*, pas seulement dans une dimension parallèle, mais carrément dans un autre système, qui n'avait rien de commun avec la déflagration d'énergie remontant à quinze milliards d'années, base de toute matière visible ou invisible dans cet univers-ci.

— Non, confirma Leighton. Cette fois, nous nous contenterons

d'évoluer en territoire connu, si j'ose dire. Mais il n'en s'agit pas pour autant d'une mission de routine. Celle-ci me servira, outre les enseignements que Richard nous en rapportera sur le monde visité, à peaufiner certains réglages hypersensibles des cartes-mères et des processeurs. Une étape vers la translation d'échantillons inertes, en attendant mieux. J'ose du moins l'espérer. Le chemin sera long encore, très long.

— Hum, marmonna J. Souhaitons que vous y parveniez dans un avenir raisonnable. Sinon...

— Je sais, s'agaça le scientifique, je sais : sinon plus de crédits. La nature humaine n'a aucune perspective à long terme, c'est là aussi son handicap, et pas des moindres.

— Ne seriez-vous pas vous-même un... humain ? ironisa Blade.

— J'avoue parfois me le demander. Bien, allez-vous enfin vous préparer, ou faut-il que nous attendions votre bon vouloir ?

Richard, désespérant de jamais avoir la plus petite chance de déceler une once de bonne humeur chez le vieil acariâtre, se dirigea vers le vestiaire.

Il se délesta tout d'abord de sa veste de cuir antédiluvienne, qu'il accrocha précautionneusement à un cintre, puis se déshabilla entièrement. Ce qui l'attendait ensuite ne constituait pas la plus agréable des formalités : il lui fallait s'enduire tout le corps de cet onguent gluant à l'odeur repoussante, seule garantie pour sa peau de ne pas être irrémédiablement lésée par les décharges électriques.

Jamais il ne s'y habituerait.

Il se mit en apnée, ouvrit le couvercle de la pommade écœurante, trempa en grimaçant ses doigts dans le pot et commença à s'en napper le torse...

— Bonne chance, Richard. Que Dieu et l'Angleterre soient avec vous, pontifia J, deux doigts amicaux contre sa tempe droite.

Leighton, lui, ne disait plus rien, totalement immergé dans le manège infernal de ses doigts sur le clavier de l'ordinateur tête de réseau.

Puis tous les témoins lumineux des appareillages passèrent au vert l'un après l'autre, et le professeur enfonça une dernière touche de son index déformé.

Tous les muscles de Blade se tétanisèrent sous l'influx et, deux

secondes plus tard, seule subsistait une lueur fugace et bleutée entre les bras du fauteuil infernal, tandis que l'onde infrasonique qui avait envahi le laboratoire, similaire à celle qui précède la première secousse d'un tremblement de terre imminent, s'estompait pour mourir peu à peu dans un silence sépulcral...

CHAPITRE III

C'était horrible, et à la fois merveilleux.

Toutes les translations se ressemblaient, et pourtant jamais aucune d'entre elles n'était pareille à la précédente. C'était là un des paradoxes des voyages interdimensionnels qui interpellait toujours Richard Blade, à chaque nouvelle mission.

Avec celui de la distorsion des temps relatifs, cette bizarrerie des continuums qui faisait que l'explorateur, après des jours et parfois des semaines passés sur les mondes visités, ne s'absentait en fait jamais plus de quelques heures du laboratoire DX : une existence parallèle, dans des univers parallèles, allongeant d'autant ses jours sans que son organisme n'accusât le moindre signe de vieillissement prématuré.

Inexprimable souffrance, donc, mais aussi joie indicible.

Il n'était plus un homme, conglomerat sophistiqué de cellules associées, organisées, mais une pluie d'atomes, un brouillard de molécules dispersées dans le plus grand désordre parmi l'infini de la nuit interstellaire. Et cette explosion de soi n'avait aucune raison logique de retrouver jamais sa cohérence, d'où l'extraordinaire douleur qui en découlait dans son cerveau, disséminé lui aussi aux quatre coins des espaces-temps, mais pourtant conscient, objectivement fonctionnel.

D'où la joie.

La joie d'être là, sans être là. De ne plus exister matériellement et d'épouser pourtant d'une osmose intime et lucide le Tout, la globalité indissociable et Une des choses qui Sont, animées ou inanimées.

Sentiment étrange, insupportable, d'être Dieu Tout-Puissant et sa Création, d'être celui qui n'a pas besoin de corps pour s'incarner, et d'éprouver en retour l'humilité terrassante de n'être rien de plus que le plus infime des vermisseaux, des protozoaires dépourvus de toute velléité de conscience, la plus microscopique des poussières de Rien qui, par l'accumulation de leur insignifiance, font le Tout, sont le Tout.

Et le noir.

Le froid.

La nuit sombre et glaciale entrecoupée de flashes fulgurants, incendiaires.

La froidure extrême qui, tout à coup, se gauchit d'un surgissement de fusion jamais atteinte par la plus brûlante des étoiles, et retourne aussitôt au néant.

Obscurité et lumière.

Chaleur et glaciation.

Un ballet de couleurs dansait maintenant une impossible chorégraphie devant ses yeux qui n'existaient plus. Ces nuances dont aucun peintre n'aurait jamais osé rêver la palette se contorsionnaient en formes fugaces et instables, adoptant ici les contours émouvants d'un visage aimé, sur Terre ou ailleurs, là le modelé en trois dimensions d'un monstre qu'il avait affronté sur un monde particulièrement hostile, ou qui avait hanté l'un ou l'autre de ses cauchemars enfouis au tréfonds de son inconscient.

Ses atomes, peu à peu, commencèrent à se rejoindre.

Nuit et lumière se mêlèrent.

Le froid s'atténua.

La chaleur se fit plus supportable.

L'infinie variété des couleurs se fondit lentement en une seule.

Du bleu.

Intense.

Au milieu de ce bleu, subsistait un îlot de vert.

Blade ouvrit les yeux.

Il n'avait pas posé le pied sur un territoire inconnu.

Il flottait, immobile, au milieu de nulle part, à des lieues au-dessus d'une planète bleu intense dont sourdait un îlot de vert.

Le cerveau laminé par l'horreur, Blade en déduisit que l'ordinateur, cette fois, s'était trompé. Il avait mal évalué les coordonnées et le pionnier des univers impossibles s'était rematérialisé trop haut dans l'atmosphère de ce monde.

Beaucoup trop haut.

Richard Blade allait tomber.

Il allait mourir.

CHAPITRE IV

Mais Blade ne voulait pas mourir.

L'ordinateur de Lord Leighton ne pouvait avoir commis une erreur aussi grossière.

Il y avait forcément une raison à cet inexplicable phénomène.

D'un effort démesuré de sa volonté, l'astronaute sans vaisseau remit en ordre les facultés de son esprit, malmenées par la douloureuse épreuve de la translation.

Et il comprit.

Si les puissants calculs des circuits informatiques ne l'avaient pas rematérialisé à la surface de la planète couleur d'azur, c'était parce qu'ils ne le pouvaient pas et, logiquement, ils avaient reconstruit son enveloppe corporelle au plus près de l'objectif : juste derrière la barrière qui s'était opposée au passage de ses atomes.

Car Blade ne flottait pas dans l'atmosphère de ce monde.

D'ailleurs il ne tombait pas, même s'il ressentait physiquement l'attraction de la masse planétaire.

En fait, il reposait sur... quelque chose.

Quelque chose d'invisible, mais de palpable.

Une sorte de champ de force ou de matière, à la consistance souple et gélatineuse, dans lequel s'enfonçaient partiellement ses pieds, ses genoux, ses coudes.

Naturel, ou artificiel ?

Blade n'essaya pas d'approfondir cette question pour l'instant prématurée, puisqu'il ne disposait d'aucun élément pour y répondre.

Provisoirement rassuré sur son sort immédiat, il s'abandonna de tout son long contre la surface tiède et molle de l'infranchissable barrière, afin de récupérer toutes les ressources de son corps endolori, et s'abîma dans l'examen du monde inaccessible.

Cette couleur bleue, mouvante et fluide...

C'était du liquide, à n'en pas douter. Peut-être de l'eau.

Cette planète, au moins dans sa partie visible jusqu'à l'horizon, semblait composée d'un immense océan dont seule émergeait l'imposante tache verte parsemée de brun qui s'étalait droit sous lui, à la verticale.

Une île...

Sans repères sur les proportions de ce monde, il était difficile d'en évaluer la taille, et a fortiori la distance qui l'en séparait. Cependant, à l'intensité de la gravitation qu'il éprouvait, il jugea que la masse de la planète était relativement proche de celle de la Terre, et qu'il était retenu à une altitude de plusieurs *miles* – sept ou huit, probablement, étant donné l'évidente carence en oxygène qui lui engourdissait les membres d'une torpeur insidieuse.

Si ces impressions étaient fondées, l'île était vaste : de forme vaguement circulaire, et d'un diamètre de soixante *miles* environ.

Il plissa les paupières afin d'atténuer les effets de l'intense réverbération dégagée par l'océan environnant. L'île semblait vierge de toute trace de civilisation technologique. Pas de voies de communication immédiatement repérables, pas de villes, ni même de villages décelables à cette distance. Une profusion de cours d'eau en zébraient les reliefs, depuis les hauteurs jusque dans les vallées, mais, bizarrement, ils étaient assez courts, ne communiquaient pas entre eux mis à part quelques affluents d'altitude au parcours éphémère, et aucun n'atteignait la côte pour se jeter dans la mer : la plupart s'arrêtaient net, au plus fort de leur débit, comme avalés dans les profondeurs du sous-sol ; d'autres, plus rares, mouraient dans des lacs aux rivages arborés.

L'aspect général de cette terre, où alternaient zones montagneuses, forêts, savanes et petits déserts, dénotait un monde apparemment primaire où évoluaient des animaux vivant en troupeaux dispersés dont Blade pouvait suivre les déplacements erratiques, sans aucun signe de peuplement de type humanoïde.

Le dos en feu, il se retourna et se protégea les yeux de sa main en visière. Un soleil presque blanc diffusait son intense lumière, au zénith d'un ciel violacé, moucheté de quelques gros nuages moutonnants, si proches de l'explorateur qu'il lui semblait pouvoir les toucher.

Blade grogna sous l'agression des rayons à l'inférieure puissance. S'il restait là, il était condamné à brève échéance : sa peau serait bientôt aussi craquelée et cloquée que celle d'un poulet rôti.

Il essaya de se redresser, mais boula aussitôt dans la masse gélatineuse. Impossible de se tenir debout sur un support aussi instable.

Alors il commença à ramper, choisissant une direction au hasard, le cerveau tétanisé par le doute.

Si la barrière, de quelque nature qu'elle fût, entourait uniformément la planète, il ne pourrait rien faire d'autre qu'attendre le rappel sur son propre monde, qui interviendrait... beaucoup trop tard de toute façon.

D'ici là, il serait cuit, au sens premier du terme.

Il se traîna fébrilement sur l'étrange champ de force. Plusieurs heures durant sans doute, estima-t-il. Ses muscles gourds exigeaient un oxygène qui faisait cruellement défaut. Ses épaules le brûlaient. Son dos lui faisait mal, sa peau commençait à perdre de son élasticité au fur et mesure qu'elle se déshydratait. Le soleil avait insensiblement baissé sur l'horizon, mais il était loin d'avoir achevé sa course. Trop d'heures encore manquaient avant la nuit salvatrice, et Blade n'avait aucune idée de la durée du jour sur ce monde.

Une brèche.

Il fallait qu'il trouve une brèche.

Il se rendit compte aussitôt du caractère aberrant de cet espoir.

S'il rencontrait une faille, d'ailleurs bien improbable, et qu'il s'y engouffrait, il tomberait, inexorablement, et s'écraserait à terme à la surface de l'île.

Il éclata soudain d'un rire tonitruant, l'esprit déstabilisé par l'air trop ténu, trop pauvre à cette altitude. Sa situation n'était pas banale. Plus de cent fois déjà il avait survécu aux innombrables dangers affrontés dans les dimensions parallèles, et il allait mourir... d'un coup de soleil !

Lui, le pionnier des mondes impossibles, qui avait terrassé les monstres multiformes, combattu les pires créatures qui soient, lutté au corps à corps avec les plus redoutables bretteurs de tout poil et de toute nature, allait succomber à une agression massive d'ultraviolets, comme un idiot de touriste endormi sur une plage tropicale !

Pourtant...

Il cessa de ramper et scruta de nouveau la surface de l'île.

Elle semblait... plus proche.

Considérablement.

Il força sa volonté déficiente, parvint à réfléchir.

Il y avait une explication.

Bien sûr.

La frontière inaltérable ne suivait pas la courbe de l'horizon. Elle n'entourait pas toute la planète.

Elle plongeait vers l'océan, c'était indubitable.

Elle formait une cloche au-dessus de l'île.

Seulement au-dessus de l'île.

Il redoubla d'énergie.

Bientôt, il roula plus qu'il ne rampait, comme emporté sur le plan incliné d'un gigantesque toboggan de gélatine invisible.

La vitesse de sa glissade s'accélérait, inexorablement.

L'océan montait vers lui, promesse d'un immense soulagement de fraîcheur.

Exacerbé par l'adrénaline, tout son corps se couvrit d'une sueur abondante qui avait pourtant cessé de sourdre de ses pores asséchés depuis longtemps déjà.

Il hurla et plongea dans l'eau dont la tiédeur lui fut comme une avalanche de neige sur sa peau surchauffée.

Au jugé, par réflexe, il nagea en apnée dans la direction estimée de la côte, eut un instant l'impression de traverser un étau de gomme à mâcher et ne remonta à la surface qu'au moment où ses poumons menaçaient d'imploser.

Aspira une énorme bouffée d'oxygène.

Fouetta l'air de ses bras tout autour de lui.

Plus rien.

La barrière avait disparu. Il l'avait franchie.

Sous l'eau.

Par quel mystère ?

L'heure n'était pas encore à se poser des questions sans réponse.

Rejoindre la terre ferme, et décompresser, enfin décompresser.

Il bascula en position dorsale pour continuer de réhydrater sa peau et entreprit un crawl économe, mesuré. S'aperçut tout à coup que l'eau de cet océan n'était pas salée, mais d'une extrême douceur. Ce phénomène, eu égard à l'intense et viscérale satisfaction d'avoir sauvé sa vie une fois de plus, le laissa de marbre, totalement indifférent.

Plus qu'une centaine de *yards*.

Quand il atteignit enfin la terre ferme et posa le pied sur une crique encombrée de galets, il ne chercha pas à voir plus loin : il gagna une anfractuosité    l'ombre d'un gros rocher et,    bout de force, il se lova en chien de fusil et s'endormit aussitôt.

CHAPITRE V

Blade ouvrit subitement les yeux, bondit sur ses pieds et s'adossa au rocher, prêt à parer à toute éventualité.

Un bruit, comme des chuchotements mêlés de bonds légers sur les galets, l'avait tiré du sommeil.

Il faisait nuit à présent. Sur la voûte du ciel piqueté d'innombrables constellations, deux satellites naturels se reflétaient dans les eaux calmes de l'océan. L'un d'eux, le plus gros et le plus à droite, d'un blanc éclatant, était presque plein. L'autre, de taille plus modeste ou à l'orbite peut-être plus lointaine, dessinait un maigre croissant de couleur orangée.

La plus massive des lunes diffusait une lumière suffisante pour que Blade pût identifier l'origine du bruit : des singes. Ou plutôt des lémuriens. Une sorte d'hybride local entre ces deux familles de primates. Dressés sur leurs pattes arrière, hauts d'une soixantaine de centimètres tout au plus, leur longue queue rayée et touffue constamment agitée en signe d'extrême excitation, ils dévisageaient l'étranger de leurs petits yeux mobiles et phosphorescents.

Apparemment, ils ne manifestaient aucune hostilité, seulement une intense curiosité qui les faisait ressembler à de minuscules enfants déguisés et grimés qui auraient vu surgir le Père Noël au milieu d'une cour de récréation.

Ce que Blade avait pris pour des chuchotements humains se mua bientôt en petits couinements d'énervement et d'inquiétude, et toute la meute s'égailla subitement sur l'ordre du plus corpulent d'entre eux, sans doute le mâle dominant.

Quelque part, Blade fut rassuré de cette visite inopinée. L'île n'était donc pas seulement peuplée des troupeaux d'herbivores dont il avait pu suivre les pérégrinations depuis son inconfortable poste d'observation, coincé entre ciel et terre sur la gélatine invisible de la mystérieuse barrière. Puisque le sous-ordre des primates était représenté sur ce monde, peut-être leur évolution en était-elle arrivée

à l'étape humanoïde, comme dans la plupart des dimensions où le programme DX l'avait jusqu'ici projeté. Il se voyait mal en effet poser la question de ce champ d'énergie ou de matière protectrice à des buffles, des éléphants ou même des singes-lémuriens. Pour opérer une collecte d'informations suffisantes pour justifier la présente mission, il lui fallait des interlocuteurs plus... avancés.

S'ils existaient, il les trouverait de toute façon. L'île n'était pas si étendue.

Il s'écarta donc du rocher et se retourna pour évaluer la conformation de l'environnement immédiat, et poussa un grognement de dépit.

Une falaise nue, gigantesque, à droite comme à gauche, s'élevait devant lui. Elle s'enfonçait droit dans la mer, butant ici ou là sur des criques de galets comme celle où il avait abordé, ou sur des amoncellements d'éboulis rocheux.

Blade tenta de reformer dans son esprit la vision panoramique de l'île qu'il avait eue plus tôt dans la journée, et ce rappel le confirma dans ses craintes : il se souvenait parfaitement d'une sorte de bourrelet brunâtre, sur tout le pourtour de la terre émergée. La falaise encerclait d'évidence toute l'île, vestige probable de l'immense cratère éteint d'un volcan sous-marin dont seul le sommet avait dans un passé lointain crevé la surface de l'océan planétaire, offrant à la vie terrestre son unique chance de s'épanouir.

Dans un tel cas de figure, il était inutile de chercher une faille dans la paroi rocheuse. Il allait donc devoir tenter d'escalader la muraille. La tâche ne serait pas aisée, mais le territoire naturel des singes-lémuriens se trouvait forcément de l'autre côté, là où il y avait des arbres. Si les primates allaient et venaient d'un versant à l'autre, lui le pourrait aussi. Il ne bénéficiait certes pas de leur légèreté et de leur agilité, mais il en avait vu d'autres au cours de ses périlleux voyages.

Il s'écarta encore de la falaise puis, les pieds dans l'eau, il évalua un parcours possible.

Tandis qu'une hypothèse commençait à se dessiner dans sa tête, une autre évidence lui terrassa l'esprit : si l'ordinateur du projet DX n'avait pu faire franchir à ses atomes dispersés la barrière du champ de force, comment ferait-il pour venir l'y rechercher, à présent qu'il se trouvait de l'autre côté, sans même savoir comment il y était parvenu ?

Blade se voyait mal rejoindre la haute mer, à supposer qu'il pût de

nouveau traverser cette étrange matière, et attendre en faisant la planche que le programme sophistiqué décide de l'instant aléatoire où il le rappellerait sur Terre.

Mais chaque problème en son temps. À cette question-là non plus, il n'avait pour l'heure aucune réponse à proposer.

Il respira plusieurs fois, amplement, gorgeant ses poumons d'oxygène, se contraignit à relaxer ses muscles en vue de l'effort soutenu qui l'attendait, et commença d'escalader la vertigineuse paroi.

Cela fut long. Interminable. Plusieurs fois, à bout d'énergie, il dut se reposer pour engranger de nouvelles forces, son corps en sueur plaqué contre la roche froide et d'une dureté de diamant, aux prises rares et glissantes sous ses doigts et ses pieds ensanglantés.

Quand il parvint enfin au sommet, une bouffée de chaleur lui incendia le visage, montée de la gigantesque cuvette qui s'étendait à ses pieds et où stagnait un air lourd et saturé d'humidité.

Une touffeur de début du monde, songea-t-il en éprouvant l'étrange sensation de violer un territoire où l'homme évolué n'avait pas encore sa place.

Au fond de la dépression, qui ressemblait effectivement au cratère partiellement comblé d'un volcan désormais muet, la nuit était épaisse, totale. La plus grosse des lunes avait couru sur son orbite et disparu de l'autre côté de l'île.

Le croissant de sa lointaine compagne, toujours haut dans le ciel mais à la luminosité trop faible, n'offrait aucun secours. Optant pour une sage prudence, Blade décida d'attendre l'aube pour attaquer la descente. Il était épuisé, ses paumes et la plante de ses pieds étaient en sang et, dans cette obscurité, il risquait de dévisser à tout moment.

Il s'installa du mieux qu'il put, assis les jambes dans le vide, ses omoplates reposant contre la paroi. Hors de question de s'endormir de nouveau dans une position aussi aléatoire, mais il était de toute façon beaucoup trop excité pour trouver le sommeil.

Malgré la chaleur qui lui caressait la peau de ses volutes ascendantes, il grelotta.

Les mystères insondables d'un univers inconnu l'attendaient tout là-bas, tout en bas, avec leur cohorte de périls imprévisibles.

Et, comme chaque fois, malgré le désir forcené de savoir, en dépit de sa soif inextinguible et jamais démentie d'aventures hors du commun, seul et nu dans la nuit des énigmes sans nom, il en avait

froid dans le dos.

CHAPITRE VI

L'aube pointa d'un coup, quasi instantanée, comme si le doigt d'un dieu avait brutalement enfoncé l'interrupteur d'un plafonnier céleste.

Blade comprit l'origine du phénomène : le rayonnement du soleil de ce système était si compact et puissant que le seul affleurement de son arc supérieur sur l'horizon suffisait à basculer de la nuit au jour, sans aucune transition.

La veille sans doute, le crépuscule avait dû être aussi rapide, mais, endormi, il n'avait pu en juger.

Blade se dit que les poètes de ce monde, s'ils existaient, n'avaient pas le loisir de quêter leur inspiration au détour des heures mordorées entre chien et loup.

De ce côté-ci de la falaise, par contre, la lumière n'était pas encore complète. Il faudrait pour cela attendre que l'astre du jour consente à s'élever au-dessus de la crête volcanique.

Cependant, la réverbération restituée par l'atmosphère suffisait à autoriser la descente. Avant de reprendre son effort, Blade parcourut longuement la dépression du regard, sans parvenir à percer l'épaisse brume matinale qui partout recouvrait l'intérieur de l'île.

Il nota pourtant un détail que ni la nuit, ni sa position dominante de la veille, entre terre et firmament, n'avaient pu lui révéler : au centre du cratère, une aiguille rocheuse se dressait vers le ciel, crevant le linceul de brouillard. Impossible d'évaluer la hauteur exacte de son sommet, qui se perdait dans un épais nuage blanc aux contours effilochés dont la base se tenait à l'horizontale de la crête qui encerclait l'île.

Sans remettre en cause la thèse du volcan antédiluvien, ce pic démontrait que l'activité géologique du sous-sol de la planète avait perduré, propulsant son dard insolent depuis les profondeurs telluriques jusqu'au cœur du cratère endormi, sans doute bien longtemps après que le volcan proprement dit ne se soit assoupi.

Il n'était donc pas exclu que d'autres terres émergées aient surgi

des fosses abyssales, en d'autres endroits de ce monde, car une planète vivante se contente rarement d'une seule soupape de sécurité pour évacuer ses formidables colères souterraines.

Et ici, de toute évidence, il ne s'était pas produit de séisme majeur depuis des millions d'années.

Revenant à des considérations plus immédiates, Blade inspecta ses mains et ses pieds. Le sang ne coulait plus, coagulé dans les crevasses de sa peau en longs filaments brunâtres, mais ses chairs, en certains endroits particulièrement sollicités par son ascension nocturne, étaient à vif. Or, dans cet environnement désolé où il se trouvait, impossible d'espérer découvrir la moindre protection.

Résigné, il fit jouer ses articulations, se retourna face à la muraille et commença de descendre, usant de mille précautions, chaque contact de la roche sur ses phalanges blessées lui arrachant un gémissement de douleur...

Parvenu enfin sur une sorte de plateau herbeux, à l'horizon sinistre, Blade, épuisé, se laissa tomber sur le sol et leva la tête.

Au-dessus de lui, la brume se disloquait, vaporisée par les rayons solaires qui décochaient désormais leurs traits de fournaise au cœur de la dépression.

Le nuage au sommet du pic, lui, ne bougeait pas, toujours aussi épais et immobile. C'était étrange car, plus haut dans le ciel, d'autres cumulus circulaient à allure réduite sous l'action d'une faible brise. Blade se dit que ce phénomène était dû à la structure particulière de l'île et se concentra sur autre chose.

Il venait de réaliser qu'il y avait plus urgent à présent.

Il n'était pas seul.

Tout autour de lui, dans une savane d'herbe jaunie qui jouxtait une forêt proche, la vie grouillait parmi de rares arbres faméliques aux troncs torturés et au feuillage clairsemé.

Des animaux étranges vaquaient paisiblement, occupés à brouter leur pitance matinale. Étranges parce que ces herbivores semblaient... n'être pas finis. Leur conformation était massive, grossière, parfois aberrante.

Il identifia des...

Difficile d'oser une dénomination précise.

Ceux-là ressemblaient à des éléphants, mais en moins volumineux, avec une trompe quasi embryonnaire, des défenses courtes et tombantes, des membres patauds, une croupe trop haute qui les gênait dans leur progression.

Plus loin, cet autre troupeau était composé d'individus qui tenaient du puzzle entre deux espèces différentes, à la manière des gnous africains, ces antilopes à tête de bovins ; mais dans leur cas le hiatus entre leurs parties antérieure et postérieure était encore plus flagrant, comme si « l'ingénieur » qui en avait pensé le concept n'en était qu'à l'ébauche d'un prototype appelé à subir encore bien des modifications.

De l'autre côté d'une mare croupissante, des... pré-girafes tendaient leur cou pas encore assez long entre leurs pattes écartées pour lécher un peu d'eau boueuse. L'une d'elles, à l'écart du troupeau de ses congénères, tentait, en vain, d'attraper quelques feuilles au bout d'une branche inaccessible. Elle y parvint enfin en sautillant de ses antérieurs maladroits pour gagner un peu de hauteur.

Et il y en avait d'autres, beaucoup d'autres, qui ne se préoccupaient pas le moins du monde de la présence de ce drôle d'animal sans poils qui se tenait debout parmi eux : des « tentatives » de zèbres bas sur sabots et au mufle trop lourd, des « essais » de gazelles aux pattes trop grosses pour courir aussi vite qu'elles semblaient l'exiger, un couple de « futurs » rhinocéros qui, eux, étaient juchés sur des membres trop longilignes et trop frêles, dont la fragilité les faisait trébucher à chaque pas.

Une touffeur de début du monde... Blade repensait à cette formule prémonitoire qui s'était imposée à son esprit, lorsqu'il avait atteint le sommet de la crête. Il avait d'évidence devant lui l'échantillon provisoire d'un ordre mammifère en gestation, dont l'évolution n'avait pas encore épuisé les solutions imparfaites et transitoires : quelque chose qui devait ressembler aux premiers échantillons qui avaient peuplé l'Afrique de sa Terre natale, cinq à dix millions d'années avant l'époque moderne.

Et il se méfiait. Dans cette Afrique des temps reculés, il y avait aussi des prédateurs. Pourquoi en serait-il autrement ici ? Il scrutait périodiquement les environs, épiant la moindre oscillation suspecte des herbes hautes fléchies par la brise.

Tous ses sens en alerte, il marcha en direction de la forêt dont il apercevait les frondaisons verdoyantes.

Au fur et à mesure qu'il s'en approchait, l'air devenait moins

torride et plus humide, et les animaux, toujours indifférents à sa présence, se raréfiaient autour de lui.

Bientôt, il fut seul. Seul vivant au milieu de cette végétation primordiale. Et, tout en continuant à marcher, une idée lui arracha un sourire.

Au moins, sur ce monde, point n'était besoin de se recouvrir le corps pour prétendre aborder les autochtones dans une tenue décente.

Nu comme Adam au jardin d'Éden, il était en parfaite harmonie avec la nature environnante.

Seul anachronisme, et de taille : sur l'île encore à l'aube des temps, l'heure du bipède glabre à la capacité crânienne surdimensionnée n'avait apparemment pas sonné.

Il s'arrêta brutalement.

Devant lui, au ras de la savane, s'ouvrait une faille d'une profondeur telle qu'il en distinguait à peine le fond.

La fissure atteignait une quinzaine de *yards* de largeur, et se perdait de part et d'autre jusqu'à l'horizon. De l'autre côté, sans aucune transition, la forêt tropicale exposait ses frondaisons touffues, parmi lesquelles Blade reconnut des cohortes de ces singes-lémuriens qui étaient venus lui souhaiter la bienvenue à leur manière, sur le versant maritime de la falaise.

Amusé, il répondit d'un geste du bras à leurs criailleries retentissantes.

Puis sa tête explosa.

Au moment de perdre connaissance, il se demanda s'il allait s'écrouler sur l'herbe, ou disparaître à jamais dans le ventre du gouffre insondable...

CHAPITRE VII

Un doigt à la saveur de pourriture avait forcé le barrage de ses dents et lui fouaillait la langue. Avant même d'ouvrir les yeux, Blade projeta sa tête en arrière et recracha des filaments visqueux et nauséabonds qui s'étaient accrochés à ses dents.

Il porta les mains à son crâne douloureux, éprouva le contact du sang mais, en quelques palpations, constata qu'il ne s'agissait de rien d'autre qu'une entaille bénigne au cuir chevelu.

Puis il souleva ses paupières et roula sur le côté afin de s'écarter du gouffre près duquel il avait chuté, à quelques pouces de sombrer dans le vide.

Quelqu'un lui proposait de nouveau un relief de viande pourrie qui pendouillait au bout d'une phalange velue et noire de crasse. Dans l'urgence d'un refus sans appel, et ce malgré l'incrédulité où le plongeait le spectacle qui s'offrait à lui, Blade leva la main devant son visage et l'agita en signe de dénégation.

Le généreux donateur en déduisit sans doute que ce bipède-là n'était pas un charognard, et rejoignit ses congénères en traînant une carcasse d'une sorte de phacochère derrière lui, suivi d'une nuée de mouches verdâtres.

Un être humain. Était-il possible d'user de ce terme pour qualifier ces créatures qui se tenaient à présent en groupe serré, à distance prudente du grand étranger à peau lisse et claire ?

Visiblement intrigués par cette rencontre inhabituelle, ils échangeaient des séquences de glapissements entrecoupés de sourds borborygmes. Blade écouta attentivement afin de vérifier si ces manifestations vocales constituaient un langage articulé. En effet – c'était là l'un des effets induits du programme DX – le voyageur interdimensionnel jouissait de l'explicable propriété de pouvoir intégrer toute langue autochtone des mondes visités à la seule audition de quelques mots organisés, et donc d'avoir la capacité de s'exprimer aussitôt sans la moindre difficulté.

Mais là, justement, il y avait problème : les sons émis par ces êtres n'avaient pas encore atteint – loin s'en faut – le stade de l'articulation différenciée, et les notions dont ils usaient, peu nombreuses et d'une simplicité biblique, tenaient plus des rudiments psychiques dont disposait un chimpanzé lambda que de la pensée structurée.

Lucy.

Ce prénom si cher au cœur du paléontologue français Yves Coppens s'imposa à Blade. Lucy : le prototype fossile de cet *Australopithecus afarensis*, l'un des plus anciens représentants connus des préhumains terriens qui vivait il y a plus de trois millions d'années et dont on avait exhumé quarante pour cent du squelette dans l'Afar, en Éthiopie, à l'est de la Rift Valley, cette faille gigantesque qui avait constitué le berceau de l'humanité en séparant les singes, retenus à l'ouest dans les forêts, des autres hominidés contraints à la bipédie par leur nouvel environnement plus découvert.

Ici aussi il y avait une faille, certes moins imposante mais néanmoins infranchissable sans le recours de la technologie.

Blade en fut convaincu : il avait devant lui ceux qui étaient les Australopithèques de ce monde, les ancêtres lointains d'une humanité latente.

Il les examina plus attentivement.

Le groupe comprenait une trentaine d'individus, d'un mètre à un mètre vingt de stature pour les adultes. Complètement bipèdes, ils n'en conservaient pas moins des jambes plutôt courtes et un dos quelque peu voûté. Leur tête rentrée dans les épaules, presque sans cou, arborait un reliquat de crête sagittale et un faciès prognathe, quasi simiesque. Leur crâne était recouvert d'une épaisse fourrure qui préfigurait les cheveux à venir, mais leur torse était presque glabre. Seuls leurs épaules, leurs bras, leur zone pubienne et leurs jambes s'ornaient encore d'une toison fournie sur leur peau cuivrée.

Les mâles étaient un peu plus grands, plus velus et corpulents aussi que les femelles, dont les seins pendaient sur leur cage thoracique.

Les enfants, apeurés, s'étaient regroupés sous la protection de deux nourrices visiblement autoritaires.

Un mâle plus téméraire, probablement le chef, arracha la carcasse de phacochère des mains de son détenteur et la lança vers l'explorateur, tentative réitérée d'une invitation à partager le repas de la horde, qu'il appuya d'un cri guttural.

Blade comprit parfaitement ce qu'il voulait dire, mais ne pouvait malheureusement lui répondre : son larynx trop évolué ne lui permettait plus de moduler ce genre de son. De nouveau il refusa l'offre d'un mouvement de la main.

Le chef, dépité par cet affront, vint récupérer la carcasse et la redonna à celui qui en avait la charge, puis il ramassa à terre un gros caillou qu'il brandit à bout de bras.

Blade enregistra le message : s'il continuait à se comporter d'une manière si offensante, il pourrait bien tâter encore du projectile avec son crâne.

Comme il n'y tenait pas particulièrement, il s'agenouilla au sol et, ainsi qu'il l'avait vu faire dans certains documentaires animaliers sur les mœurs des primates supérieurs, il baissa la tête et avança timidement une main, paume vers le bas.

Et le message passa dans l'autre sens : lâchant son caillou, le chef s'approcha, lui mordit douloureusement les doigts et le gratifia d'une petite tape sur la nuque.

Signifiant ainsi qu'il avait accepté le témoignage de soumission. L'étranger, malgré son refus de l'offrande alimentaire, n'avait plus rien à redouter.

Puis la horde se mit en marche sans plus se préoccuper de lui, dans une direction connue d'eux seuls.

Une très jeune femelle cependant, aux seins menus et pommés, traîna un peu à l'arrière et se retourna plusieurs fois, invitant ostensiblement Blade à les suivre.

Celui-ci hésita un instant puis se décida à leur emboîter le pas.

À défaut d'humanoïdes plus convaincants sur ce monde en gestation, il lui faudrait bien se contenter de ceux-là.

De l'autre côté de la faille, des singes-lémuriens pendus par la queue aux branches des arbres continuaient de brailler, apparemment satisfaits de la tournure des événements.

CHAPITRE VIII

Le trajet de la horde s'était insensiblement écarté de la faille, mais le chef obliqua brusquement à gauche, directement vers le gouffre. Sans doute avait-il délibérément contourné un périmètre dangereux, peut-être le territoire habituel d'un prédateur naturel de son espèce.

Il se mit brutalement à pleuvoir. Blade leva la tête et identifia le nuage responsable de l'averse, bien au-delà de l'altitude présumée du champ de force. L'eau avait donc le pouvoir de traverser cette barrière. Ainsi que l'air. Bien sûr. Si ces deux éléments n'avaient la capacité de circuler de part et d'autre de l'étrange frontière à la consistance gélatineuse, l'île n'eût été qu'une terre morte et stérile.

Il supposa que c'était pour cette raison qu'il avait pu la franchir lui-même : sous la surface de l'océan, les pores gorgés d'eau de sa peau avaient sans doute *trompé* le champ d'énergie. Dans ce cas, les êtres sous-marins, poissons ou invertébrés, jouissaient probablement du même privilège, l'écosystème de l'île n'étant séparé du reste de la planète que sur la terre ferme et non pas dans les profondeurs de ses eaux côtières.

Vu le peu d'éléments dont disposait Richard Blade, ces considérations ne menaient pas loin. Aussi les balaya-t-il d'un revers de main et accéléra-t-il le pas pour se rapprocher de la horde.

La jeune femelle se retournait de temps à autre, pour vérifier si l'étranger les suivait toujours. Les autres semblaient l'ignorer souverainement.

L'averse cessa quand ils s'arrêtèrent de marcher. La chaleur était si intense que les gouttes de pluie s'étaient vaporisées sitôt qu'elles touchaient le sol, lequel restait aussi sec qu'auparavant malgré les bouffées d'humidité qui surgissaient au gré de la brise depuis la forêt, de l'autre côté du gouffre. Seules les herbes de la savane avaient profité de cet apport céleste et semblaient à présent un peu plus vaillantes sous le soleil de plomb.

La horde se dispersa, chacun vers un endroit précis qui lui était

sans doute attribué par sa position dans la hiérarchie du groupe. Mais cette dispersion restait limitée à l'intérieur d'une sorte de cirque rocheux qui dessinait comme une arène naturellement fortifiée. Les mâles les plus vigoureux se tenaient pour la plupart en périphérie, sentinelles toutes désignées pour protéger la tribu en cas d'agression.

Le chef, lui, saisit une femelle par la main et l'entraîna au centre exact du périmètre. Puis, sous les yeux de tous, il se mit à la saillir, de face, arborant une mimique manifestement extatique au visage.

Blade choisit de rester à l'écart, au moins momentanément, et promena son regard sur le village, encore qu'il fût difficile une fois de plus d'appliquer ce terme à l'espèce de repaire, jonché d'excréments, de détritiques et de carcasses abandonnées, où il se trouvait.

Trois jeunes, des mâles, s'étaient regroupés dans un coin pour en finir avec les restes de la charogne de phacochère. Ce spectacle peu ragoûtant rappela cependant à Blade qu'il n'avait rien avalé depuis la translation. Il avait faim.

Un peu plus loin sur sa droite, un bosquet d'arbustes filiformes arborait sur ses branches pauvres en feuillage des... sortes de fruits. Quelque chose qui ressemblait à des bananes, mais en plus trapu, et d'une couleur orange foncé.

Il s'en approcha, en préleva une sur un régime et la pela. L'odeur en était acide, peu engageante. Il hésita à la porter à sa bouche.

Alors la jeune femelle aux seins pommés quitta le cirque et le rejoignit en trotinant, sans trahir la moindre crainte. Elle s'empara elle aussi d'un fruit, le débarrassa de sa peau et croqua dedans en esquissant un rictus qui pouvait passer pour un sourire.

Blade hocha la tête pour lui signifier qu'il avait compris et plongea ses dents dans la pulpe filandreuse. C'était acide effectivement, très peu sucré mais gorgé d'eau à l'instar de la chair d'un cactus et indubitablement nourrissant.

De toute manière, ces bananes constituaient pour l'instant la seule alternative à la viande pourrie, et les capacités, limitées en ce domaine, de son tube digestif ne lui laissaient guère de choix.

Puis, le plus naturellement du monde, la jeune femelle se coucha sur le dos, écarta ses cuisses et lui proposa son appareil génital d'un sourire cette fois franc et massif.

Blade ne sut comment réagir. Il se voyait mal honorer cette créature dont les canons de beauté restaient en tout état de cause fort

éloignés de ceux en vigueur chez les *Homo sapiens*, sans parler du chambardement génétique que provoquerait inévitablement une éventuelle descendance née de cet accouplement, à supposer que la femelle soit en chaleur et que leurs deux espèces s'avèrent interfécondes.

D'un autre côté, il avait déjà refusé la viande de phacochère. Pouvait-il persister dans cette voie sans risquer de déclencher l'hostilité de la tribu ? Aucun d'eux ne pouvait certes prétendre à le vaincre en combat singulier, mais sous le nombre, l'issue d'un conflit ouvert ne faisait aucun doute.

L'impasse était totale.

Blade, en désespoir de cause, fit semblant de ne pas comprendre ce qu'elle lui voulait et se mit à éplucher une autre banane.

Aussitôt, la femelle glapit sa déconvenue d'une succession de cris stridents.

Alerté, le chef héla quelques mâles dominants et s'approcha en leur compagnie menaçante.

Les choses tournaient mal, très mal.

Blade, jouant les imbéciles, mâchouillait son fruit comme si de rien n'était.

Alors la brute empoigna la jeune femelle par une cheville et la traîna jusque sous le nez de cet étranger décidément fort impoli, puis il tripota ostensiblement l'entrecuisse de sa congénère afin de lever toute ambiguïté supposée.

Blade ne pouvait plus faire semblant. La mort dans l'âme, il posa sa main droite sur son propre sexe et mima une intense douleur. Mais le chef tint à vérifier, lui souleva le bras d'un geste sans appel et examina longuement son membre afin de contrôler s'il était vraiment aussi mal en point que son propriétaire le prétendait.

Visiblement excédé d'une telle forfaiture, il jeta un regard ulcéré sur le simulateur et montra les dents.

Prendre la fuite, il n'y avait pas d'autre solution. Les autres mâles commençaient déjà à ramasser des cailloux qu'ils brandissaient de leurs poings velus.

Blade se leva en hochant plusieurs fois la tête de haut en bas pour les convaincre qu'il acceptait finalement de saillir la belle puis, d'une volte-face, il prit ses jambes à son cou. Semer ces demi-portions aux membres trop courts ne devait pas poser de problème particulier.

C'était compter sans leur intelligence et leur sens de la stratégie.

Les mâles se déployaient déjà en demi-cercle, l'acculant à la faille.

Le fuyard interrompit sa course qui le menait au désastre et, sans autre choix possible, recula vers le gouffre.

Les poursuivants, grognant et exhibant leurs dents jaunies, resserraient leurs rangs autour de lui.

Dans quelques secondes, ce serait la curée. Blade banda tous ses muscles, prêt à défendre chèrement sa peau.

Puis il ne comprit pas ce qui arrivait. Les agresseurs levèrent soudain la tête, écarquillant de grands yeux étonnés, et reculèrent légèrement.

L'explorateur entendit, sur sa gauche, le son mat de quelque chose qui tombait sur le sol.

Une pierre, de huit à dix livres environ, avait atterri tout près d'un arbre chétif qui surplombait la faille. Une liane y était amarrée d'un nœud solide. Elle barrait le gouffre depuis la lisière de la forêt épaisse, de l'autre côté.

Mais déjà les primates se ressaisissaient et recommençaient d'avancer.

Ce fut bref et terrible.

Surgissant de la savane, deux fauves au pelage rayé, sorte de tigres massifs aux crocs énormes et saillants, se jetèrent dans l'arène occupée par la horde et, profitant de l'absence des mâles, broyèrent la colonne vertébrale de deux enfants dont ils emportèrent les corps pantelants.

Les femelles hurlaient, terrorisées.

Un troisième prédateur avait bondi par-dessus les rochers et envisageait clairement de continuer le massacre.

Le chef n'hésita qu'un instant. Il brailla le rappel de ses troupes et tous se ruèrent vers l'assaillant pour tenter de le repousser.

Blade ne s'octroya pas le temps d'assister à l'issue du combat. Il ramassa la pierre, éprouva la liane qui semblait solidement maintenue de l'autre côté du gouffre, l'attacha au tronc de l'arbre famélique et se jeta dans le vide. En moins de deux minutes, il fut sur l'autre versant de la faille et jeta un dernier regard derrière lui. Il put constater que le troisième tigre avait réussi son attaque. Sans se formaliser des cailloux qui lui pleuvaient sur le dos, il regagnait la savane en traînant dans sa gueule le corps désarticulé de sa proie. Les mâles cessèrent bientôt leur lapidation inutile et toute la horde, prostrée, se pelotonna échine

contre échine au centre de l'arène.

Plus personne parmi eux ne pensait encore au grand bipède à peau lisse qui ne voulait pas manger de viande morte et avait repoussé les avances de la plus jolie de leurs vierges.

Blade les abandonna à leur sort d'ancêtres aux conditions de vie bien aléatoires et retourna toute son attention sur cette liane providentielle qui lui avait sans doute sauvé la vie.

Son extrémité était arrimée d'un double nœud coulant à la base d'une branche sur laquelle jouait un singe-lémurien insouciant. Il se demanda un instant si ces primates étaient seulement capables de concevoir l'idée d'un tel artifice, puis abandonna aussitôt cette hypothèse : ni celui-là, ni aucun des autres qui se coursaient dans les frondaisons en piaillant ne s'intéressaient à lui, encore moins à la liane ; et ils n'auraient pas eu la force nécessaire.

Qui alors avait fait ça ?

Encore une question à laquelle il était prématuré de prétendre répondre.

Blade décida de s'enfoncer dans la jungle mais, auparavant, il dénoua la liane et la laissa tomber dans la faille.

Il songeait au Rift africain, dont la cassure avait probablement séparé les premiers hominidés de leur habitat sylvestre traditionnel. Si cette hypothèse était juste, il fallait éviter que la horde, de l'autre côté, puisse regagner la forêt de ses origines. Sinon, elle risquait de régresser progressivement vers des mœurs arboricoles oubliées depuis trop peu de temps, et de trébucher sur le chemin de leur évolution vers un stade plus avancé.

Quelle que fût la réalité de cet enjeu, Blade ne voulait pas endosser une telle responsabilité. À chaque monde son destin, et celui-ci devait conserver toutes ses chances pour les millions d'années à venir.

CHAPITRE IX

Blade marcha longtemps à travers la jungle inextricable, constamment escorté par des groupes de singes-lémuriens qui s'amusaient à le suivre en criillant puis, lassés, s'égaillaient dans les arbres, aussitôt remplacés par d'autres.

La faune était luxuriante, essentiellement composée, hormis les primates, de gros insectes maladroits et de volatiles divers aux plumages chamarrés qui s'envolaient bruyamment à son approche. Il aperçut également deux ou trois reptiles aux anneaux puissants lovés d'une branche à l'autre, dardant leur langue fourchue en quête d'une proie.

Il lui fallait redoubler de prudence. Ne manquait plus à cette ménagerie antédiluvienne qu'un fauve ou quelque autre prédateur affamé, et son sort serait réglé. Sans arme et piégé dans cet entrelacs de végétation exubérante qui ne concédait pas le moindre espace de sous-bois un tant soit peu dégagé, il lui serait difficile de se défendre.

Au début de sa progression, il avait essayé de repérer d'éventuelles traces de son ou de ses sauveurs, branche fraîchement brisée ou empreintes de pas dans la mousse, mais sans succès. Il était de toute façon peu probable que d'hypothétiques hominoïdes aient élu domicile dans un environnement aussi peu praticable, mais il fallait pourtant qu'une main douée d'intelligence et d'à-propos, et de plus dotée d'une force suffisante, ait noué cette liane et lancé cette pierre par-dessus la crevasse.

Il n'avait pas insisté, préférant reporter son attention sur la surveillance des environs.

Brusquement, Blade émergea dans une nouvelle zone de savane ; sans aucune transition, la jungle s'arrêtait net, débouchant sur une large étendue aux paysages ouverts.

Une steppe, plutôt qu'une savane. Les herbages en étaient plus ras et clairsemés, mourant ici ou là sur des zones sablonneuses à la

surface crevée de quelques rares bouquets de chardons en fleurs.

Tous les trois ou quatre cents yards environ, un arbre au tronc parfois noyé dans une termitière déployait des branchages au feuillage parcimonieux dans le ciel à présent moins violent.

Au loin, en effet, au-delà de l'aiguille rocheuse dont le sommet était toujours masqué de son inamovible nuage, le soleil déclinant commençait à mordre de son disque amputé la crête de la falaise volcanique.

Le jour ne tarderait pas à prendre fin, et il savait que la nuit tomberait d'un coup, sans crépuscule. Il décida alors de gagner l'un de ces grands arbres et d'y grimper pour attendre l'aube.

Il était nu, il se sentait nu. Pas par défaut de vêtements mais parce que sa main n'avait nulle crosse à enserrer, nul manche à brandir. Il avait besoin d'une arme, à tout prix, tant il était évident qu'une mauvaise rencontre se produirait à un moment ou à un autre.

Il dévia ses pas, en direction d'un ruban d'argent qui affleurait le sol, plus loin.

Il s'agissait de l'une de ces rivières sans estuaire ni delta qu'il avait aperçues sitôt après sa rematérialisation. Celle-ci s'engouffrait dans le sol, avalée par un puits sans fond qui s'ouvrait entre deux rochers.

Il se pencha, s'agenouilla sur la rive, goûta l'eau qui lui parut potable et s'abreuva longuement.

Au moment de se redresser, son attention fut attirée par quelque chose... bizarre.

Cette pierre... La conformation en était étrange. Elle semblait avoir été grossièrement équarrie en fonction d'un projet délibéré, comme si la main qui l'avait taillée avait voulu lui donner le profil et le tranchant d'une hache rudimentaire mais efficace.

Peut-être un artefact égaré par une autre horde de préhumains...

Blade ne parvint pas à s'en convaincre. Ceux qu'il avait déjà rencontrés vivaient au-delà de la faille, coupés de leur forêt originelle. Il était donc fort peu probable que des primates nés de ce côté-ci du gouffre, donc sans aucun motif de quitter leur habitat arboricole, aient pu évoluer d'identique manière.

En Afrique, les simiens anciens peuplant la jungle à l'ouest du Rift étaient devenus pour certains d'entre eux des singes supérieurs, gorilles ou chimpanzés, mais pas des hommes. Leur milieu n'exigeait pas cette adaptation particulière.

Et d'autre part, les cailloux manipulés par ses agresseurs du matin n'avaient rien à voir avec celui-ci : ils les utilisaient bruts. Au mieux brisés l'un contre l'autre en volumes plus petits, mais en aucun cas ils ne les taillaient de cette manière.

Une hache...

Il lui fallait un manche.

Il courut jusqu'à un arbre proche, vérifia qu'il n'hébergeait aucune carcasse rangée là par un fauve dans l'attente de son prochain repas.

L'escalada jusqu'aux premières branches et brisa un tronçon de taille et de conformation adéquates.

Puis, redescendu au sol, il se mit au travail ; patiemment, à l'aide de la pierre taillée, il évida en son extrémité le bois tendre au creux d'un nœud boursouflé.

Quand il eut terminé et emboîté l'éclat de roche dans ce manche improvisé, la nuit était déjà tombée, en partie combattue par la grosse lune blanche escortée du croissant ténu de sa lointaine compagne orange.

— Fin du deuxième jour sur l'île des débuts du monde, proclama-t-il à haute voix, et Richard Blade est toujours là. Solitaire, mais vivant !

Fort de ce constat, il éprouva l'équilibre de son arme au creux de son poing et grimpa de nouveau dans les hauteurs de l'arbre.

— La plupart des fauves chassent la nuit, continua-t-il de soliloquer. D'ici, au moins, je les verrai venir...

Pourtant, une demi-heure plus tard, exténué par sa longue et pénible marche en forêt, il sombra dans un profond sommeil.

CHAPITRE X

Était-il possible qu'ils ne l'aient pas vu ?

Non. Ils l'avaient forcément remarqué. Des hommes évoluant dans cet environnement sauvage et découvert ne pouvaient pas être assez stupides pour s'arrêter au pied d'un arbre sans auparavant contrôler qu'un fauve ne s'y était posté. Comment, sinon, imaginer qu'ils aient pu survivre et parvenir à ce stade de leur évolution ?

Donc ils l'avaient repéré et, jugeant sans doute que cette bizarre créature à peau lisse endormie recroquevillée dans le creux d'une fourche ne constituait pas un danger pour eux, ils s'étaient installés sous la maigre fraîcheur des branchages en attendant qu'il se manifeste.

Cette confiance apparente intriguait pourtant Blade. Comme ceux de la veille, ces êtres ne semblaient pas craindre d'emblée un étranger à l'anatomie distincte de la leur. Peut-être les humanités balbutiantes de ce monde étaient-elles plus enclines à privilégier les ressemblances entre les espèces qui le peuplaient que leurs divergences ou leurs particularités ; dans ce cas, il fallait bien admettre que le repli sur soi, le rejet de toute différence et, en conséquence, l'invention de la guerre sous ses multiples formes, relevaient de comportements réservés à l'homme évolué, abusivement qualifié de *sapiens*.

Triste constat, mais qui, tout au moins ici, semblait se vérifier par défaut.

D'ailleurs ils n'avaient pas d'armes. Pas le moindre silex taillé ni le plus petit épéu de bois. Nus comme la main, ils s'étaient regroupés autour de la carcasse d'une antilope fraîchement tuée à laquelle manquait toute une partie de son arrière-train déchiqueté.

Le scénario était aisé à reconstituer. Ces hommes n'étaient pas de vrais chasseurs mais des nécrophages opportunistes qui avaient dérobé une proie abandonnée par un fauve.

L'un d'eux, sans doute le chef d'une expédition formée de huit mâles dans la force de l'âge, plongea sa main loin dans la gueule déjà

ensanglantée de l'herbivore et en arracha violemment la langue dont il préleva un morceau de ses dents avant de la passer à son voisin le plus proche.

Immobile, Blade réfléchissait. Plus grands que ceux de la horde précédente, quasi dépourvus de toison, le visage nettement moins simiesque, les membres inférieurs plus allongés, les pieds bien dessinés, ils n'avaient plus rien à voir avec des préhumains détachés depuis peu du tronc commun des primates supérieurs. Leur front cependant restait bas et fuyant, et leur crâne était d'une capacité manifestement plus grande mais encore réduite.

Et, autre différence notoire avec l'autre tribu, ils parlaient distinctement, usant d'une batterie de sons articulés qui témoignaient d'un larynx déjà développé.

Se référant toujours aux étapes successives qui avaient marqué l'évolution de l'espèce humaine sur le continent africain, Blade les assimila à une version locale de l'*Homo habilis*, les premiers véritables représentants du genre humain.

Et ce rapprochement n'était pas sans poser problème. Comment une population de ce type pouvait-elle cohabiter, sur un territoire aussi réduit que cette île étrange, avec des ancêtres dont l'âge d'or, sur terre, avait précédé son apparition de plus d'un million d'années ?

Certes, dans le berceau africain, les anthropoïdes primitifs avaient continué de s'épanouir en parallèle des *Homo habilis*, avant d'être peu à peu supplantés par la nouvelle espèce plus performante qui avait ensuite colonisé tout le continent.

Mais l'Afrique était vaste et c'était probablement l'étendue de ce territoire qui avait permis cette juxtaposition des stades, chacun vivant de son côté pendant des centaines et des centaines de milliers d'années avant d'entrer en concurrence directe.

Ici, ce n'était pas le cas. La faille ne pouvait tout expliquer : pour de bons marcheurs, faire le tour de l'île ne demandait pas plus de quelques jours.

Blade tendit l'oreille et des bribes de leur conversation lui parvinrent. Ils s'exprimaient à partir de concepts et de mots très concrets, organisés dans une syntaxe rudimentaire. Puis, dès qu'il eut totalement intégré leur langage, il bougea ostensiblement sur sa fourche et commença à descendre de l'arbre.

En bas, on salua son supposé réveil d'un sourire collectif, effectivement dépourvu de toute animosité.

En témoignage de bienvenue, le chef prit la langue d'antilope des mains de l'un de ses congénères et la proposa au nouveau venu tout en louchant d'un œil incrédule sur la hache emmanchée.

Blade accepta l'offrande. Il ne tenait pas à replonger dans les malentendus de la veille, et il avait faim. Il aurait certes préféré une tranche de bacon aux œufs frits à ce morceau de viande crue et sanguinolente, mais l'expédient s'avérait cependant plus compatible avec son estomac que les reliefs en putréfaction de la charogne de phacochère.

Il plongeait ses dents dans la chair et en arracha une copieuse bouchée. C'était à la fois fade et puissant, mais pas si mauvais que ça, après tout.

Puis il tendit sa hache au chef qui ne parvenait pas à en détacher son regard.

L'homme prit l'artefact et se désintéressa totalement de la pierre taillée. Seul le manche de bois l'intriguait. Il en étudia longuement la partie creusée où s'emboîtait l'éclat de roche, leva les yeux vers l'arbre, revint au manche, fit d'évidence la relation. L'empoigna solidement, sourit, leva l'arme et en assena le tranchant qui s'enfonça profondément dans le flanc de l'antilope.

D'une seule voix, ses congénères exprimèrent leur étonnement mêlé d'une intense satisfaction.

Avec respect, le chef voulut rendre la hache à son propriétaire, mais Blade la repoussa doucement de la main.

— Moi donne toi, dit-il en usant de la langue simplissime de la horde.

Il était clair que cette tribu taillait et utilisait la pierre. L'un d'eux avait probablement oublié celle-ci près de la rivière lors d'un précédent bivouac. S'ils n'en avaient pas emporté avec eux cette fois, c'est parce qu'ils savaient avant même de partir de leur campement principal que cette expédition se limiterait à la collecte d'une carcasse sans doute repérée préalablement.

Mais le procédé du manche-levier était pour eux une nouveauté, c'était criant. Blade eut le sentiment de voir de ses yeux des millions de neurones se connecter à l'intérieur de leur crâne, en un agencement inédit afin de gérer ce concept neuf.

— Ohm ! prononça le chef en se martelant la poitrine.

— Blade ! se présenta en retour l'explorateur, en imitant son geste.

— Mahr ! fit un autre en bombant fièrement le torse.

Et, dans une joyeuse cacophonie, tous y allèrent de leur nom.

— Bhl... êt ? tenta alors le chef en tordant maladroitement sa langue dans sa bouche.

— Blade ! corrigea l'interpellé.

— Bhlade ! énonça Ohm en prenant les autres à témoins, satisfait du résultat de ses efforts.

Puis chacun d'entre eux s'exerça à verbaliser ce nom aux consonances inattendues. Ils ne posèrent aucune question, se contentant de prendre acte de la présence de l'étranger sans s'inquiéter de savoir d'où il venait et si d'autres, semblables à lui, vivaient quelque part dans la steppe environnante. Probablement ceux-là n'étaient-ils pas encore parvenus au stade des interrogations sur le monde dont ils étaient partie prenante, animaux parmi d'autres animaux. Ils survivaient et perpétuaient l'espèce, et cette tâche déjà lourde suffisait à remplir leur quotidien difficile.

— Bhlade marche Ohm ? proposa le chef tandis que deux de ses hommes chargeaient le cadavre de l'antilope sur leurs épaules.

— Marche où ? s'enquit l'explorateur.

— Marche horde Ohm ! Ohm montre pierre dans bois femmes horde. Bhlade dit femmes.

Blade ne sut s'il s'agissait d'expliquer aux femmes de la tribu – lesquelles étaient apparemment chargées de la fabrication des outils – comment il fallait procéder pour emmancher un éclat, ou tout simplement de les convaincre de l'utilité de cet agencement.

— Blade marche Ohm, accepta-t-il.

Les sept autres manifestèrent bruyamment leur enthousiasme...

La horde se composait d'une cinquantaine d'individus, y compris ceux de l'expédition. Les femmes y étaient à proportion égale aux hommes, mais tous semblaient relativement jeunes. Ce qui, songea Blade, n'avait rien de surprenant dans ce contexte de début du monde où l'espérance de vie moyenne ne devait guère dépasser vingt-cinq ou trente ans.

Une douzaine d'enfants en bas âge vinrent gambader dans les jambes des membres de l'expédition de retour et se mirent à lécher voracement la croupe déchiquetée de l'antilope.

Deux très jeunes mères, à l'écart, allaitaient chacune un nourrisson. Blade remarqua que ni ces deux-là ni les autres ne manifestaient d'émotion particulière devant l'irruption d'un étranger. En dépit de leur naturel visiblement pacifique, c'était malgré tout surprenant.

Le lieu de vie de la horde, délimité par quelques arbres et le bord d'une rivière, était assez organisé. Les fonctions essentielles, manger, dormir, uriner, déféquer, y étaient tout au moins répartis dans des espaces affectés.

Au pied de l'un des arbres, des pierres de toutes tailles s'entassaient en deux monticules distincts : la matière brute, et les outils en cours de fabrication. Deux femmes, comme l'avait supposé Blade, étaient occupées à disloquer des blocs en morceaux plus petits à l'aide d'un gros moellon.

Les hommes, eux, se chargeaient déjà de dépecer l'antilope au moyen d'éclats tranchants pour répartir la pitance.

L'un d'eux apporta un bout de muscle que Blade commença à déchiqueter de ses dents. La portion de langue concédée par Ohm était digérée depuis longtemps, et une ration supplémentaire de protéines était la bienvenue.

Ohm l'entraîna vers les deux ouvrières et montra la hache. La plus âgée s'en saisit et interrogea l'étranger du regard. D'un geste plus explicite qu'un flot de paroles, Blade assura fermement l'arme au creux de sa main et planta le fil dans le tronc de l'arbre. Puis il força sur la pierre et la désolidarisa du manche. La femme étudia de près le trou creusé dans le nœud, admirative.

— Tête toi meilleure que tête homme horde, constata-t-elle. Pierre dans bois plus forte.

Puis, sans autre commentaire, elle grimpa à l'arbre et en brisa une branche. Sitôt redescendue, elle entreprit de la débiter et d'en évider un tronçon approprié.

Blade, soudain pris de vertige, se dit qu'il venait de faire à la tribu un cadeau de quelques centaines de milliers d'années !

Il attrapa Ohm par le bras et l'entraîna un peu plus loin. Quelques interrogations lui taraudaient l'esprit. Les deux hommes s'assirent sur un tapis de lichens, au bord de l'eau.

Contre toute attente, ce fut Ohm qui posa la première question.

— Bhlade traverse air solide ?

L'explorateur en resta bouche bée. Cette métaphore pouvait

désigner quelque chose d'apparenté au champ de force qui isolait toute l'île.

— Oui, répondit-il. Blade traverse air solide loin. Blade perdu. Air solide existe près ?

— Marche un jour, acquiesça le chef en désignant une direction par-delà la rivière, le doigt approximativement pointé vers l'aiguille rocheuse au sommet invisible. Hommes horde essayent traverser air solide. Impossible. Autre côté air solide vit horde Bhlade.

Il s'agissait d'une affirmation.

— Comment Ohm sait horde Blade vit autre côté air solide ? demanda-t-il.

— Un jour Ohm voit homme tué par longues-dents, autre côté air solide. Homme se bat. Ohm voit mal. Ohm loin. Ohm sait maintenant homme se bat avec pierre dans bois.

Pour appuyer ses dires, il désigna la femme qui avait conservé la hache pour s'en servir de modèle.

— Mais pierre dans bois tue pas longues-dents, poursuivit-il. Rien tue longues-dents. Longues-dents tue homme et mange homme.

— Homme comme Blade ?

— Homme grand comme Bhlade, fort comme Bhlade. Ohm loin, mais Ohm pense maintenant homme horde Bhlade.

La supposition était effectivement marquée au coin du bon sens. Ohm, malgré le volume réduit de son crâne, savait se servir de sa matière grise.

— Horde Ohm va forêt ? s'enquit l'explorateur pour tenter d'éclaircir l'énigme de la liane lancée en travers de la faille.

— Non. Forêt pas pour horde Ohm. Forêt trop arbres, trop dangers. Horde Ohm mourir dans forêt. Animaux chasseurs forêt mangent horde Ohm. Forêt bon pour hommes petits avec queue pour accrocher branches et fuir dans branches.

Les singes-lémuriens, songea Blade.

— Autres hordes comme horde Ohm ? insista-t-il.

— Oui. Une. Vit deux jours marche. Filles jeunes horde Ohm partent, filles jeunes autre horde viennent.

Blade en déduisit que les deux tribus brassaient sans le savoir leurs gènes en s'échangeant les jeunes filles nubiles.

— Mais hommes autre horde craignent forêt aussi. Forêt pas pour

horde Ohm, pas pour hommes autre horde.

C'était net et précis. Le mystère de la liane providentielle demeurait entier.

Blade se leva, décidé à ne pas s'incruster au sein de la tribu. Il en avait déjà suffisamment perturbé le développement en leur dévoilant le principe du levier, et la soif d'en savoir plus sur « l'air solide » et les hominidés qui vivaient au-delà lui taraudait l'esprit.

— Bhlade part ? supposa Ohm.

— Blade part. Blade rejoint horde Blade.

— Bien Bhlade rejoint horde. Si un jour Bhlade revient horde Ohm, horde Ohm toujours reçoit.

Ému par ce témoignage d'amitié, Blade tendit sa main. Mais Ohm ne comprit pas le signal qui n'appartenait pas encore aux mœurs de son peuple en devenir et l'interpréta d'une tout autre façon : il se redressa, courut jusqu'à l'arbre sous lequel les deux femmes s'escrimaient chacune sur un essai de manche, et revint muni de la hache en deux morceaux.

— Femmes savent maintenant, assura-t-il sans regret. Bhlade raison, Bhlade besoin.

Blade hésita un instant à reprendre le présent concédé, mais il balaya ses scrupules et remboîta la pierre dans son manche.

Armé, même si l'instrument n'était que rudimentaire, il se sentirait moins nu.

CHAPITRE XI

Sur l'indication de Ohm qui rejoignit ensuite la horde sans se retourner, Blade traversa la rivière à gué et s'éloigna en direction du pic rocheux. Cette aiguille au profil fier et au sommet nimbé du mystère de son nuage l'intriguait de plus en plus. Intuitivement, il sentait que la réponse à certaines des questions qu'il se posait se trouvait peut-être là-bas. De toute façon, en se dirigeant vers « l'air solide » au-delà duquel vivaient d'autres hominidés plus grands que ceux de la tribu de Ohm, il s'en rapprocherait également. Une fois sur place, il serait toujours temps de s'en préoccuper plus activement.

La chaleur était écrasante et la steppe se raréfiait peu à peu pour céder la place à un terrain semi-désertique, sans le moindre point d'eau, parsemé d'une végétation rase et desséchée. Blade regretta de ne s'être pas abreuvé à la rivière mais renonça à rebrousser chemin.

Si des humains avaient élu domicile, là-bas, il y découvrirait forcément de quoi se désaltérer.

Il plissa les yeux et porta la main à son front.

Une silhouette bougeait au loin, distordue par les ondes de chaleur qui montaient du sol. Elle se déplaçait sur quatre pattes, elle était plutôt massive et apparemment dotée d'une souplesse... féline.

Puis la silhouette disparut, avalée par l'intense lumière.

Blade resserra son poing autour du manche de la hache. Aucun prédateur ne l'avait encore attaqué depuis qu'il avait mis le pied sur l'île, mais il savait qu'il ne pouvait s'agir que d'un répit. Dans la chaîne alimentaire de ce territoire sauvage, les hominidés étaient loin d'occuper le haut du pavé, ainsi que l'avaient démontré l'irruption des trois tigres dans l'arène des préhumains, les mœurs charognardes des deux tribus et l'évocation par Ohm de cet homme de grande taille et armé, pourtant dévoré par un longues-dents.

Il marcha tout le jour sans rencontrer âme ou animal qui vive, hormis quelques rares scorpions et petits rongeurs très mobiles qui s'engouffraient aussitôt dans les profondeurs de galeries aménagées

dans le sable. Le désert s'accroissait et la chaleur, malgré le soleil qui déclinait et allait bientôt disparaître derrière la crête opposée, était toujours aussi accablante.

Mais la végétation, heureusement, s'intensifia de nouveau, d'abord timide, croissant progressivement vers un retour de la steppe, puis de la savane.

Blade trouva enfin un point d'eau : un étang où venait mourir un ruisseau famélique. Il y plongea et s'y abreuva en longues rasades avides. Mais, à peine en était-il sorti qu'un bruissement accompagné d'un souffle rauque, un grognement plutôt, mit tous ses sens en alerte.

Un feulement...

Il bondit de côté et se retourna, tous muscles bandés.

« Il » était là, à dix pas à peine de lui, gueule ouverte sur deux crocs gigantesques et effilés qui jaillissaient de sa mâchoire supérieure. Son pelage fauve n'arborait aucune rayure mais c'était indubitablement... un tigre. Ou un ancêtre de tigre. Peut-être celui qu'il avait aperçu au loin, plus tôt dans la journée, et de toute évidence l'un de ces longues-dents mentionnés par Ohm.

Blade jeta un œil sceptique sur la pierre de sa hache, colifichet dérisoire face à la puissance manifeste de l'animal en chasse.

Le tigre chargea, de deux foulées suivies d'un bond phénoménal. Blade l'esquiva en se jetant sur le sol, les narines envahies au passage par l'odeur sauvage et forte du fauve. Il se redressa mais déjà le prédateur avait fait volte-face et le chargeait de nouveau. Cette fois Blade ne put éviter complètement le contact et une griffe acérée lui lacéra violemment le dos.

Il se releva cependant et attendit de pied ferme, droit et décidé au corps à corps inévitable. L'animal, surpris de la témérité de sa proie, se rapprocha en louvoyant, sans courir, puis se dressa sur ses pattes arrière, prêt à enfoncer les sabres de ses dents dans la gorge de Blade. Mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Il empoigna solidement l'un des crocs de sa main gauche et, tandis que l'animal lui vrillait ses griffes dans la poitrine, il parvint à taillader les jugulaires du félin d'un revers puissamment assené de sa hache de fortune.

Un flot de sang lui noya le visage et le tigre, touché à mort, chuta lourdement sur le flanc.

Blade, couvert de sueur, lutta pour ne pas perdre connaissance sous les élancements de l'intense douleur qui ravageait son torse et

son dos.

Un autre longues-dents, un peu moins corpulent que celui-ci, courait en effet à toute allure dans sa direction, surgi d'un bosquet sur la rive opposée du lac qu'il traversait dans une gerbe d'écume.

Blade savait qu'un second corps à corps lui serait fatal. Diminué par ses blessures, il n'était plus en état de combattre.

Fuir. C'était la seule solution.

Il fit volte-face et prit ses jambes à son cou.

Mais, à peine avait-il fait quelques pas qu'il rebondit contre un obstacle mou et invisible et fut projeté au sol.

« L'air solide », songea-t-il d'une fulgurance de son cerveau survolté. Il s'agissait bien de cette même matière ou énergie à la consistance gélatineuse dont était constitué le champ de force autour de l'île.

Mais l'heure n'était pas à la réflexion. Le deuxième tigre serait bientôt sur lui, c'était l'affaire d'une poignée de secondes.

Pourtant, plutôt que de détalier dans une autre direction, il courut à la rencontre du fauve.

Son corps dégoulinait de sueur et de sang mêlés.

Il plongea dans le lac et, avant que l'eau n'ait eu le temps de s'évaporer, fonça de nouveau vers la barrière invisible.

Et il parvint à la franchir, comme dans un ralenti cinématographique, plus difficilement cependant que la première fois sous la surface de l'océan, éprouvant la sensation réitérée de progresser au sein d'une pâte molle et visqueuse.

Derrière lui, le tigre qui avait bondi en pleine course s'écrasa lamentablement contre le champ de force et roula à terre.

De l'autre côté, Blade s'effondra. Son corps n'était que douleur. Le soleil l'aveuglait. Au moment de perdre connaissance, il aperçut comme dans un rêve les contours d'un visage aux petits yeux ronds et intrigués sous des arcades proéminentes, les joues mangées d'une épaisse barbe brune.

Puis il se sentit soulevé de terre, chargé sur de puissantes épaules, et sombra dans un puits sans fond plus noir que la nuit interdimensionnelle.

CHAPITRE XII

Le professeur Leighton était là, penché au-dessus de lui. Blade le trouva changé. Il semblait avoir rajeuni de plusieurs décennies et n'était plus emprisonné dans son fauteuil d'infirme. Il dégageait une odeur étrange, sauvage, prégnante.

Pour tout dire, il sentait très mauvais.

Mais le plus étonnant, c'était cette féminisation de ses traits qui, malgré de longs cheveux hirsutes et des arcades proéminentes aux sourcils touffus, adoucissaient son visage.

Et Leighton parlait, d'un débit forcené et intarissable. Contrairement à ses habitudes, son discours ne jouait pas avec des séries de concepts mathématiques incompréhensibles par le commun des mortels, mais assenait en séquences parfaitement organisées un cours d'histoire naturelle interminable et documenté sur les différentes et complexes étapes successives de l'évolution humaine à travers le temps. Agacé par cette logorrhée, Blade voulut plaquer sa main sur la bouche de son interlocuteur pour le réduire au silence. Mais, poignardé par une douleur atroce, il retomba lourdement sur le dos et... se réveilla.

Aussitôt le visage de son rêve se disloqua pour prendre la forme d'un faciès féminin au regard préoccupé malgré le sourire qui fendait largement ses puissantes mâchoires. Dans une langue gutturale aux outils beaucoup plus subtils et développés que celle de la horde de Ohm, la femme se retourna et appela quelqu'un pour prévenir que l'étranger à la peau claire et au crâne d'enfant avait repris connaissance.

Un colosse à la barbe noire et fournie s'approcha et s'agenouilla près d'elle. Sans doute était-ce lui qui avait chargé Blade sur ses épaules après son combat contre le longues-dents.

— Toi vis, assura le nouveau venu de son haleine pestilentielle. Rhana connaît plantes empêchent sang couler et chair pourrir.

La femme, d'un sourire modeste, accepta le compliment sans en

tirer de fierté apparente.

— Moi Shohr, continua l'homme en se touchant la poitrine de ses doigts épais.

— Blade, se présenta l'explorateur qui crut revivre son premier contact avec Ohm.

En appui sur un coude, il parvint à se soulever de terre. Tout son corps endolori accusait une grande faiblesse. Il avait dû beaucoup saigner. Sur ses plaies en effet, une pâte d'origine végétale avait été étalée, aidant à la cicatrisation et enrayant un possible début d'infection.

D'autres membres de la tribu convergeaient à présent vers lui ; tous arboraient une expression de méfiance où se lisait pourtant un certain respect. Les hommes, à l'instar de Shohr, étaient tous dotés d'une barbe et d'une imposante stature qui frisait le mètre quatre-vingt. Les femmes, plus petites, affichaient cependant elles aussi une musculature impressionnante. En voyant les enfants qui l'entouraient Blade comprit pourquoi Rhana l'avait ainsi désigné : le crâne de ces derniers, beaucoup plus rond et proportionnellement développé que celui, bas et fuyant, des adultes, surplombait un bourrelet orbital nettement moins prononcé qui ne s'accentuait sans doute qu'au fil des années. Et tous arboraient une peau cuivrée, presque brune, parfaitement adaptée à l'intensité du rayonnement solaire de ce monde.

L'équivalent de l'*Homo erectus*, songea Blade, ces « hommes debout » qui sur terre avaient succédé à l'*Homo habilis* et, depuis le creuset africain, conquis le monde jusqu'en Extrême-Orient et en Europe où, d'après la thèse la plus communément admise, leur adaptation avait débouché sur l'impasse de l'Homme de Neandertal. Ce dernier avait en effet disparu à son tour, supplanté par l'*Homo sapiens sapiens*, l'homme moderne, né en Afrique d'une souche mal connue et qui s'était bien plus tard déployé lui aussi à la surface du globe pour y régner en maître, seul rescapé à terme de l'immense variété des mutations subies par l'espèce des primates supérieurs.

Blade voulut savoir combien de temps il était resté inanimé, mais Shohr l'éclaira sur ce point avant même qu'il eût formulé sa question.

— Toi restes endormi trois jours, dit-il. Perds beaucoup de sang mais Rhana soigne. Première fois Shohr voit homme survivre attaque longues-dents.

Il y avait un infini respect dans sa voix, qui témoignait comme le

regard inquiet des autres de sa perplexité vis-à-vis de celui qui avait réussi à tuer un longues-dents. La formule utilisée pour désigner ces fauves était identique en substance à celle de la horde de Ohm, malgré la différence des langues. Blade se rappela que la terminologie courante, sur terre, dénommait leurs équivalents préhistoriques « tigres à dents de sabre ». D'une culture à l'autre, d'une dimension à l'autre, comme il l'avait déjà souvent noté au cours des missions DX, on usait des mêmes métaphores, le langage usuel puisant la plupart du temps aux mêmes ressources de l'observation du réel.

Aidé par Shohr et Rhana, il réussit à se lever et à rester debout malgré de brefs élancements de vertige qui rendaient son équilibre bien précaire.

— Blade mange, suggéra Rhana. Nourriture aide toi retrouver force.

Ce fut à ce moment-là que Blade sentit l'odeur.

Un fumet de viande rôtie !

Il suivit ses deux hôtes parmi les rangs dispersés de la tribu jusqu'à proximité d'une anfractuosité à flanc de falaise, en avant de laquelle trois femmes alimentaient avec ferveur un foyer où grillait une carcasse embrochée.

Ainsi ces hommes vivaient au pied de la crête volcanique, bien loin du pic rocheux à proximité duquel Blade avait franchi « l'air solide ».

Savaient-ils seulement ce qu'il y avait de l'autre côté de la falaise ?

Et ils avaient déjà domestiqué le feu, ce qui, comparativement à leurs homologues terriens qui étaient arrivés à cette prouesse dans un passé remontant à seulement quatre cent mille ans de l'époque moderne, les situait à une étape avancée de leur histoire.

Car, toujours à l'échelle terrienne, plus d'un million et demi d'années séparaient le peuple de Shohr de la horde de Ohm !

C'était invraisemblable, même si les repères chronologiques de ce monde étaient forcément différents. D'abord les préhumains, puis la horde de Ohm, et maintenant ceux-là : il y avait forcément une explication logique au voisinage d'espèces si éloignées dans le processus évolutif.

Certains des hommes, qui allaient nus comme les femmes et les enfants, portaient des armes de pierre taillée emmanchées – essentiellement des épieux et des haches – qui témoignaient

également du niveau conséquent de leur art lithique. Blade se souvint à cette occasion de sa propre hache, abandonnée de l'autre côté de « l'air solide ».

Shohr, à pleine main, détacha un morceau sur la carcasse en train de rôtir et le tendit à Blade. Celui-ci l'accepta de bon gré et le dévora. Ça le changeait agréablement des bananes filandreuses à goût de cactus acide et de la viande crue. Un peu de confort alimentaire n'était pas pour lui déplaire.

Quand il eut terminé de se restaurer, il s'isola en compagnie de Shohr et le questionna sur son peuple.

— Tribu Shohr vit ici toujours, répondit le colosse. Entre falaise roche et falaise invisible. Autre côté falaise roche, lac sans autre rive, Shohr va une fois, pour voir. Autre côté falaise invisible, sauf droite dent de pierre, terre continue avec longues-dents comme ce côté et autres animaux et hommes petits, mais hommes tribu Shohr impossible traverser. Blade peut. Comment Blade fait ?

Blade hésita et s'en tira par une pirouette.

— Blade traverse, dit-il, mais Blade incapable dire comment. Quoi, autre côté falaise invisible droite dent de pierre ?

— Seulement rochers avec fourrure blanche. Pas animaux, pas hommes. Shohr voit. Une fois. Dangereux approcher dent de pierre. Hommes vont là-bas parfois disparaissent.

— Longues-dents ?

— Non. Animal vole dans le ciel descend et emporte hommes vers sommet dent de pierre. Shohr voit aussi, une fois.

Sans doute des rapaces géants nichant à l'abri du nuage, déduisit Blade. Puis il poursuivit.

— Autres tribus comme tribu Shohr ?

Le regard de Shohr s'assombrit, tandis que son visage se crispait sous l'emprise de la haine.

— Oui. Une. Ennemie. Quand hommes autre tribu perdent feu, hommes attaquent tribu Shohr pour voler feu. Alors tribu Shohr attaque pour reprendre feu. Feu fragile. Tombe du ciel rare et toujours loin. Hommes marchent longtemps pour ramasser.

— Tribu Shohr et autre tribu peuvent partager feu, suggéra Blade sans trop y croire.

Effectivement, le colosse ne l'entendait pas de cette oreille.

— Non. Toujours comme ça. Tribu perd feu, tribu vole feu, tribu reprend feu. Mais tribu ennemie vole femmes jeunes aussi, et tribu Shohr vole aussi femmes jeunes autre tribu. Hommes tribu Shohr et autre tribu sont guerriers. Animaux chasseurs et hommes chasseurs sont guerriers.

Dans le regard de Shohr, la haine céda à présent à la colère mêlée de fierté. Blade songea aux arrangements nettement plus pacifiques en vigueur dans la horde de Ohm et de ses voisins de même espèce, concernant les échanges de filles nubiles. Mais Ohm et ses congénères étaient charognards et savaient attendre que le sort consente à leur livrer une carcasse déjà morte abandonnée par un fauve négligent ; ceux-là pourchassaient leur viande sur pied et avaient acquis le goût de l'action et du sang dans la bouche. Tout un monde se dessinait entre les deux, de la patience modeste et du partage entre faibles jusqu'à la quête active débouchant sur une volonté farouche de protéger jalousement le patrimoine chèrement gagné. La guerre, partout dans les univers, était-elle née du seul désir inconscient de manger des protéines fraîchement tuées, plus nourrissantes, plus riches, moins agressives à l'organisme, plus tard rendues plus digestes encore par la cuisson au feu, et des stratégies que les hominidés avaient dû développer peu à peu pour y parvenir ?

À défaut d'être certain, c'était probable.

Mais ce n'était pas la seule raison. Il y avait aussi l'amour.

— Hommes autre tribu volent Lehsha, reprit alors Shohr d'une voix étranglée.

— Lehsha ? s'enquit Blade.

— Lehsha compagne Shohr. Sans Lehsha, Shohr meurt solitude.

Le sentiment amoureux, la passion qui transcende la simple nécessité de perpétuer l'espèce en ce maelström du cœur qui empêche l'homme ou la femme de continuer à vivre sans la présence de l'être aimé à ses côtés ! Ceux du peuple de Shohr et de la tribu ennemie aimaient, et les razzias périodiques opérées dans leurs rangs féminins respectifs, unique moyen d'apporter du sang neuf au patrimoine génétique du groupe, déclenchaient aussi ces ravages seuls capables de soulever les montagnes du fatalisme placide dont savaient se contenter les espèces au psychisme moins évolué.

— Shohr reprend Lehsha ! grogna l'amoureux. Blade aide Shohr.

De toute évidence et en dépit de la position manifestement prépondérante du colosse, sa mésaventure personnelle n'était pas un

argument susceptible de convaincre ses congénères d'aller se faire massacrer pour le seul plaisir de récupérer une dulcinée dont le sort leur importait peu, tant que le nombre de femmes du groupe suffisait à l'assouvissement de leurs propres affaires de cœur et de sexe. Ce rusé de Shohr, en sauvant des griffes des prédateurs l'étranger qui avait su tuer un longues-dents et traverser la falaise invisible, s'était dit qu'il fallait mettre à profit l'aubaine d'un tel phénomène.

Blade hésitait, mais avait-il le choix ? Il était blessé, à la merci de ses hôtes qui d'autre part constituaient pour l'instant les seuls interlocuteurs éventuellement capables de l'aider à découvrir les mystères de cette île si surprenante.

Il tendit sa main et, contrairement à Ohm, Shohr comprit son geste et l'accepta d'une poigne vigoureuse.

Leur alliance scellée, ils restèrent un long moment à se regarder réciproquement dans le plus grand silence. Blade éprouvait l'étrange et vertigineuse impression de dévisager une sorte d'aïeul d'outre-temps et se demanda quelles pensées pouvaient bien circuler sous l'épaisse boîte crânienne de son vis-à-vis, peut-être plongé lui-même dans une perplexité d'un ordre diamétralement opposé. Puis il se dit que Shohr songeait probablement à Lehsha, tout simplement, et qu'il était en train de projeter d'hypothétiques questions existentielles dans le cerveau fruste de son interlocuteur.

— Shohr attend quelques jours, reprit enfin le colosse. Blade prend repos et mange beaucoup viande cuite. Quand Blade retrouve force, Shohr et Blade marchent et attaquent pour reprendre Lehsha.

Ce programme sommaire n'exigeant pas de commentaire particulier dans l'immédiat, Blade n'en formula aucun.

CHAPITRE XIII

Quatre jours plus tard, Blade avait récupéré l'intégralité de ses moyens physiques, grâce à une abondance de nourriture carnée et à des exercices d'assouplissement auxquels il s'était régulièrement astreint malgré la douleur, sous l'œil intrigué de Shohr et des autres membres de la tribu.

L'aube venait de pointer, brutale et sans transition, quand Shohr s'approcha les bras encombrés d'armes. Rhana le suivait.

— Blade prêt ? s'enquit le colosse.

Puis, sans attendre de réponse, il déposa à ses pieds une hache taillée au double tranchant redoutable et un lourd épieu dont le bois, laissé sur l'arbre, avait développé une gangue de sève durcie autour de la base d'un silex épointé à quatre biseaux. Cette technique offrait un emmanchage solide et astucieux. Il suffisait de s'armer de patience jusqu'à la cicatrisation de l'entaille, puis de couper la branche et de l'élaguer.

Sans un mot, Rhana s'approcha de Blade et entreprit de le débarrasser des emplâtres craquelés qui avaient séché jusqu'à sonner sous le poing comme de la terre cuite. L'opération fut quelque peu douloureuse mais Blade put constater avec satisfaction que les chairs et la peau s'étaient déjà largement reconstituées, sans aucune trace d'infection.

— Rhana grande guérisseuse, affirma Shohr. Apprend de sa mère et enseigne bientôt à sa fille.

Flattée, la jeune femme esquaissa l'un de ces sourires dont elle n'était pas avare et s'éloigna. Blade eut un instant la tentation de signaler qu'il était risqué de concentrer à ce point la transmission d'un savoir qui pouvait se perdre avec la mort prématurée de sa détentrice, mais il y renonça. La conscience collective de ce peuple n'était probablement pas assez mûre encore pour mesurer ce genre de problématique.

— Shohr et Blade marchent, décida le colosse.

Puis il fit volte-face avant même que Blade n'ait eu le temps de ramasser et soupeser ses armes, et s'engagea sur le chemin qui, contournant une colline, piquait droit ensuite vers le lointain pic rocheux. Un peu plus loin, il obliqua à gauche. Blade, qui le suivait à quelques pas, eut tout le temps d'admirer le jeu de ses muscles puissants sous sa peau maculée de poussière. Son cou de taureau sous l'ogive de son crâne allongé à l'épaisse chevelure tressautait à chacun de ses pas qui sonnaient lourdement sur le sol à la végétation clairsemée. L'explorateur se dit qu'il ne faisait pas bon se dresser sur le chemin de cet homme quand il marchait, ainsi déterminé, au combat.

Ils voyagèrent tout le jour et une partie de la nuit, s'abreuvant à mi-chemin à l'eau d'une maigre rivière qui courait parmi la steppe. Les nombreux troupeaux d'herbivores ne s'écartaient pas sur leur passage, quelques jeunes inconscients s'approchant même à portée d'épieu. Mais Shohr le chasseur restait de marbre. Son seul projet immédiat visait à libérer sa compagne et suffisait apparemment à remplir l'intégralité de ses pensées du moment.

Au détour d'un bosquet, le colosse s'immobilisa et tendit le bras.

— Tribu ennemie vit là-bas, contre falaise invisible.

Blade scruta la nuit dans la direction indiquée, à la lumière de la grosse lune blanche qui avait perdu presque la moitié de son énorme disque. L'endroit, où rougeoyaient les braises d'un foyer religieusement gardé par la silhouette voûtée d'une sentinelle assise, était judicieux. Adossé à la falaise invisible – comme le repaire de la tribu de Shohr l'était au surplomb de la crête volcanique – il permettait à ses occupants de ne pas se soucier de leurs arrières et de concentrer toute leur attention sur un terrain découvert où l'on voyait arriver de loin un éventuel danger, fauves ou guerriers ennemis. De plus il comportait un large point d'eau.

Le groupe dormait à cette heure-ci, à l'exception de la sentinelle chargée de la survie du feu et de deux gardes armés chacune d'un épieu, qui circulaient aux abords du campement.

En arrivant aux abords de ce campement, Blade eut la confirmation de la raison pour laquelle Shohr avait tenu à l'enrôler à ses côtés : il comptait non pas sur la force brute, mais sur les performances mentales de son nouvel allié dont il avait compris dès le début qu'il était plus intelligent que lui, pour élaborer une stratégie. En effet, vu la configuration dégagée des lieux, une attaque frontale, fut-elle effectuée par surprise, ne pouvait mener qu'à la catastrophe.

Blade s'imagina sans peine ce que les razzias régulièrement opérées de part et d'autre devaient laisser de cadavres sur le carreau.

— Tribu vole Lehsha quand ? s'enquit-il d'un chuchotement.

— Dernière lune noire.

Blade procéda à une rapide évaluation. Étant donné l'apparence actuelle du satellite, ramenée au nombre de jours qu'il avait déjà passés sur l'île, l'enlèvement remontait à une quinzaine ou un peu plus. C'était sans doute suffisant pour que les ravisseurs, ayant acquis la certitude que rien ne serait plus tenté à présent pour récupérer la captive, aient commencé à relâcher leur vigilance.

Il ébaucha un plan, plutôt rudimentaire et peu sûr, mais il ne voyait guère d'autre alternative. Le tout était de l'expliquer à Shohr et de s'assurer qu'il ait bien saisi.

— Gardes : deux ; nous : deux, commença-t-il en s'aidant de ses doigts.

Puis il attendit que l'idée fasse son chemin dans l'esprit du colosse.

— Juste, acquiesça celui-ci. Mais femme là ? ajouta-t-il en pointant la silhouette assise près du brasier.

Blade fronça les sourcils. De loin, il n'avait pas identifié le sexe de la sentinelle et, peu familiarisé avec la répartition des tâches dans ces tribus primitives, il n'avait pas songé qu'il pût s'agir d'une femme. Puis son visage s'éclaira : puisque femme il y avait, il allait, lui, se comporter en mâle...

— Femme responsable feu, reprit-il après quelques secondes de silence. Si Shohr responsable feu, Shohr s'occupe autre chose ?

— Non. Mais si Shohr voit danger, Shohr crie pour avertir. Avertir danger bon moyen protéger feu.

Cette lapalissade réconforta un peu Blade quant aux capacités d'analyse dont pouvait faire preuve son compagnon.

— Shohr voit Lehsha ? poursuivit-il.

— Non. Mais captives récentes toujours dorment milieu, avec femmes vieilles et enfants.

— Bien. Blade va buisson, là. Shohr va autre buisson, là-bas. Quand femme prend bûche pour empêcher feu mourir, Blade et Shohr grattent terre, un peu. Gardes croient petit animal mais viennent pour vérifier. Blade et Shohr assomment gardes, sans bruit, et se lèvent pour remplacer gardes. Femme voit mal, trop loin et occupée feu. Après, Blade marche et attire attention femme. Shohr profite pour

trouver Lehsha, réveille Lehsha et va plus loin, comme pour envie femme. Shohr comprend ?

— Shohr comprend.

— Blade approche femme et essaye assommer sans bruit. Si Blade réussit, Blade, Shohr et Lehsha partent sans bruit. Si femme crie, Shohr et Lehsha courent vite. Blade rejoint.

Le colosse fit la moue.

— Si femme crie, Blade danger. Hommes tribu veulent tuer Blade et Shohr impossible aider. Shohr protège Lehsha.

— Seule solution reprendre Lehsha ! trancha l'explorateur.

Le colosse fixa longuement son interlocuteur en signe de réflexion intense, puis, dans l'incapacité d'avancer une autre stratégie, il finit par accepter d'un hochement de tête.

Tous deux se séparèrent et commencèrent à ramper lentement vers le couvert de leurs buissons respectifs. À chaque mouvement suspect des gardes, ils stoppaient leur progression, poumons bloqués, immobiles dans la poussière...

La femme s'était déplacée pour chercher une grosse bûche qu'elle intégrait à présent au foyer, usant de mille précautions pour ne pas étouffer les braises. C'était le moment.

Blade gratta le sol à la manière d'un animal fouisseur et agita imperceptiblement un branchage du buisson. Aussitôt, le garde le plus proche prêta l'oreille et s'approcha d'un pas nonchalant, sans manifester d'inquiétude particulière.

Soulagé, Blade constata que le second guetteur marchait lui aussi vers le bosquet de Shohr.

La femme, tout occupée à sa tâche délicate, n'avait rien remarqué.

Poing serré, Blade attendit que l'homme fût à portée et le cueillit d'un direct au foie complété d'un atemi à la nuque. Le malheureux s'écroula sans comprendre et Blade tira son corps à l'abri du buisson. Il ne se réveillerait pas de sitôt.

Shohr, de son côté, ne fit pas dans la dentelle. Blade vit la pointe de son épieu jaillir du bosquet et embrocher de part en part la cage thoracique de l'autre garde qui resta un bref instant debout, médusé, avant de s'effondrer à son tour.

Deux secondes plus tard, les deux complices se dressaient et

reprenaient à leur compte le parcours erratique de leurs victimes.

La femme, toujours à attiser son feu, ne s'était aperçue de rien.

Blade contourna le campement, s'en écarta et revint sur ses pas, en direction du foyer. Puis il se mit à décrire de petits cercles censés attirer l'attention de la sentinelle. Par chance, la stature du garde qu'il avait assommé – un très jeune homme – était un peu moins massive que celle de l'autre. Sa propre silhouette plus longiligne pouvait donc, dans la pénombre propice, donner le change.

Mais la femme ne s'en laissa d'abord pas compter et, d'un geste agacé de la main, se contenta d'éconduire l'importun qui tentait de la détourner de ses préoccupations vitales.

Alors Blade, en désespoir de cause, choisit d'aller droit au but. S'il tardait à obtenir un résultat, Shohr énervé par la proximité de sa compagne, finirait par foncer dans le tas, et ce serait le carnage.

Il se mit à faire le pitre, mimant des postures de fauve en chasse qu'il ponctuait de sourds grognements.

Cette fois la femme réagit plus nettement, d'abord en accueillant sa démonstration d'un petit rire étouffé, puis en le détaillant peu à peu d'un regard de plus en plus appuyé.

Il fallait faire vite à présent, sinon elle allait éventer la supercherie et donner l'alerte. Il se jeta à terre, simulant la chute d'un animal sous la lance d'un chasseur, puis roula jusqu'à elle dans un providentiel nuage de poussière. Avant que la gardienne du foyer n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il lui enserra la gorge de ses cuisses en ciseaux et l'assomma d'un coup de poing au sommet du crâne.

Shohr, qui avait à présent le champ libre, slalomait déjà parmi les corps endormis et se baissa soudain pour se relever avec une jeune femme dans ses bras, dont il écrasa la bouche de ses lèvres afin de l'empêcher de crier.

Mais une autre captive, brutalement tirée de son sommeil, avait reconnu l'intrus et entendait bien accompagner les deux fuyards. Elle agrippa la jambe de Shohr. Celui-ci voulut s'en débarrasser d'une ruade mais il heurta un enfant qui se mit à pleurer.

En deux secondes, toute la horde fut sur pied, les hommes brandissant déjà haches et épieux dans le plus grand désordre.

Shohr gonfla ses poumons, poussa un hurlement assourdissant, leva Lehsha à bout de bras et, d'un effort surhumain, il la propulsa à travers les airs. La jeune femme atterrit lourdement à l'écart de la

mêlée et prit ses jambes à son cou sans demander son reste. En quelques moulinets, Shohr massacra cinq hommes à coups de hache, en tua un sixième de son épieu et s'engouffra dans la brèche.

Les guerriers hébétés se retournaient à présent contre Blade, acculé au champ de force dont il sentait la consistance gélatineuse dans son dos. Il tenta de s'y enfoncer, mais en pure perte.

De l'eau, il lui fallait de l'eau.

À contrecœur, car il lui répugnait toujours de tuer des hommes engagés dans un combat qui n'était pas le sien, il se battit comme un forcené – c'était lui ou eux – afin de pouvoir gagner la mare annexée par la tribu.

À l'instant d'occire un troisième combattant, il s'aperçut avec surprise que Shohr avait rebroussé chemin pour se jeter de nouveau à corps perdu dans la bataille.

— Blade aide Shohr, Shohr aide Blade ! rugit le colosse en enfonçant un crâne de son seul poing gauche, tandis que sa hache ouvrait une gorge dont jaillit un flot de sang.

— Blade va dans falaise invisible ! hurla l'explorateur. Shohr aide Blade parvenir eau, ensuite Shohr court rejoindre Lehsha. Blade revient plus tard.

Interloqué par cette histoire de point d'eau, Shohr fit néanmoins ce qu'il fallait pour couvrir son compagnon qui, dégouttant de sueur et du sang de ses victimes, se jeta dans la mare et en ressortit aussitôt pour plonger à travers le champ de force.

Médusés par cette prouesse inédite, les guerriers s'immobilisèrent soudain, juste assez longtemps pour permettre à Shohr de reprendre la fuite d'une course effrénée.

Réfugié à l'abri du champ de force, Blade resta un moment sur place afin de s'assurer que Shohr s'était tiré d'affaire. Les guerriers, conscients de ne rien pouvoir tenter contre l'étranger qui savait traverser la falaise invisible, se désintéressaient à présent de lui et se lamentaient piteusement au spectacle du foyer piétiné et dispersé au cours des combats. Peu leur importait sans doute d'avoir perdu une captive parmi d'autres, mais s'agissant du feu détruit, leur désolation était manifeste.

Lentement la horde retrouva sa cohésion. Les femmes regroupèrent les enfants qui s'étaient égaillés dans toutes les directions, puis traînèrent les cadavres à l'écart du camp pour les abandonner aux

charognards.

Les hommes valides, eux, s'organisaient déjà. Le regard mangé de haine et de colère, ils rassemblèrent leurs armes et, d'un pas lourd et décidé, ils s'enfoncèrent dans la pénombre sur les traces des fuyards.

Un nouvel épisode de l'ancestrale guerre du feu s'engageait à la faveur de la nuit, et Blade songea que celui-ci risquait d'être particulièrement sanglant.

Une guerre contre laquelle il ne pouvait pas s'opposer pour l'instant, à présent qu'il avait retraversé « l'air solide », rejoignant ainsi à nouveau le territoire de la horde de Ohm. Eût-il pu d'ailleurs franchir cet obstacle invisible, qu'il n'aurait sans doute pas tenté de le faire, poussé qu'il était par l'urgence de son propre objectif : comprendre ce qui se passait sur cette île.

Et pour comprendre, il lui fallait gagner le sommet du pic rocheux, il en avait l'intime conviction.

Peut-être ces êtres volants qui capturaient des hominidés pour les emporter vers les hauteurs nimbées de leur mystérieux nuage n'avaient-ils rien à voir avec de quelconques rapaces géants.

Le seul moyen d'en avoir le cœur net était d'aller voir sur place ce qu'il en était vraiment...

CHAPITRE XIV

Avant de reprendre sa route, Blade essaya de s'orienter. Du point où il se trouvait, il estima qu'il devait être à cinq ou six heures de marche du pic rocheux dont il devinait, à la lueur des deux astres de nuit, la silhouette, toujours capuchonnée de son mystérieux nuage. Il pensait pouvoir atteindre son objectif à l'aube. À condition bien sûr de ne rencontrer aucun obstacle en chemin. Aucun obstacle ni aucun adversaire, songea-t-il en frissonnant à l'idée de devoir encore affronter un de ces terribles longues-dents dont il foulait à nouveau le territoire.

Car, une fois de plus, il était sans armes. À l'instar des translations du projet DX, seules les molécules de son corps étranger à ce monde semblaient avoir la propriété de pouvoir traverser le champ de force, pour autant qu'il fût entièrement mouillé.

Mais aucune mauvaise surprise ne se manifesta tandis qu'il longeait la falaise invisible. De temps à autre, il en éprouvait la présence de son poing. Absolument rectiligne, elle filait droit vers le centre de l'île, et donc vers l'aiguille mystérieuse. Cette constatation confirma ses doutes sur le statut de l'étrange barrière : la Nature, dit-on, a horreur de la ligne droite, et cela s'était jusqu'ici vérifié sur tous les mondes qu'il avait visités. Pourquoi celui-ci ferait-il exception à la règle commune ?

L'énorme soleil se profilait au-dessus de la crête, déversant des flots de chaleur torride sur la savane. La base du pic rocheux n'était plus qu'à une centaine de mètres.

Blade jura. Le corps en sueur, il venait de heurter de plein fouet un autre pan du champ de force, formant un angle perpendiculaire avec celui qu'il avait suivi jusqu'ici. L'île était-elle donc divisée en cases butant sur un autre cercle d'énergie entourant l'aiguille centrale, qui se trouvait ainsi inaccessible aux différents habitants, hominidés ou animaux ?

Dans ce cas, comment un prédateur ailé pourrait-il venir capturer ses proies et les emporter au sommet, comme Shohr le prétendait ?

Blade avisa une sorte de marigot plus boueux que liquide et s'y plongeait aussitôt s'enfoncer dans l'invisible gélatine, mais il dut déchanter. Impossible d'en ressortir ! Cette barrière-là était beaucoup plus épaisse que les précédentes et il y perdait tous ses repères. Sa vision se brouillait, son corps transpirait de plus belle comme enfermé dans la camisole d'une serre à l'inhumaine humidité. Bientôt il n'y vit plus rien, les yeux brûlés par le sel de sa sueur. Heureusement la matière poreuse à l'air lui permettait malgré tout de respirer. La température montait encore, hors de lui et en lui. La fièvre sans doute. Oui, il était pris de fièvre. Sa volonté lui échappait peu à peu, il commençait à délirer, à perdre pied. Il allait mourir, il le sentait. Cet environnement n'était pas compatible avec la vie. Du moins pas longtemps.

Pourtant il lutta, redoubla d'efforts pour progresser en dépit de ses forces qui s'envolaient, mais sans savoir dans quelle direction. Cela dura... un temps interminable. Il ne savait pas. Il ne savait plus. Plusieurs heures ? Impossible à dire. Il n'avait plus aucune notion de temps, plus aucune notion d'espace.

Puis il émergea brutalement de la gangue redoutable et, déséquilibré par la différence de densité, chuta au sol.

D'un seul coup, il eut froid.

Terriblement froid...

De la neige !

Blade se rappela soudain les paroles de Shohr : de l'autre côté de la falaise invisible à droite de la dent de pierre, il n'y avait pas de vie : seulement un désert de « rochers à fourrure blanche ».

Des rochers recouverts de neige ! Bien sûr.

C'était pourtant invraisemblable !

Partout ailleurs sur l'île, le climat était tropical, plus humide dans la forêt, plus sec dans la steppe et la savane, mais chaud, très chaud.

Le champ de force étant perméable à l'air et à l'eau, rien ne pouvait expliquer cette exception... glaciale... glaciaire !

Blade grelottait de tous ses muscles. Le froid incisif lardait la peau fragile de ses cicatrices d'une infinité d'aiguilles insupportables. Nu comme il l'était, il ne survivrait pas plus d'une heure ou deux à un tel environnement.

Il se força cependant à recouvrer ses esprits et inspecta le paysage. L'amoncellement de rochers enneigés semblait s'estomper au loin, mais un blizzard violent constellé de flocons en suspension l'empêchait de voir au-delà.

La mort dans l'âme, il se redressa, courba la tête et, les bras en protection devant son visage, il s'enfonça dans la tempête...

Au fond de sa caverne, l'animal agonisait, un épieu de glace profondément enfoncé dans son poitrail. Sans doute au terme d'une glissade accidentelle s'était-il empalé malencontreusement, et avait-il réuni ses dernières forces pour regagner sa tanière et y mourir.

Blade réfléchit, incrédule.

Sur Terre, les ours des cavernes de ce type avaient prospéré durant les âges glaciaires des paléolithiques moyen et supérieur, à une époque où des hommes déjà très évolués, anatomiquement semblables à ceux des temps modernes, avaient à leur tour conquis le monde et notamment les régions européennes. La similitude des faunes et des hominidés correspondants qu'il avait déjà notée sur l'île semblait lui réserver encore une belle surprise. Selon toute apparence, l'environnement hostile où il évoluait à présent lui avait offert un bond de plus dans le temps relatif, à raison de trois cents à trois cent cinquante mille ans !

Blade s'approcha doucement. Contrairement à l'imagerie développée en littérature et au cinéma par des œuvres aux références approximatives, ces fauves impressionnants n'étaient en aucun cas carnivores, mais strictement végétariens, se nourrissant de racines et de pousses glanées sous la couche neigeuse.

Ces mœurs alimentaires paisibles n'enlevaient cependant rien à la puissance de leurs griffes et de leurs crocs, surtout s'agissant d'une bête blessée à mort. Mieux valait jouer la prudence.

Mais sans perdre de temps !

Blade ne sentait plus ses membres, tout son corps serait bientôt gelé.

Il décida d'achever l'animal.

Au fond de la grotte, il repéra une stalactite qui ferait l'affaire. Il contourna l'ours, brisa net la sécrétion calcaire et la brandit à bout de bras.

Puis il prit son élan, sauta sur le dos du fauve et planta l'épieu improvisé loin dans la chair, à la base de la nuque.

L'ours se tétanisa dans un ultime soubresaut et expira d'un long râle soulagé.

Aussitôt Blade se laissa glisser au sol et se pelotonna sous le ventre à l'épaisse fourrure. Mais celle-ci, d'une étanchéité parfaite destinée à protéger l'organisme du froid extérieur, ne dégageait aucune chaleur.

Alors Blade utilisa les grands moyens : il avisa deux moellons à l'entrée de la caverne, prit le plus lourd et le propulsa vigoureusement contre le plus léger qui éclata en quatre morceaux dont l'un au bord tranchant.

Du bout de ses doigts gourds, il entreprit ensuite de taillader la panse de l'animal qui répandit bientôt un flot d'entrailles à l'odeur pestilentielle.

Sans se préoccuper de cet inconvénient somme toute mineur eu égard à l'urgence de la situation, Blade évida complètement l'abdomen et s'y réfugia en chien de fusil.

C'était chaud. Déjà le sang recommençait à circuler normalement dans ses artères décongestionnées.

À bout de force, ses muscles presque totalement tétanisés par le froid et le combat inégal contre la température glaciale, le voyageur des mondes impossibles s'abandonna au simple bonheur d'être vivant et sombra dans un sommeil réparateur...

CHAPITRE XV

La tempête avait cessé et, le vent étant tombé en même temps, la température, quoique proche d'un gel à pierre fendre, semblait plus supportable. Le désert rocheux avait progressivement cédé la place à une maigre tundra aux rares lichens qui affleuraient entre les plaques neigeuses. Ici et là, des bosquets de conifères dressaient leurs cimes vers le ciel bas et chargé, dont les nuages gorgés d'eau glacée se trouvaient d'évidence en deçà du champ de force entourant l'île.

Blade fronça les narines. Les vêtements et les chausses qu'il s'était confectionnés dans la fourrure de l'ours découpée grâce à l'éclat de roche dégageaient une odeur fade et tenace. Des filaments sanguinolents adhéraient encore aux tendons dont il avait ligaturé les différentes pièces autour de son corps. Toutefois n'avait-il plus rien à redouter à présent du froid, et la graisse au goût innommable dont il avait ingéré de copieuses bouchées, gorgée de calories, le mettait provisoirement à l'abri d'une syncope d'inanition, mortelle sous un tel climat.

Il s'immobilisa tout à coup, les sens aux aguets : le sol vibrait sous ses pieds, incontestablement, et un sourd grondement enflait dans le lointain. Il s'allongea et colla son oreille à terre.

C'était comme... Comme si des centaines de sabots puissants martelaient le sol en une charge aveugle !

Un troupeau, songea-t-il avec effroi.

Cela s'amplifiait de seconde en seconde.

Il se redressa, évalua la configuration du terrain.

Aperçut au loin une masse sombre, gigantesque et mouvante, qui fonçait droit sur lui, soulevant des gerbes de neige.

Il hésita.

À gauche : un lac aux rives abruptes, marbré de plaques de glace disloquées qui se chevauchaient en désordre dans leur dérive.

À droite : un mur de roche de quatre à cinq yards de haut, contrefort d'un plateau qui mourait plus loin sur le désert de rocaille.

Aucune issue rapidement accessible, il lui fallait rebrousser chemin. Il fit volte-face et se mit à courir à perdre haleine vers la forêt de sapins qu'il avait longée un peu plus tôt ; là, il pourrait se réfugier sous le couvert des arbres.

Il se retourna sans cesser de courir.

L'image compacte des bêtes qui menaient la charge se grava sur ses rétines en un terrifiant instantané.

Des mammouths ! Énormes, au long poil laineux et aux interminables défenses recourbées de part et d'autre de leur trompe fumante.

Jamais il ne parviendrait à atteindre la forêt avant qu'ils soient sur lui.

Il se retourna encore.

Trente yards tout au plus le séparaient à présent du troupeau qui gagnait inexorablement du terrain. Ses chausses sans semelles l'entravaient dans sa course. Impossible d'aller plus vite.

Il hurla.

Le sol venait de se dérober sous ses pieds, la terre l'avalait.

Il ressentit la brûlure d'une pointe acérée qui lui déchirait l'avant-bras et hurla à nouveau avant de heurter lourdement le fond de l'excavation.

À demi étourdi, il se retourna sur le dos et, horrifié, il vit une masse sombre qui s'engouffrait à sa suite dans un fracas de bois brisé.

Impuissant, il s'aplatit contre terre, convaincu qu'il allait périr écrasé sous des tonnes de viande. Les secondes qui suivirent résonnèrent dans le crâne de Blade comme autant de coups de gong annonçant sa mort imminente dans un tonnerre d'Apocalypse. Un choc violent sur le front qui le plongea dans l'inconscience le délivra paradoxalement de cet enfer.

Lorsqu'il reprit connaissance, Blade comprit qu'il était tombé dans un gigantesque piège – travail de forçat dans ce terrain en partie gelé –, dont le fond était hérissé de pieux entre lesquels son corps s'était miraculeusement glissé et qui lui avaient en quelque sorte sauvé la vie, retenant l'énorme masse du mammoth à une cinquantaine de centimètres au-dessus de lui.

S'agrippant aux poils de la bête morte, prenant appui à la base des

pilliers plantés dans le sol, Blade se traîna vers un des angles de la cavité. Puis, dans l'espèce de cheminée formée entre la paroi et le corps de l'animal, le dos appuyé contre le mur de terre, les pieds reposant sur le flanc laineux du cadavre, il entreprit de se hisser hors de ce cul-de-basse-fosse.

Au prix d'un terrible effort, il parvint à sortir à l'air libre.

Un autre mammoth, plus jeune que le premier, s'était brisé une patte en trébuchant sur son congénère et braillait sa douleur d'un infernal barrissement. Huit hommes enveloppés de fourrures avaient déjà pris position sur son dos et tentaient d'enfoncer de longues piques emmanchées de silex effilés dans le cuir de ses flancs. L'un d'eux, plus avisé, grimpa sur le crâne et, penché vers l'avant, acheva le mastodonte d'un coup de lance dans l'œil. Puis il sauta au sol et glapit sa victoire d'un rire bruyant.

— Qui es-tu ? fit une voix de femme, à l'agressivité à peine voilée.

Interpellé, Blade se retourna. Comme celui de ses frères masculins, son corps était longiligne et délié malgré une évidente musculature. Rien à voir avec l'allure massive de Shohr et de sa horde. Sous ses longs cheveux châtons, un front haut et plat surmontait un regard clair et perçant, dépourvu de bourrelet orbital proéminent. Ses pommettes à peine saillantes lui dessinaient un visage aux proportions harmonieuses autour d'un nez étroit. La fossette sous sa lèvre inférieure surlignait son menton volontaire. Son teint et sa peau, pour autant qu'on pût en juger sur ses cuisses totalement glabres que de hautes chaussures de fourrure laissaient nues, étaient cuivrées.

Des *Homo sapiens*, jugea Blade, en tous points semblables à l'homme de Cro-Magnon !

— Qui es-tu ? insista la jeune femme à l'indéniable beauté. Tu n'appartiens pas à notre clan, et ceux de la falaise ne sont pas assez idiots pour se vêtir de peaux de bête fraîches et mal nettoyées. Tu pues aussi fort que le cadavre de l'ours auquel tu as volé sa pelure !

Blade choisit délibérément une réponse aussi vague que possible.

— Je viens d'un territoire où la chaleur évite aux hommes d'avoir à se protéger. Mon nom est Blade.

— Je m'appelle Kala, répliqua la jeune femme d'un ton sceptique. Un territoire au-delà des murailles molles, dis-tu ?

— Oui.

— Tu mens. Les miens et ceux de la falaise ont souvent eu

l'occasion d'observer quelques-uns des êtres qui vivent là-bas. D'un côté, les hommes vont nus, c'est vrai, mais ils sont différents de nous et de toi. Leur front est petit et bas, leur corps trapu et grossier. Il suffit de les regarder pour se rendre compte qu'ils sont stupides, à peine des humains. Ceux qui vivent derrière l'autre muraille molle, eux, ne sont que des animaux velus qui marchent debout, pas des hommes.

La boucle est bouclée ! songea Blade. Il avait donc fait le tour de l'île. Et chaque case hébergeait, sans possibilité de communication réelle entre elles, une étape différente de l'évolution des hominidés et des faunes correspondantes, depuis les préhumains jusqu'à ceux-là. Il n'avait pourtant franchi que trois « murailles molles », retraversant la pointe du territoire de Shohr en se perdant à l'intérieur de celle qui encerclait le pic rocheux. La faille et la forêt suffisaient quant à elles à couper l'habitat de Ohm de celui des préhumains. L'évidence d'un projet concerté derrière tout ça était criante. Le champ de force manquant faisait défaut tout simplement parce qu'il était inutile !

— Je connais ces peuples, avoua l'explorateur, mais je viens d'ailleurs, d'un autre territoire.

— Hum... Et comment fais-tu pour traverser les murailles molles ?

— Je ne peux te répondre. J'ai ce pouvoir, c'est tout.

Deux hommes s'étaient approchés et riaient ostensiblement devant les piteux et pestilentiels oripeaux dont s'était affublé l'étranger. Ils expliquèrent qu'on avait déjà prélevé un quartier de viande sur le jeune mammoth, et que six d'entre eux resteraient sur place en attendant que d'autres membres du clan viennent achever le travail et transporter les carcasses dépecées. Leur ton était celui d'un rapport en règle envers un supérieur. Kala était de toute évidence le chef de la battue.

— Pourquoi laisser des hommes sur place ? demanda Blade. Ce gibier-là ne risque plus de se sauver.

— Serais-tu aussi stupide que les hommes nus au front bas ! persifla la jeune femme. Si nous abandonnions les carcasses sans surveillance, les loups et les hyènes laineuses n'en laisseraient pas une miette.

Blade accepta la saillie d'un sourire ambigu. Au moins était-il à présent informé sur la nature des concurrents naturels du clan.

Puis la jeune femme s'abîma dans ses pensées.

— Tu peux venir avec nous, finit-elle par trancher comme à regret. Seul et sans armes sous cette fourrure qui va pourrir sur toi, tu ne survivrais pas longtemps. En échange, tu diras à Lor comment c'est, ailleurs.

— Qui est Lor ?

— Mon père, le chef du clan.

Elle s'était déjà détournée pour suivre à rebours la piste ravagée par le martèlement du troupeau de mammouths. Blade lui emboîta le pas, un peu troublé malgré lui par la vision des cuisses puissantes et fuselées de Kala. Il sourit intérieurement, songeant qu'il ressentait sans doute la même émotion que le premier homme découvrant à ses côtés la première femme...

Derrière eux, le reste de l'expédition s'ébranla en se congratulant mutuellement sur l'heureuse issue d'une chasse aussi rondement menée...

CHAPITRE XVI

Le refuge du clan de Kala n'était décelable de l'extérieur qu'à l'amoncellement de blocs rocheux entassés en demi-cercle devant l'entrée, rempart probable contre les tempêtes de neige et les incursions de prédateurs trop téméraires.

Une grotte ! Immense, dans les entrailles du plateau qui se prolongeait jusque-là et plus loin encore depuis le théâtre de la chasse aux mammouths. On y accédait par un long boyau naturel en pente douce. Au fil de la descente, la température devenait moins rigoureuse, pour se stabiliser enfin autour d'un seize à dix-sept degrés centigrades tout à fait confortable.

Autour de l'imposante salle commune de forme vaguement ovoïde, toute une série d'excavations semblaient abriter chacune une famille au complet, à en juger par les cris d'enfants qui en émanaient à travers la semi-pénombre. Un grand foyer, au centre de la grotte principale, servait de chauffage et d'éclairage sommaire à l'ensemble. La fumée s'en échappait verticalement vers un trou dans la voûte, sorte de cheminée naturelle qui devait déboucher à la surface du plateau.

Près du foyer, une réserve de bois de sapin côtoyait quelques silex sans doute dévolus au rallumage du feu quand il s'éteignait, dispersés en désordre sur un amas de laine de mammoth qui devait servir d'étaupe.

Kala salua un homme relativement âgé et s'assit près de lui tout en se délestant de la cape de fourrure qui lui couvrait les épaules et le torse jusqu'au bas des reins, sous lequel un simple bandeau de peau lui ceinturait les fesses. Blade, qui ne voyait aucun inconvénient à cette absence totale de pudeur, admira d'un regard discret le galbe des seins fermes et haut perchés, dont les larges aréoles portaient fièrement chacune la framboise brune d'un téton fort émouvant.

Elle accueillit d'un sourire ambigu le trouble provoqué par sa nudité partielle et demanda à Blade s'il allait enfin consentir à se débarrasser de ses hardes malodorantes ou s'il comptait continuer à empester l'atmosphère.

Vaguement gêné, Blade s'extirpa entièrement de sa fourrure d'ours. Son émoi était à présent si visible que le vieil homme éclata d'un rire franc et plutôt sympathique.

— Mon père sait apprécier quand un homme manifeste du désir pour sa fille, souigna Kala sans se démonter.

Puis elle ramassa les reliefs puants, s'absenta quelques instants et réapparut munie de chausses de cuir tanné et d'un pagne en peau de loup.

— Pour cacher les secrets trop voyants de ton esprit lubrique ! fit-elle d'un ton lascif.

Sans un mot, Blade installa le pagne autour de ses hanches et enfila les chausses sans formuler de commentaire.

— L'étranger dit venir d'un autre territoire au-delà des murailles molles, expliqua la jeune femme à son père.

— Hum... marmonna Lor, apparemment sceptique. Quel territoire ?

Blade préféra opter pour un pieux mensonge. Il se voyait mal détailler les arcanes des voyages interdimensionnels à des gens qui, pour évolués qu'ils fussent, n'en étaient pas encore à pouvoir intégrer des notions aussi étrangères à leur univers mental.

— Loin. De l'autre côté de l'île. Mais peut-être ne savez-vous pas qu'un lac immense – chez les miens, nous le nommons océan – entoure cette terre de tous côtés.

— Si, nous le savons, rétorqua le chef du clan, vexé. Ceux de la falaise nous l'ont dit, car ils se nourrissent de poissons qu'ils pêchent sur le versant extérieur. Ils ont déjà fait à plusieurs reprises le tour de Mantar sur leurs radeaux, mais jamais ils n'ont pu aborder d'autre côte que celles qui bornent leur territoire. Chaque fois qu'ils ont essayé de voguer vers le large, une tempête s'est levée pour les en empêcher. Ils pensent que les esprits des morts des autres peuples ne veulent pas de notre présence sur leur sol.

Mantar ! songea Blade, s'apercevant soudain que ni la horde de Ohm, ni la tribu de Shohr n'avaient éprouvé la nécessité de baptiser la terre sur laquelle ils vivaient.

— Et... vous ? s'enquit-il.

— Le clan de la falaise vit comme il l'entend, grogna le vieil homme. Depuis toujours, nous autres du clan du plateau pensons que la terre est plus solide sous les pieds des hommes que de frêles

radeaux sur les eaux traîtresses, et que la chasse aux grands herbivores est plus honorable que la capture de poissons à la chair blanche et sans saveur.

— Vos deux clans sont... ennemis ?

— Non, pas exactement. Nos garçons comme les leurs choisissent des filles de l'autre clan pour faire des enfants. Dans ce cas les mères les suivent. Il nous arrive parfois d'avoir des conflits mais nous essayons toujours d'éviter les guerres meurtrières pour nos hommes. Tant qu'il y a de la nourriture et de la place pour tout le monde... Ainsi, tu sais traverser les murailles molles ! As-tu déjà franchi celle qui protège la montagne à l'oiseau voleur d'hommes ?

Le sang de Blade ne fit qu'un tour.

— Non, pas encore. Que sait votre clan de cette montagne ?

— D'après notre tradition, elle héberge l'esprit d'un mort qui n'a plus de territoire et qui se transforme régulièrement en oiseau géant pour venir voler la vie des humains qui ont la chance d'en avoir un. Il se venge du bonheur des vivants et il en sera toujours ainsi jusqu'à la fin des temps.

— Comment cela se passe-t-il ?

Ce fut Kala qui prit la parole, d'une voix étranglée visiblement marquée par une intense émotion.

— Toujours de la même façon. L'esprit attend patiemment que l'un de nous s'approche de la montagne, à l'occasion d'une chasse ou de jeux d'enfants, par exemple. Puis, le moment venu, il se transforme en oiseau de feu et fond sur sa proie qu'il emporte aussitôt dans le grand nuage immobile.

Ému lui aussi, Lor posa tendrement sa main sur l'épaule de sa fille.

— Il y a autre chose, n'est-ce pas ? supposa Blade en plongeant son regard dans celui de la jeune femme.

— J'avais un fils : Muli. Il savait marcher depuis deux lunes seulement. Un jour, il a voulu suivre d'autres enfants qui, malgré l'interdiction, étaient allés jouer près de la montagne.

— Je comprends. Pardonne-moi d'avoir involontairement ravivé ta douleur.

— Kala est courageuse, assena Lor d'un ton fier et aimant. Elle a déjà perdu son compagnon, tué dans une chasse à l'ours des cavernes, et à présent son fils. Mais elle fait face. Un jour, quand ma force m'aura quitté, elle sera la première femme à diriger le clan !

— Quand cela s'est-il passé ? insista Blade. Rien ne prouve que l'oiseau de feu tue les humains qu'il capture.

— Juste avant la dernière lune noire, soupira Kala. Sais-tu si l'esprit vole aussi des vies chez les autres peuples ?

— Shohr, l'un de ces hommes au front bas et stupide, comme tu dis, m'a rendu compte d'un fait identique. Il pense qu'il s'agit d'un prédateur, mais je crois qu'il se trompe. Je crois également que votre tradition se trompe.

— Tu as une autre explication, toi qui sais tout et peux franchir les murailles molles ? s'énerva Lor.

— Non. Mais l'unique moyen de savoir, c'est de monter là-haut. J'ai longtemps cru être le seul à pouvoir traverser les murailles molles, mais je n'en suis plus si sûr. Je pense maintenant que d'autres le peuvent aussi. Je suis même à peu près certain que le fait s'est déjà produit, par hasard. Seulement les autres peuples de l'île ne sont pas assez intelligents pour avoir compris comment c'était possible.

— Sauf le tien !

Blade glissa sur la remarque.

— Votre peuple aurait compris aussi, si le cas s'était présenté, mais ce territoire est le seul sur Mantar où personne ne se risquerait à plonger nu dans une eau constamment glacée !

— Tu n'as plus ta raison, étranger, soupira Lor. Si tu prétends organiser une expédition pour escalader la montagne, en admettant que ce que tu dis soit vrai, sois assuré qu'aucun membre du clan n'acceptera de t'accompagner, et je n'en forcerai aucun à commettre un acte aussi stupide.

— Moi, j'irai avec lui ! lança Kala en dressant fièrement sa poitrine nue.

— Kala !

— Père, comprends-moi. Je dois savoir si Muli est encore vivant.

— Muli est mort, ma fille. Personne n'a jamais revu un humain enlevé par l'oiseau de feu.

— Alors je tuerai cet oiseau. Et s'il s'agit d'un esprit comme le dit la tradition, je tuerai cet esprit !

— La folie de l'étranger s'est abattue sur toi, Kala. Mais va, si tel est ton désir. Je ne te retiendrai pas.

— Quand partons-nous ? demanda la jeune femme en se tournant

vers Blade.

— Demain à l'aube. Il nous faut d'abord manger et dormir. Franchir la « muraille molle » autour de la montagne, si nous y parvenons, exige beaucoup de force, et il nous en faudra également pour escalader la paroi.

— Soit. Demain à l'aube !

CHAPITRE XVII

La viande de mammouth, rôtie sur le foyer, s'avéra un peu coriace mais d'un goût honnête. La graisse qui en persillait les quartiers, en coulant sur les braises, dégageait une fumée âcre qui stagnait un moment et piquait les yeux, avant d'être aspirée vers le trou dans la voûte.

Le clan s'était réuni en cercle autour du feu pour partager le festin. Il se composait d'un peu plus d'une centaine de personnes, en comptant les enfants qui gambadaient en chahutant près des adultes et les vingt hommes partis rejoindre ceux qui étaient restés près des carcasses.

Ni Lor, ni Kala n'évoquèrent publiquement le projet de Blade. Le chef se contenta de répondre à la curiosité de ses congénères, préalablement aiguisée par le récit des chasseurs, en le présentant comme un voyageur solitaire venu d'une autre partie de l'île et doté du pouvoir de franchir les murailles molles. Ce détail d'importance souleva un murmure collectif où perçait un grand respect mêlé d'incrédulité.

— Viens, dit Kala quand les agapes furent terminées. Je veux te montrer quelque chose.

Elle entraîna Blade vers le fond de la caverne, où s'ouvrait un étroit boyau qu'il n'avait pas remarqué dans la pénombre. La jeune femme le précéda en rampant sur les coudes.

De l'autre côté, une seconde salle nettement plus petite était éclairée par une série de torches coincées dans les interstices de la roche, réparties sur tout son pourtour. En son milieu, elle était assez haute pour qu'un homme pût s'y tenir debout, mais Kala demeura cependant agenouillée au sol, comme écrasée par quelque chose qui la dépassait. Blade s'abstint également de se redresser, tant il était évident qu'en ce lieu l'humilité était de rigueur.

Le spectacle était fabuleux.

Partout sur les parois, des peintures rupestres aux tons ocre et

rougeoyants figuraient des scènes de chasses. S'y côtoyaient des représentations de mammouths, d'ours des cavernes, de rennes pourchassés par des hommes qui les lardaient de leurs piques, d'un trait sûr où la naïveté presque symbolique se mêlait au réalisme le plus maîtrisé. Un peu à l'écart, des séries d'empreintes de mains appliquées en négatif selon la technique du pochoir et des alignements de points sombres convergeaient vers un cercle orangé, sous lequel des silhouettes humaines, enchevêtrées, superposées, la plupart en position couchée les bras collés au corps, semblaient reposer du sommeil de l'éternité.

— Muli... murmura Kala en pointant son index sur l'une d'entre elles, visiblement peinte de peu.

Blade s'approcha d'elle et lui posa une main sur l'épaule, comme l'avait fait son père à l'évocation du garçonnet.

— Son corps devrait être là, sous la terre, avec tous les autres, poursuivit la jeune femme d'une voix étranglée. S'il est mort, comme le croit Lor, je veux rapporter ses restes et les enterrer comme il se doit, près de son père. Sinon, son esprit errant ne trouvera jamais la paix.

Blade resserra insensiblement son étreinte.

Puis Kala parut reprendre le dessus et se tourna vers l'explorateur.

— Ton peuple a-t-il aussi un sanctuaire comme celui-ci ? s'enquit-elle.

— Mon clan honore ses disparus selon des rituels différents, répondit-il. Mais d'autres ont effectivement fait le même choix que vous.

Il s'abstint de préciser que les grottes peintes et les sépultures cavernicoles auxquelles il pensait remontaient à plus de dix mille ans, pour les plus récentes.

— Allons dormir, proposa la jeune femme.

Puis elle s'engouffra de nouveau dans le boyau.

L'excavation était plutôt douillette, tapissée d'épaisses fourrures d'ours qui, celles-là, avaient été parfaitement débarrassées de tout relief carné et longuement séchées au feu. Au fond, séparées par un amas de peaux cousues qui constituaient la « garde-robe » de Kala, deux séries de piques, de haches et de couteaux à lames de silex étaient alignées contre la paroi.

— Les miennes, fit Kala en désignant l'un des arsenaux. Celles-là

appartenaient à Malok.

— Ton compagnon ?

— Oui. Regarde ce couteau. Malok l'avait fabriqué pour Muli qui adorait jouer au chasseur.

Blade soupesa l'objet, tout petit mais parfaitement équilibré. L'éclat de silex avait été débité de deux impacts adroits sur le bloc initial, et ne présentait ni retouche ni aspérité. Du grand art. Sur le manche de bois, le chasseur disparu avait gravé en creux une tête de mammoth aux défenses interminables qui couraient jusqu'au pommeau.

Blade rendit le jouet à Kala qui l'enroula dans une queue de loup.

— Ma couche est froide à présent, depuis trop de lunes, murmura la jeune femme.

— Tu n'as pas pris d'autre compagnon ?

— Plus tard, peut-être. Tant que j'avais Muli, l'absence de Malok pesait moins lourdement. Lor tient à ce que je lui succède à la tête du clan, si je lui survis. C'est sa fierté. Jamais une femme n'a occupé ce rang. Je ne sais pas si un autre homme s'accommoderait d'une telle situation. Malok, lui, aurait compris. Les hommes et les femmes de mon clan dorment nus, poursuit-elle en se délestant de ses chausses et de son pagne, tandis que Blade s'allongeait sur une fourrure.

Ce dernier enregistra la remarque d'un sourire et imita la jeune femme, qui vint se lover contre lui.

— Trop de lunes, Blade, trop de nuits de solitude...

L'odeur du corps de Kala, chaude et sauvage, le doux contact de la peau de Kala contre sa peau...

— Comme l'a dit ton père, Kala, je ne suis qu'un voyageur de passage. Ici en cet instant, et soudain ailleurs, dans une lune, dans trois jours, dans une heure, c'est mon destin. Ne me demande pas d'en dire plus, tu ne pourrais comprendre.

Elle s'écarta un peu. Sa respiration soulevait ses seins dont les mamelons en érection étaient un enivrant appel au vertige des sens.

— Qui es-tu vraiment ?

— Un courant d'air, une odeur fugace, un flocon de neige.

— Tu te moques de moi.

— Non. Il y a mille façons de voyager, Kala. Les enfants des enfants de ton clan l'apprendront... un jour. On peut marcher,

traverser les « murailles molles », mais aussi apparaître... et disparaître. Comme ça.

Il fit claquer ses doigts contre sa paume.

— Tu n'es pas... un esprit ?

— Seulement un homme de chair et de sang auquel il ne faut pas s'attacher.

— Mais tu es là, en ce moment. Je sens ta chaleur, je sens ta peau qui frémit sous mes doigts, je sens ton...

Les doigts en question s'étaient faits plus audacieux, emprisonnant de leur fourreau un témoin irréfutable de la présence émue de l'homme à ses côtés.

La bouche de Kala remplaça bientôt ses doigts qui couraient à leur gré sur le ventre de Blade. Il hasarda une main, la posa sur un sein à l'élasticité parfaite. D'une reptation, il se glissa tête-bêche sous le corps musclé à la peau si veloutée et ouvrit de ses lèvres l'écrin d'une fleur trop longtemps fermée, avide de s'épanouir à nouveau.

Il se laissa aller, désireux de procurer à Kala tout le plaisir qu'elle exigerait de lui, et d'accepter d'elle tout ce qu'elle avait à lui offrir.

De toute évidence, les premiers humains modernes de ce monde n'avaient pas attendu l'âge encore lointain du néolithique pour polir à loisir les armes d'une libido foisonnante et infiniment subtile.

Quand il s'immergea en elle, jusqu'aux confins de la désagrégation de leurs individualités respectives, il fut convaincu que la Nature l'emporterait toujours sur le vernis fragile des prétendues civilisations.

CHAPITRE XVIII

Tout le clan était encore endormi, à l'exception de Lor qui avait tenu à saluer le départ de sa fille d'une chaleureuse étreinte. Il se sépara d'elle, sans prononcer un mot, puis plongeait longtemps son regard dans les yeux clairs de Kala pour se détourner enfin et rejoindre son excavation personnelle d'un pas lourd et prostré.

À l'aide d'une longue bande de cuir, elle assura sur ses épaules l'une des deux fourrures d'ours enroulées et destinées à combattre un éventuel retour de la neige, puis noua une queue de loup sur ses hanches, sous laquelle elle glissa, à même la peau de son ventre, une demi-douzaine de lanières de viande séchée.

— Allons-y, fit-elle en dirigeant son regard vers le trou dans la voûte. Le jour vient de se lever.

Blade, qui était déjà prêt, assura une pique au creux de son poing, prélevée ainsi qu'une hache sur l'arsenal de Malok, et marcha à sa suite vers l'entrée de la grotte. Kala se retourna une dernière fois sur l'immense caverne puis s'engouffra dans le boyau.

Dehors, la neige avait en effet repris de plus belle mais, en l'absence de vent, la température restait cependant supportable. Leurs chausses épaisses, leur pagne et leur mantelet suffisaient pour le moment à les protéger. Déployer sans impérieuse nécessité les fourrures d'ours aurait entravé leur progression et accru leur fatigue.

Ils marchèrent plusieurs heures durant. La densité des flocons les empêchait de voir leur objectif, mais Kala savait parfaitement dans quelle direction il se trouvait.

La jeune femme s'immobilisa soudain, la main tendue derrière elle.

— Que se passe-t-il ? s'alerta Blade.

— Des loups.

En effet, à peine visibles à une centaine de pas, une meute de fauves gris et faméliques avançait en file indienne, museau au ras du sol.

— Ils sont sur les traces d'une proie déjà blessée, chuchota Kala.

Sans doute un renne. Je vois ça à leur façon de flairer la neige et de ne pas se hâter. Laissons-les s'éloigner, c'est plus prudent.

Ils attendirent un long moment, puis un hurlement déchira le silence, suivi d'une cacophonie de courte durée.

— Ils l'ont trouvé. Ceux-là ne sont plus une menace pour nous. Leur nourriture du jour est assurée.

Plus loin, ils tombèrent nez à nez avec un couple de hyènes laineuses visiblement affamées, mais elles détalèrent en glapissant à la seule vue de la pique brandie par Kala.

— Les hyènes ne sont dangereuses qu'en groupe important, expliqua celle-ci. Ce sont des couardes et elles préfèrent les carcasses déjà mortes.

— Content de l'apprendre, plaisanta Blade. Tu as d'autres bestioles sympathiques à me présenter ?

— Non. Les loups et les hyènes sont nos seuls ennemis véritables. Les ours ne tuent que pour se défendre, ils ne mangent pas de viande. Quant aux mammouths, comme tu as pu le constater, il suffit de ne pas se trouver sur leur passage quand ils chargent. Autrefois, il y avait aussi des lions et des léopards, ainsi que d'autres prédateurs qui ressemblaient à ceux qui vivent au-delà des murailles molles. Mais Lor dit que les derniers ont disparu du temps du grand-père de son grand-père, quand le froid s'est intensifié et a décimé les troupeaux d'herbivores dont ils se nourrissaient. À cette époque-là, les paysages aussi ressemblaient à ceux que tu as traversés chez les petits animaux velus qui marchent debout et chez les grands hommes nus au front bas. Les bêtes que nous connaissons maintenant sont arrivées peu à peu, tandis que mouraient les arbres anciens et que les sapins commençaient à croître. Personne ne sait d'où elles sont venues. Les deux clans, après avoir pleuré beaucoup de morts, ont fini par s'adapter : les femmes ont appris à coudre les peaux pour se protéger du froid, les hommes à manier les pierres qui allument le feu aussi souvent qu'on le désire, ceux de la falaise se sont mis à pêcher, et nous à creuser des fosses pour piéger les rennes et les mammouths.

Les révélations de Kala laissèrent Blade pantois. Si elle disait vrai, si tout cela n'était pas qu'un raccourci dû aux télescopes fantasmagiques de la tradition orale, c'étaient toute la flore et la faune de cette partie de l'île qui avaient changé en seulement quelques générations. Le moins qu'on pût en dire, c'est qu'une telle rapidité cadrait mal avec le long processus des mutations climatiques et

évolutives. Comme si... la main d'un démiurge machiavélique s'était amusée à tout chambouler d'un coup de baguette magique, basculant presque sans transition ce territoire d'une période plus chaude vers un âge radicalement glaciaire, remplaçant les espèces végétales et animales par d'autres plus aptes à survivre dans le froid, forçant les humains à inventer leurs propres solutions pour s'en sortir.

Ils reprirent leur marche. Leurs chausses s'enfonçaient profondément dans la poudreuse.

Le pic rocheux surgit brutalement devant eux. Comme Blade l'avait noté lors de sa première tentative avortée, sa base truffée d'éboulis s'enfonçait droit en terre, sur un diamètre d'environ trois cents *yards*. L'averse de neige avait subitement baissé en intensité, cédant le pas à un crachin de grésil semi-liquide. Sans doute l'influence de la chaleur dégagée par la muraille molle, jugea l'explorateur.

Kala, inquiète, éprouvait la masse gélatineuse de ses doigts écartés.

— Tu es sûr que je pourrai moi aussi la traverser ? demanda-t-elle d'une voix perplexe.

— Non. Jusqu'ici, j'y ai moi-même échoué. Je suis parvenu à pénétrer à l'intérieur mais pas à ressortir de l'autre côté. Celle-là est beaucoup plus épaisse que les autres. Mais les conditions d'alors n'étaient peut-être pas idéales.

Il avait en effet réfléchi aux causes possibles de son échec, et en avait déduit que l'eau du marigot dont il s'était enduit le corps cette fois-là comportait une forte proportion de particules terreuses en suspension qui avaient inévitablement entravé sa progression dans le champ de force.

Pour l'heure, il n'y avait pas la moindre mare à proximité, même souillée de boue, mais l'épais crachin offrait une alternative à la pureté incontestable. Juste un mauvais moment à passer, dans ce froid glacial !

— Déshabille-toi, enjoignit-il à Kala. Entièrement.

— Mais... protesta-t-elle. Ce n'est ni l'endroit ni le moment.

Blade éclata de rire.

— Je ne pensais pas à ça ! Je suis comme toi, je préfère pour ce genre d'activité le confort de ta grotte aux rigueurs des éléments. Nous devons nous dévêtir, et même abandonner nos armes, parce que seuls des corps nus peuvent pénétrer les « murailles molles ». Des corps nus

et mouillés.

— Je comprends maintenant ce que tu disais hier, signala-t-elle. Aucun membre du clan ne risquait en effet de réunir par hasard ces deux conditions et d'en tirer les conséquences voulues.

Ils se débarrassèrent donc de leurs chausses et de leurs fourrures puis, grelottant de tous leurs muscles, ils laissèrent leurs pores s'imprégner longuement du grésil qui fondait sur leur peau.

— Maintenant ! trancha Blade en saisissant le bras de sa compagne.

Rien !

Ils avaient rebondi contre la matière molle, sans la pénétrer d'un pouce. Au bord de l'hypothermie, Kala s'empressa de dérouler les peaux d'ours et s'enveloppa dans l'une d'elles.

Blade l'imita aussitôt.

— Je ne comprends pas, se désola-t-il. Moi, au moins, j'aurais dû y parvenir. Il doit y avoir autre chose, laisse-moi réfléchir.

Puis, en un éclair, il comprit. En examinant une à une les circonstances de chacun de ses passages, une évidence lui vint à l'esprit.

Chaque fois qu'il avait franchi l'étrange matière : la cloche qui englobait l'île tout d'abord, puis « l'air solide » entre le territoire de Ohm et celui de Shohr, puis la « falaise invisible » dans le sens inverse, et enfin lors de son semi-échec qui l'avait propulsé dans celui du clan de Lor, non seulement son corps était mouillé, mais le hasard avait fait qu'il dégoulinait préalablement de sueur.

Il ne voyait pas d'autre explication.

— Connais-tu un moyen de transpirer abondamment, malgré ce froid ?

La jeune femme sourit, une petite lueur mutine au fond des yeux.

— Je n'en vois qu'un ! susurra-t-elle.

Blade éclata de rire.

— Tu as raison. Et puisque, pour une fois, on peut joindre l'agréable à l'utile, profitons-en !

Les deux fourrures d'ours s'ouvrirent pour s'assembler aussitôt en une seule niche de chaleur. Complètement enveloppés à l'intérieur, les amants roulèrent au sol et s'en donnèrent à cœur joie. Tant et si bien que, bientôt, des perles de sueur ruisselaient de tous les pores de leur

peau.

Puis, quand ils eurent longuement mêlé leur transpiration, ils jaillirent de leurs couvertures, se roulèrent dans la neige à demi fondue et, main dans la main, se jetèrent contre la muraille molle.

Un hurlement de victoire aux lèvres, Blade constata qu'il s'y était enfoncé comme dans du beurre, nettement plus aisément que la fois précédente, et que Kala le suivait sans difficulté.

Son cri se transforma en gémissement de détresse.

La main de Kala, comme brusquement tirée en arrière, avait quitté la sienne. Et tandis qu'il était, lui, propulsé de l'autre côté du champ de force et soumis à un brutal rayonnement dont l'intense chaleur lui assécha aussitôt le corps, il vit, impuissant, une patte à quatre doigts crochus d'un jaune luminescent ramener la jeune femme, agrippée par les cheveux, sur le territoire du clan.

L'oiseau de feu !

C'était énorme, aveuglant et terriblement mobile. Les ailes majestueuses battaient l'air afin d'emporter leur proie vers les hauteurs.

Mais Kala parvint à se dégager et se jeta sur les fourrures abandonnées.

Blade, incapable d'expliquer ce geste, la vit tout d'abord nouer précipitamment sa queue de loup autour de sa taille, avant – ce qui était totalement illogique – d'empoigner une pique pour tenter de défendre sa vie. À chaque attaque du rapace, elle projetait violemment son arme, mais sans parvenir à entamer la peau du monstre. Blade, la mort dans l'âme, ne pouvait qu'enregistrer les regards incrédules et désespérés de Kala, incapable de blesser ne serait-ce que légèrement son agresseur.

À la cinquième de ses tentatives inutiles, le silex de la pique se brisa net sur le bréchet du volatile et celui-ci referma ses serres sur les jambes de sa victime à bout de force pour s'envoler aussitôt dans les airs.

Le prédateur et sa proie disparurent dans les limbes opaques du nuage inamovible.

Le cerveau envahi par la nuit de sa colère, Blade se jeta à l'assaut des éboulis et entama d'une énergie décuplée la difficile ascension de l'aiguille rocheuse...

CHAPITRE XIX

Ainsi qu'il l'avait pressenti, la nature de la roche – une sorte de quartz glissant d'un vert profond – n'avait rien à voir avec celle de la crête volcanique qui encerclait Mantar. L'irruption de la dent de pierre s'était donc produite lors d'un soubresaut géologique sans doute bien postérieur à celui qui avait engendré l'île depuis les profondeurs de l'océan.

Phénomène naturel, ou sciemment provoqué par une volonté intelligente à laquelle les éléments ne pouvaient résister ? Cette question, toujours sans réponse, ne cessait de l'assaillir depuis qu'il avait, si l'on peut dire, mis le pied sur cette terre qui accumulait tant de bizarreries, d'anachronismes, voire de chocs chronologiques...

Il jura.

Son pied droit venait de déraiper sur une aspérité à peine saillante, manquant de le propulser dans le vide.

Après chacun de ses efforts, il levait la tête et scrutait le nuage, pour le cas où l'oiseau de feu surgirait de nouveau afin de fondre sur lui. Dans son inconfortable position, collé à la paroi, sans une arme pour tenter de repousser l'intrus, il ferait une proie aussi facile qu'une mouche engluée dans une toile d'araignée.

Pourtant, au fond de lui, il sentait que si le rapace, de quelque nature qu'il fût, avait voulu s'emparer de lui comme il l'avait fait de Kala, ce serait déjà cause entendue depuis longtemps. Il nourrissait le fol espoir que la jeune femme fût encore vivante et, si tel était le cas, il était fermement décidé à tout essayer pour la tirer de ce mauvais pas où il l'avait lui-même entraînée.

Enfin, après de considérables efforts, il parvint à la base du nuage et s'immergea dans une brume de fines gouttelettes en suspension, aussi tièdes que l'eau de l'océan.

Quelques minutes plus tard, il se rétablissait d'une traction des bras au sommet de l'aiguille qui semblait former un plateau sans le

moindre relief, comme si une main gargantuesque en avait tronçonné la section à l'aide d'un énorme lapidaire.

Il avança à l'aveuglette. La visibilité ne dépassait pas trois *yards*.

Puis, surgissant des limbes tel le château d'un Dracula d'au-delà des dimensions, une bâtisse monumentale à quatre tours rondes et aux hautes murailles crénelées apparut soudain.

Le nuage, au centre du plateau... n'existait plus, simple cloche de vapeur posée sur l'édifice mystérieux.

À l'intérieur des murailles, un donjon dépassait, de forme identique aux quatre tours qui le flanquaient, mais plus haut et plus imposant encore.

Blade fit le tour du château et ne nota aucune ouverture dans l'enceinte. Pas de portes, pas de fenêtres, ni même la plus étroite des meurtrières. Lui faudrait-il escalader encore ces moellons gigantesques, assemblés en quinconce, au millimètre, sans le moindre ciment pour en solidariser les assises ?

Il refit le tour, puis une autre fois. Rien. Pas le moindre accès.

La mort dans l'âme, il se demandait par quel miracle il allait bien pouvoir grimper le long d'une telle paroi dépourvue de toute aspérité, en vint même à souhaiter la venue de l'oiseau de feu qui réglerait sans doute le problème, quand un sourd grondement fit bientôt vibrer le sol sous ses pieds nus.

Là, devant lui, trois moellons s'enfonçaient ensemble dans la muraille puis glissèrent de côté.

Sans chercher à comprendre, poussé par le désir de retrouver Kala, Blade s'engouffra dans la brèche.

Mais à peine avait-il pénétré à l'intérieur que déjà, les moellons reprenaient leur place derrière lui.

Prisonnier !

Un cri de dépit jaillit presque malgré lui de la bouche, un cri auquel répondit un silence de mort, à peine écorché par le faible écho de sa voix...

Rien ne bougeait. Aucun signe de vie alentour. Pourtant, si Kala était là elle aussi, elle aurait dû l'entendre.

À moins que...

Repoussant de toutes ses forces l'éventualité du pire, Blade s'obligea à concentrer son attention sur l'environnement, à la

recherche d'un indice où accrocher ne serait-ce qu'un lambeau d'espoir.

Pourtant, il grimaça en remarquant une tache sur le sol.

Du sang.

Puis son ardeur naturelle reprit aussitôt le dessus : il y avait une autre tache, un peu plus loin, et une autre encore.

La piste conduisait au donjon.

Si ce sang avait coulé des veines de Kala, c'est que celle-ci, blessée mais vivante, avait trouvé la force de se déplacer, sans doute relâchée à l'intérieur de l'enceinte par l'oiseau de feu.

Il suivit les traces.

Une ouverture sans porte béait à la base du donjon, donnant sur un escalier aveugle qui montait en colimaçon vers les hauteurs.

Il n'y avait plus la moindre goutte de sang sur la pierre usée et glissante. La blessure était donc légère.

Intrigué, Blade s'agenouilla et inspecta les marques d'usure sur les marches. Elles étaient étranges. La pierre n'était pas uniformément érodée comme par le frottement réitéré de semelles au cours des siècles, mais lacérée de séries de quatre stries parallèles, comme si des griffes puissantes les avaient générées, passage après passage.

L'oiseau de feu, gardien immémorial d'un château vide de tout autre occupant ?

Non. Les serres de l'animal, beaucoup plus espacées et massives, n'avaient pu produire de telles marques, et sa corpulence, telle qu'il avait pu en juger, lui rendait impossible l'accès de l'escalier, tout juste assez large pour un homme de stature moyenne.

Blade gravit lentement les degrés, tous ses sens en alerte. Il parvint à un premier étage : une salle ronde et déserte, entièrement vide.

Il continua à grimper.

Le second palier, en forme de couloir circulaire, distribuait une succession de cellules toutes identiques, vides elles aussi de tout ameublement.

C'est au fond de la troisième que Blade trouva Kala.

Évanouie, elle gisait sur le flanc, à même le sol. Le cœur battant, Blade s'approcha et se pencha au-dessus d'elle. Vivante ! Elle respirait calmement malgré un gros hématome sur le front et une longue estafilade sur la cuisse gauche, qui avait cessé de saigner. Il s'apprêtait

cependant à dénouer la queue de loup qui ceignait la taille de la jeune femme pour en bander sa cuisse quand la main de Kala se referma sur son poignet.

— Laisse, parvint-elle à articuler avant même d'ouvrir les yeux. Elle est plus utile là où elle est.

Blade se contenta de cette remarque sibylline et attendit qu'elle eut repris connaissance avant de l'interroger sur ce qui lui était arrivé.

— J'ai senti quand l'oiseau franchissait la muraille molle, mais l'effet sur mon corps était totalement différent. Pas la moindre résistance. Puis il m'a lâchée en plein vol dans le nuage. Volontairement. Je ne pouvais de toute façon rien faire pour lui échapper. J'ai chuté sur la tête mais je suis malgré tout parvenue à monter jusqu'ici avant de perdre conscience. Il me tenait par la cuisse, ce qui explique les marques. Ça guérira tout seul.

Elle se redressa et grimaça. Se retint à l'épaule de Blade.

— Repose-toi un moment, suggéra celui-ci. Tu as encore besoin de récupérer.

Kala obtempéra et s'allongea de nouveau, la tête enfouie au creux de ses bras. Au bout de quelques minutes, elle s'assit contre la paroi et rassembla ses esprits.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? s'enquit-elle.

Il lui raconta son escalade et la porte qui s'était mystérieusement ouverte pour lui livrer passage.

— Les taches de sang de ta blessure m'ont indiqué quelle direction tu avais prise, conclut-il.

— C'est quoi, cette... chose où nous sommes ?

— Chez les miens, nous nommons cela un château. Une sorte de... grotte, construite de toutes pièces, comme le mur de rochers dont vous avez masqué l'entrée de votre refuge, mais taillés en blocs pour qu'ils s'adaptent les uns aux autres ainsi que vous le faites pour fabriquer vos armes et vos outils.

— Ce sont donc... des hommes qui ont été capables de faire ça ?

— Concernant celui-là, je ne sais pas. Mais de toute façon des êtres intelligents, sans aucun doute.

— Et... l'oiseau de feu ?

— Je ne l'ai pas revu.

— Muli... s'agita soudain la jeune femme. Je dois retrouver Muli,

qu'il soit mort ou vif.

Elle se lançait déjà vers le couloir. Blade la rattrapa par le bras.

— Doucement, Kala, doucement. Rien ne sert de se précipiter. Si des êtres intelligents, en dehors de l'oiseau, occupent ce château, ils savent que nous sommes là. Délibérément ou mis devant le fait accompli, il nous faut bien constater qu'ils ont facilité eux-mêmes notre intrusion. Je n'aime pas ce genre d'invitation qui fleure le piège à plein nez. Restons sur nos gardes.

Kala se rangea aux arguments de son compagnon et refréna les élans de son impétuosité.

D'un pas mesuré, tous sens aux aguets, ils quittèrent la cellule et gagnèrent l'escalier qui se poursuivait vers les étages supérieurs.

Inaccoutumée à la chaleur qui régnait en ces lieux, Kala exsudait de longues coulées qui dévalaient sur son corps nu aux formes sauvages et enchanteresses.

D'une main fébrile, elle pétrissait la queue de loup détrempée qui lui ceinturait les hanches...

CHAPITRE XX

Ils ne trouvèrent rien d'intéressant avant de parvenir au sommet du donjon : seulement d'autres salles monumentales et vides et une succession de cellules toutes inoccupées.

Blade, le premier, mit le pied à l'air libre, sur une gigantesque esplanade circulaire délimitée par des créneaux aux proportions énormes. Le nuage en cloche, au-dessus, était si proche qu'il semblait possible de le toucher d'un bond. Ses molécules diffractaient une lumière solaire tamisée, blanche, fantomatique, qui ne générait aucune ombre.

Au centre de la plate-forme, un raidillon aux marches abruptes s'élevait vers la nuée et s'y enfonçait presque verticalement. Il n'était pas fait de pierre mais d'une matière étrange, tiède, lisse comme du métal et pourtant d'une consistance plus tendre, plus agréable à la plante du pied.

Kala rechignait à présent à s'y engager derrière Blade qui avait déjà gravi les trois premiers degrés. Trop d'éléments incompatibles avec les repères de sa culture primitive, accumulés en si peu de temps, la troublaient au point d'infléchir sa volonté.

Blade lui tendit la main. Elle s'en saisit, surmonta sa peur et consentit à le suivre en dépit des multiples questions qui mettaient à mal tout le système de références élaboré par son clan au fil des générations.

Quand ils furent arrivés au sommet, elle ferma les yeux. C'était trop pour elle, elle ne pouvait regarder « ça » sans risquer de basculer dans la folie.

L'explorateur tenta de la rassurer d'une pression des doigts, mais ce fut en vain. La jeune femme tremblait à présent de tous ses membres, incapable de se contrôler plus longtemps.

— Pense à Muli, essaya-t-il. Si tu tiens à savoir ce qu'il est advenu de lui, il nous faut entrer là-dedans.

Il se reprocha aussitôt d'avoir utilisé un tel argument car, sans

pouvoir justifier son intuition, il ne se faisait que peu d'illusions sur les chances de survie du garçonnet.

Pourtant il fit mouche : Kala s'ébroua tel un animal désireux d'évacuer les miasmes d'un bain particulièrement éprouvant et cessa de trembler.

Son regard redevenait lucide, son visage s'était apaisé.

— Allons-y, trancha-t-elle d'une voix ferme.

Blade examina plus attentivement l'incroyable édifice. Le raidillon débouchait sur une autre plate-forme de même matière qu'il soutenait à lui seul, au-dessus du nuage. Une sorte de chemin de ronde d'environ quatre *yards* de largeur donnait directement sur le vide vers l'extérieur et, vers l'intérieur, entourait un bâtiment circulaire surmonté d'un dôme semi-ovoïde et translucide d'une blancheur exactement identique à celle du nuage, qu'il effleurait de son périmètre en surplomb.

Invisible depuis tout point d'observation atmosphérique situé au-delà du champ de force, songea Blade qui se souvenait de n'avoir noté aucune trace de civilisation technologique après sa rematérialisation. Le parfait camouflage !

Mais camouflage contre qui, contre quoi ?

Il s'approcha, suivi de Kala qui s'accrochait à lui comme son ombre, et toucha la base du dôme et le mur du bâtiment. C'était lisse, tiède comme la plate-forme et le raidillon. Et c'était... tendre.

Rien à voir avec du métal, il en était à présent convaincu. L'idée qui s'imposait peu à peu à son esprit le conduisait à penser que cette matière était... la même que celle des champs de force, mais d'une densité beaucoup plus importante qui, sans bloquer la lumière, empêchait cependant de voir ce qui se trouvait à l'intérieur. Une matière sans ouvertures qui respirait aussi aisément qu'une peau mais, à ce niveau de densité, restait opaque aux regards et probablement étanche aux eaux de pluie, contrairement aux « murailles molles ».

Au moins y avait-il une cohérence à tout cela : la ou les consciences intelligentes qui avaient conçu et édifié cette base et le réseau qui emprisonnait et cloisonnait Mantar existaient bel et bien et agissaient de toute évidence selon un plan concerté.

Ce qui, en corollaire, laissait bien peu de latitude et d'autonomie aux destinées des différents peuples primitifs de l'île, humains, préhumains ou animaux.

Restait bien sûr l'énigme du château de pierre, mais Blade était maintenant persuadé que s'il obtenait une réponse au mystère de l'étrange matière et aux visées de ses concepteurs, il en irait de même pour cette question-là.

L'objectif était à portée de main, il le pressentait, et les sensations qui l'assaillirent à cet instant produisirent en retour une immense déception dans son cerveau assoiffé de découverte.

L'ordinateur du projet DX le rappelait ! Et ce malgré l'obstacle du champ de force qui s'était initialement opposé à son intrusion. Sans doute Lord Leighton, alerté par ses écrans, avait-il trouvé une solution à cet épineux problème.

Mais c'était trop tôt ! Il avait besoin d'un peu de temps pour mener à bien cette mission ! Il ne pouvait abandonner Kala à son sort, seule et désespérée face à une situation qui dépassait ses capacités de compréhension.

Il ne servait pourtant à rien de lutter, il le savait. Les décisions de l'ordinateur étaient inexorables, sans appel.

Les petites déflagrations à l'intérieur de ses muscles, qui couraient maintenant le long de sa colonne vertébrale, s'accroissaient de seconde en seconde. Dans un instant, il allait disparaître à jamais de ce monde dont les mystères ne lui seraient pas révélés. Couvert d'une sueur sans doute déversée par la violence de son dépit, il se tourna vers Kala pour l'avertir de son départ imminent et lui recommander de rebrousser chemin, d'essayer de sortir du château et de rejoindre son clan.

Mais...

Kala aussi redoublait de transpiration et semblait éprouver d'étranges sensations. De ses grands yeux incrédules, elle regardait son propre corps dont l'épiderme était agité de tressaillements qu'elle ne pouvait maîtriser.

Soulagé, Blade comprit que l'ordinateur enfoui sous la Tour de Londres n'était pas responsable de ce qui arrivait. Seules ses molécules pouvaient être affectées par le processus de la translation retour, et en aucun cas celles de Kala dont le code génétique était différent, exclusivement lié à ce monde-ci dont il ne pourrait rapporter aucun échantillon de matière, pas plus qu'il ne l'avait pu des autres dimensions qu'il avait visitées.

Il s'agissait donc d'autre chose, et Blade comprit très vite de quoi il retournait.

Pour franchir cette muraille-là, il n'était plus question de se contenter des expédients passés : eau et sueur mélangées. En conséquence, un constat s'imposait : quelque chose – quelqu'un ? – était en train d'agir sur leur métabolisme de manière à leur permettre d'entrer dans l'édifice !

Il concentra son attention sur ce qui se déroulait en lui et, jugeant que le processus s'était à présent stabilisé, il reprit la main de Kala dans la sienne et s'enfonça doucement dans le mur, sans éprouver la moindre résistance.

Une fois de l'autre côté, il eut juste le temps de se baisser pour rattraper la jeune femme de ses bras : complètement désarçonné par une telle surcharge de notions inconcevables, son esprit avait préféré se déconnecter d'une réalité trop étrangère à son univers mental.

Elle s'était évanouie.

Blade constata non sans une certaine surprise que la queue de loup autour de sa taille n'avait pas été retenue à l'extérieur. Cela prouvait au demeurant que la technologie en jeu était capable de faire ce que bon lui semblait, en fonction de considérations particulières à chaque situation.

Il hésita un instant à déposer au sol le corps inanimé de sa compagne puis, jugeant prudent de la garder à ses côtés, il la chargea en travers de son épaule et entreprit d'inspecter les lieux sans plus tarder...

CHAPITRE XXI

Les appareillages devant lui tenaient à la fois d'une sophistication manifeste mais aussi du plus antédiluvien des laboratoires d'alchimiste. Y voisinaient, sur un agencement de paillasses ovales réparties sur plusieurs niveaux, des écrans étrangement opalescents que traversaient des séquences de sinusoides alternant avec des ondes carrées d'intensités variables, des cornues partiellement remplies de liquides bouillonnants et fumants de toutes couleurs et de toutes consistances, un imbroglio de tubes flexibles par lesquels ces liquides coulaient vers des caissons aveugles connectés aux écrans, ainsi que toute une série d'artefacts à la fonction mystérieuse.

Et, au centre de tout cela, dans une zone à l'humidité et à la chaleur intense... des œufs intubés et lardés d'électrodes. Blade en compta douze de tailles diverses. Le plus gros aurait pu être pondu par une autruche.

Blade se demanda si...

Il essaya, Kala toujours sans connaissance sur son épaule.

Et parvint sans aucune difficulté à traverser la cloison.

Il se trouvait à présent dans une autre salle, plus grande que la première, où étaient alignées, sur deux rangées, des cages dont la plupart renfermaient un ou deux pensionnaires.

Blade écarquilla des yeux incrédules.

Dans la première rangée, chaque stade des populations hominidées vivant sur l'île était représenté, mâles et femelles. Il y avait là des préhumains velus et voûtés, des êtres semblables à Ohm, de grands diables robustes aux muscles saillants qui appartenaient de toute évidence à la tribu de Shohr ou à sa rivale, et quatre membres du clan de Lor ou de celui de la falaise, dont un garçonnet.

Blade songea immédiatement à l'oiseau de feu.

Et à Muli.

Tous cependant arboraient un regard amorphe, absent. L'explorateur tenta de leur parler dans leur langue respective, mais

aucun ne répondit ni même ne parut avoir conscience de sa présence. L'enfant, auquel il montra le visage inanimé de Kala, n'eut aucune réaction.

Étaient-ils drogués ? Blade se posa la question, espérant que cette hypothèse, la plus optimiste qu'il puisse imaginer, soit la bonne...

Quant à la seconde rangée, ce qu'il y vit lui souleva le cœur.

Ceux qui étaient enfermés là n'appartenaient à aucune des quatre espèces en particulier car, à des degrés divers, ils appartenaient à toutes.

Des monstres !

D'impossibles assemblages de chair et d'os, sans la moindre harmonie de conformation.

Des puzzles vivants aux pièces surgies tout droit de l'esprit malade d'un Frankenstein d'au-delà des mondes.

L'un d'eux était doté d'une tête « moderne » dont le poids trop important dodelinait sur un torse malingre et des épaules graciles de préhumain, lequel torse reposait sur un bassin asymétrique d'où sourdaient d'un côté une jambe puissante et musculeuse, de l'autre un membre plus frêle qui aurait pu appartenir à Ohm. Son sexe n'était qu'un tortillon grotesque et distordu, dont on doutait qu'il pût avoir la moindre fonction reproductrice, voire urinaire.

Tous les autres étaient du même acabit, si l'on peut dire, variant seulement par la répartition et l'origine génétique des différentes parties de leurs pauvres corps torturés.

Car ceux-là souffraient, c'était criant. Ils étaient absolument conscients et manifestaient leur martyre d'une bouillie de borborygmes inarticulés. Aucun d'eux ne semblait maîtriser le langage et leur regard sans intelligence tendait à prouver qu'ils étaient tous en deçà du degré d'acuité intellectuelle des préhumains, tel que Blade avait pu en juger lors de son bref séjour en leur compagnie.

Très largement en deçà !

L'explorateur remarqua également qu'ils étaient tous dépourvus de nombril.

Puis, vidé de toute énergie par la violence insigne de ce spectacle insupportable, il déposa doucement Kala sur le sol et s'assit auprès d'elle. La jeune femme semblait non pas évanouie mais paisiblement et profondément endormie, comme si son subconscient avait choisi cet expédient pour éviter au moins momentanément tout contact avec une

réalité trop pénible.

— Dors, Kala, dors, murmura Blade en lui caressant tendrement la joue. Ton esprit si neuf, si vierge de toute pollution mentale, pourrait-il seulement survivre à l'horreur d'une telle démente programmée ?

Que se passait-il donc ici ? Dans quels esprits malades avait pu germer une telle monstruosité ? Et pourquoi ? Pour quel projet insensé ?

En vertu de quel sombre machiavélisme l'avait-on autorisé, lui, l'étranger, à contempler *cela* de ses yeux ? Qui étaient les maîtres de l'oiseau de feu pourvoyeur de cobayes hominidés ?

Il voulait savoir, à tout prix, tout en redoutant les conséquences d'un tel privilège.

Il voulait comprendre.

— Qui que tu sois, homme, et d'où que tu viennes, grinça une voix étrange dans son dos, sois le bienvenu. Nous avons tellement besoin de toi !

Blade se retourna lentement, et crut perdre à jamais la raison.

CHAPITRE XXII

Deux créatures venaient d'émerger de la cloison. La première, affichait une stature à peine supérieure à celle de Ohm. L'autre était un peu plus petite.

La comparaison avec l'homme de la savane s'arrêtait là, car ni l'un ni l'autre n'avaient quoi que ce soit d'humain, si ce n'est qu'ils parlaient et se tenaient sur deux jambes.

Mais les oiseaux aussi marchent sur deux pattes, songea Blade.

Des oiseaux...

L'espèce animale qui se rapprochait le plus de ces êtres était celle-là.

Avec quelque chose de reptilien dans l'allure, dans la démarche.

Leur crâne était énorme, disproportionné, étiré vers l'arrière. Leurs yeux globuleux et indépendants l'un de l'autre surmontaient une sorte de bec, mi-chair, mi-corne, dont émanaient les sons métalliques et criards d'une langue sans aucun rapport avec celles des autres habitants de Mantar. Leur corps avait la forme d'un croissant qui s'incurvait vers un embryon de queue. Leurs longs bras malingres se terminaient par quatre doigts crochus et préhensiles. Leurs cuisses dodues s'emmanchaient directement, par le biais de talons haut perchés, sur de longs pieds rectilignes, quasi dépourvus de musculature. Seuls reposaient sur le sol trois orteils aux griffes recourbées et un ergot très développé qui équilibrait leur assise.

Ils étaient nus, paraissaient asexués et leur épiderme luisant était couvert d'écailles entre lesquelles on devinait de minuscules plumes à peine plus développées qu'un duvet.

À première vue, ils ne semblaient pas hostiles.

Blade força ses cordes vocales et, après quelques tentatives, parvint approximativement au registre voulu.

— Qui êtes-vous ? articula-t-il d'une voix encore mal assurée.

— Mon nom est Schlikz, fit le plus grand. Et voici Geiklzé, ma

compagne. Ainsi tu comprends notre langue. Je m'y attendais un peu, étant donné les indiscutables et multiples ressources dont tu disposes.

Blade s'abstint d'épiloguer sur cette question délicate.

— Que se passe-t-il ici ? éluda-t-il.

— Nous allons y venir, sois sans crainte. Mais tu dois d'abord nous dire qui tu es.

Inutile d'essayer de berner ceux-là. Ils étaient trop avisés pour se contenter d'une pirouette.

— Je suis un voyageur. Mon nom est Blade. Le monde d'où je viens vous est étranger.

— Nous savons cela. Dès que tu as traversé le klaqz extérieur, nous en avons été informés. Les klaqz, celui qui protège l'île comme ceux de l'intérieur, ne font qu'un avec nous.

— C'est vous qui avez lancé la liane par-dessus la faille ?

— Bien sûr. Tu étais en mauvaise posture parmi ceux de la phase 1, et nous ne voulions pas que tu meures. Nous savions déjà que tu nous serais indispensable. Nous t'avons surveillé depuis le zilhêq, et avons agi à temps.

— Le zilhêq : l'oiseau de feu ?

— C'est ainsi que le clan de cette femelle de la phase 4 nomme notre machine volante, en effet, intervint Geiklzé.

— Cette femelle a un nom, elle s'appelle Kala ! De quelles phases parlez-vous ?

Blade s'était penché sur sa compagne toujours inanimée.

— C'est à notre initiative qu'elle a perdu connaissance, expliqua Schlikz. Ceux de la phase 4 sont assez évolués, mais leur culture encore embryonnaire ne leur permet pas d'affronter certaines réalités. Elle allait sombrer dans la folie, et nous avons besoin d'elle également. C'est un élément de choix, parfaitement apparié à ton métabolisme. C'est pour cela que nous lui avons épargné l'escalade. Elle risquait de chuter. Toi, tu avais déjà fait tes preuves de ce côté-là.

— Les phases ? insista Blade.

— Nous allons t'éclairer. Peu nous importe en fait de quel monde lointain tu es originaire et comment tu es arrivé sur celui-ci. Tu es là, c'est l'essentiel. Prépare-toi à entendre une longue histoire, Blade le mystérieux voyageur. L'histoire d'une terrible succession d'échecs...

« Tout a commencé il y a des millions et des millions de lunes sur la Grande Terre, un continent immensément plus grand que cette île, sur l'autre face de ce monde. L'évolution de la vie avait abouti à l'aberration d'une domination sans partage par un seul genre animal : les zaurlhês, des sauriens au sang chaud d'une insigne stupidité, qui s'étaient diversifiés en une multitude d'espèces de toutes tailles. Les plus gros, herbivores ou carnivores, dépassaient les plus hauts des arbres que tu as pu voir sur l'île. Les autres genres, en particulier les mammifères, végétaient à peine sous cette tutelle omnipotente.

« Au fil des temps, les zaurlhês herbivores ont ravagé leur écosystème, réduisant la flore à une extinction presque irréversible. La famine a progressivement emporté ces géants insatiables et, par répercussion sur la chaîne alimentaire, leurs prédateurs carnivores. Seules ont survécu les espèces de petite taille dont la plupart ont rapidement évolué vers les premiers oiseaux.

« Mais l'une d'entre elles, tandis que les mammifères commençaient de leur côté à s'épanouir et à se diversifier, a bifurqué en chemin. Leurs ailes se sont anémiées. Cloués au sol, ces animaux ont développé d'autres solutions pour s'adapter à leur milieu. Des embryons de phalanges ont remplacé les osselets auxquels ne se fixaient plus les rémiges, et ils se sont redressés peu à peu, offrant à leur cerveau l'opportunité de croître en volume et d'accéder progressivement à l'intelligence raisonnée. Les primates mammifères, eux, cantonnés dans les rares zones de forêt, sont restés arboricoles et n'ont donc pas évolué vers la bipédie. Leur cerveau est demeuré rudimentaire.

« Quelques centaines de millions de lunes plus tard, une civilisation brillante s'était épanouie : celle des rapzhês, à la technologie poussée jusqu'à l'extrême sophistication.

« Mais eux aussi ont commencé à décliner. Pas intellectuellement : physiquement. Leur charpente et leur masse musculaire devenues inutiles se sont anémiées, inexorablement. Leur science a tout tenté, sans succès : ils n'étaient plus que d'énormes cerveaux sur des corps chétifs, bientôt incapables de se déplacer par leurs propres moyens.

« Alors ils ont créé les premiers zlêhks, à l'image de ce qu'ils avaient été lors de leur apogée, mais dépourvus d'intelligence véritable. Leur mission fut d'abord de pallier à toutes les tâches matérielles que les rapzhês n'étaient plus en mesure d'assumer.

« Puis, le déclin physique s'accroissant encore vers une issue

inéluctablement fatale, je fus conçu, moi, le zlēhk ultime, doté d'un pouvoir de régénération physiologique illimité et d'une suprême intelligence. Ma mission était de survivre à mes créateurs et de tout faire pour perpétuer ceux de leurs gènes qui étaient viables en les inoculant à une espèce moins sujette à la dégénérescence des corps, afin de redonner vie à une civilisation nouvelle qui prendrait le relais de leur culture menacée d'extinction.

Blade écoutait, ébahi, et commençait à comprendre de quel projet insensé Schlikz s'était fait le dépositaire résolu.

— Quand le dernier rapzhê se fut éteint, poursuivit le zlēhk, j'ai déclenché comme prévu une réaction en chaîne qui a anéanti toute trace de civilisation sur la Grande Terre, de nouveau livrée à la seule Nature, puis j'ai prélevé divers échantillons animaux que j'ai transférés sur cette île volcanique vierge qui devenait mon laboratoire. Les rapzhês la connaissaient déjà. Un ordre spirituel, du temps de leur apogée, y avait édifié, sur la montagne qui avait surgi en son centre, un monastère où ils venaient parfois méditer. Préalablement, j'avais bien sûr conçu, au sommet du donjon, cette base où j'avais pris soin de stocker tout le matériel nécessaire ainsi que le patrimoine génétique de mes créateurs.

« Après mûre réflexion, j'ai choisi pour les prémices de ma longue expérimentation une population de ces petits primates arboricoles à longue queue dont tu as pu voir des représentants encore intègres dans la forêt. J'ai isolé ceux que j'avais prélevés en les installant de l'autre côté de la faille, sans espoir de retour vers leur milieu de prédilection, et j'ai travaillé, travaillé, modifiant peu à peu leur génome, jusqu'à obtenir les préhominidés de la phase 1.

« Puis j'ai attendu, convaincu que le processus que j'avais initié donnerait par lui-même des fruits intéressants. En effet une mutation accidentelle a fini par se produire. J'ai aussitôt prélevé le bébé différent pour l'analyser, puis je l'ai cloné à de multiples exemplaires, en veillant à manipuler les gènes de chacun d'eux afin d'obtenir une différenciation suffisante pour pallier aux ravages de la consanguinité.

« Après ces premiers résultats encourageants, il me fallait isoler des éléments de la phase 2 de leurs ancêtres. Je les ai donc installés au-delà de la forêt qui jouxte la faille, puis j'ai commencé à cloisonner le cratère pour les empêcher d'en faire le tour, d'abord en installant un premier klaqz – une extrapolation de la matière dont est constituée cette base, mais moins dense – autour de l'île afin de la garantir de tout organisme apporté par les vents ou l'océan, susceptible de

pervertir l'équilibre écologique, puis un second autour de l'aiguille rocheuse et enfin un troisième, transversal, jusqu'à la falaise volcanique. Les autres espèces animales, séparées elles aussi, ont évolué chacune de leur côté.

« Et ainsi de suite jusqu'à la phase 4. Les rejetons de cette ultime mutation s'avérant particulièrement intelligents et curieux, j'ai soustrait le monastère à leur vue en fixant sur lui un perpétuel nuage, puis, bien plus tard, pour plus de sécurité, j'ai modifié le climat de leur territoire afin qu'ils ne risquent pas de réunir par hasard les conditions qui permettent de traverser les klaqz. Cela m'a évidemment contraint à concevoir de nouvelles flores et de nouvelles faunes pour remplacer celles qui n'étaient pas adaptées à de telles rigueurs, et j'en ai tiré un bénéfice que je n'avais pas prévu : obligés de trouver des solutions sous peine de périr, ces hommes ont progressé beaucoup plus rapidement qu'ils ne l'avaient fait sous des températures plus clémentes.

« J'ai alors longuement étudié, grâce aux prélèvements opérés à l'aide du zilhêq sur les différentes populations, les qualités et les défauts de chacune, afin de concevoir l'hybride idéal. Pour cela, il me fallait un assistant susceptible de confronter ses points de vue avec les miens. D'autre part, je commençais à me sentir très... seul. J'ai donc conçu Geiklzé, par clonage de l'une de mes cellules, mais modifiée afin de produire une femelle.

« Voilà, étranger, tu sais tout de ma longue histoire. Il ne me reste plus qu'à t'éclairer sur certains points de détail qui te concernent plus directement.

Blade frémit à cette évocation.

— Cela est-il lié aux échecs patents dont ces cages sont remplies ? s'enquit-il d'une voix blanche.

— Tu es décidément très intelligent, pour un hominidé, persifla le zlêhk. Les hybrides que j'ai pu concevoir jusqu'ici sont... insatisfaisants, pour le moins. Au stade embryonnaire, ils sont la parfaite osmose des quatre phases. Mais, dès qu'ils sont implantés dans les œufs où ils entrent en contact avec les gènes revitalisés des rapzhês, c'est le chaos. Et c'est là que tu intervies. Tes aptitudes sont supérieures. Tu as su franchir les klaqz et tu t'es sorti de la confrontation avec les éléments de phase 2, 3 et 4 en démontrant une maîtrise qui a conforté mes espoirs, malgré ton échec anecdotique en phase 1. J'ai commis une erreur, Blade. L'association des quatre

phases entre elles et avec le patrimoine de mes créateurs est une chimère. Trop de gènes séparent les différentes étapes. Tu figures par contre la transition idéale entre le niveau d'évolution de cette... Kala et le degré suprême autrefois atteint par les rapzhês.

— Tu ne comptes pas...

— Si. Le constat est évident. Cette femelle portera ton enfant et, quand la naissance sera survenue, vos deux cerveaux me fourniront la matière où incubera de nouveau le génome antique, seule raison d'être de mon existence et de mes efforts, et qui sera ensuite mêlé à celui du bébé. Vous survivrez physiquement à l'opération, mais...

— Nous finirons dans le même état que ces pauvres gens, le coupa Blade en portant le regard sur la première rangée de cages. Des légumes vivants !

— Oui. Ce sera la rançon de votre apport à la lignée qui peuplera de nouveau la Grande Terre, garant d'un éternel joyau de civilisation !

Blade n'y tint plus : hors de lui, il bondit sur ses pieds et fondit sur le zlêhk.

En pure perte.

Geiklzé, d'un seul regard de ses pupilles en phase, déversa sur lui un flux d'énergie qui l'emprisonna dans une gangue d'impuissance.

— Je reconnais bien là ton impétuosité ! ironisa Schlikz, impavide. Il te faut pourtant comprendre que les zlêhks, en dépit des apparences, sont beaucoup moins vulnérables que ce tigre stupide que tu as terrassé en quelques coups de hache.

Les deux démiurges avaient-ils dû, à cause de sa tentative, relâcher momentanément leur emprise sur le cerveau endormi de Kala ?

Toujours est-il que la jeune femme émergea en gémissant de son sommeil et fixa intensément son compagnon immobilisé de ses grands yeux hagards.

CHAPITRE XXIII

— Qu'est-ce... bredouilla Kala au spectacle des deux créatures d'Apocalypse.

Schlikz émit un sifflement menaçant.

— Je ne te conseille pas d'essayer de raconter à cette femelle de ce que tu as entendu, fit-il d'un ton autoritaire à l'intention de Blade. Sa santé mentale n'y survivrait pas, je te le répète, et nous avons besoin d'elle en parfait état !

La jeune femme, la terreur au visage, détaillait les zlhks d'un regard incrédule. Elle se réfugia dans les bras de l'explorateur, de nouveau libre de ses mouvements.

— Entrez là-dedans, ordonna Geiklzé en désignant l'une des cages, vide, de la première rangée, dont les barreaux s'étaient écartés d'eux-mêmes.

Blade, conscient qu'il était inutile de tenter quoi que ce fût pour le moment, entraîna sa compagne à l'intérieur de la cage. Les barreaux reprirent leur place initiale.

— Nous te laissons réfléchir, dit Schlikz en s'approchant. De deux choses l'une : soit tu coopères de ton propre chef, soit nous t'opérons pour prélever ta semence et procéder à une insémination artificielle. Vous serez dans ce cas plongés tous les deux dans un sommeil profond et sans retour, jusqu'à la naissance de l'enfant et au-delà. Songe au glorieux destin dont tes gènes seront le vecteur, pour l'éternité des temps.

Puis les deux zlhks disparurent dans la cloison et un silence de mort s'abattit, à peine troublé par les sourds gémissements qui émanaient sans discontinuer des hybrides monstrueux.

Kala tremblait de tous ses muscles. D'un coup, son corps se tétanisa.

— Muli ! beugla-t-elle en apercevant son fils, trois cages plus loin. Muli !

Blade l'enveloppa de ses bras et lui détourna le visage.

— Muli n'est plus parmi nous, Kala. Seul son corps survit encore, pas son esprit.

— Non ! protesta-t-elle en se débattant. Il est vivant, je le vois. Muli !

Puis, constatant que le garçonnet ne réagissait pas, elle s'effondra en larmes.

— Que... lui ont-ils fait ? finit-elle par articuler. À lui et... aux autres ?

— Ils ont... volé leur âme. Il n'y a plus rien à faire pour eux. Ceux d'en face ne sont que des monstres sans la moindre intelligence.

— Mais...

Elle ne comprenait pas. Elle ne pouvait comprendre. Blade se dit que Schlikz, sur ce point-là du moins, avait raison : il ne servirait à rien d'essayer d'expliquer à Kala ce qui se tramait ici. Sa raison ne le supporterait pas et, si par miracle ils parvenaient à se tirer de ce mauvais pas, mieux valait la tenir dans l'ignorance et lui épargner des révélations qui pourraient hypothéquer gravement les chances de son peuple d'accéder à l'avenir vierge auquel il avait droit.

Elle se ressaisit, plus vite qu'il ne s'y attendait. La haine brûlait à présent dans ses yeux enfiévrés.

— Il faut tuer ce... ces... Il faut les tuer, n'est-ce pas ? Les empêcher de continuer à faire le mal.

Blade adhéraît complètement à cette résolution, mais il était sceptique quant aux chances d'y parvenir. Intrigué, il vit Kala commencer à dénouer d'un geste décidé la queue de loup autour de sa taille. En un éclair, il comprit et posa discrètement mais fermement sa main sur celle de la jeune femme. Les murs de cette base avaient probablement des yeux et des oreilles. D'abord surprise, Kala sembla saisir et resserra sans ostentation la ceinture à demi défaite.

Oui. Il y avait peut-être une chance.

Les zlhks avaient le pouvoir de régénérer à volonté leurs tissus pour échapper au glas d'une horloge biologique fatale, mais rien de ce que Schlikz avait dit n'excluait pour l'instant qu'ils puissent mourir de mort violente.

Une toute petite chance...

La nuit tomba. Kala s'était rendormie d'un mauvais sommeil,

peuplé de cauchemars dont il était aisé de définir la nature. À force d'exercices de relaxation, Blade finit par s'assoupir lui aussi. Pour tenter de se sortir de là, mieux valait disposer de toutes ses ressources.

À l'aube, le crissement à peine perceptible des griffes des zlhks sur la matière tendre du sol les réveilla en sursaut. Les barreaux de la cage s'écartèrent. Blade, se forçant à afficher un calme relatif, se faufila dans l'ouverture.

Déjà les barreaux se refermaient.

— Non ! fit-il d'un ton sans appel. Je ne la laisse pas seule. Je n'ai aucune confiance en vous, ce qui ne devrait pas vous surprendre.

Schlikz hésita un instant.

— Soit, concéda-t-il, elle peut venir. De toute façon, elle ne comprendra rien à ce que nous voulons te montrer.

Les barreaux s'écartèrent de nouveau.

Soulagé, l'explorateur prit la main de sa compagne pour l'aider à sortir. Une séparation, peut-être définitive, aurait annihilé à jamais les maigres espoirs qu'ils pouvaient encore nourrir.

Ils suivirent les zlhks à travers deux cloisons, jusqu'à une salle vide dont la partie centrale sembla soudain frémir, comme distordue par des ondes de chaleur. Un hologramme en trois dimensions emplît lentement tout l'espace et les engloba bientôt, comme si, transformés en géants, ils foulaient de leurs pieds un paysage à l'échelle de Lilliputiens de quelques pouces de hauteur.

— La Grande Terre, murmura Geiklze d'une voix respectueuse. Vois comme c'est beau, étranger. La terre de nos créateurs.

C'était en effet féérique. Des vallées foisonnantes, quelques sommets enneigés. Des prairies vertes et grasses où paissaient d'innombrables troupeaux d'herbivores. Des rivières dévalaient les pentes, musicales et poissonneuses. Des arbres en fleurs resplendissaient d'une sève généreuse.

Le jardin d'Éden... songea Blade.

Le problème était que l'Adam et l'Ève que lui et Kala étaient censés interpréter au pied levé n'étaient en aucune façon supposés y séjourner.

Le script composé par les zlhks, en ce qui les concernait, ne faisait pas spécialement dans le bucolique.

Alerté par un sixième sens, il se retourna pour constater que Kala, impatiente d'en finir, fourrageait déjà sous la queue de loup. D'une

pression des doigts, il lui intima d'attendre un moment plus propice. Schlikz et Geiklzé, probablement par prudence, se tenaient trop éloignés d'eux et les neutraliseraient d'un seul regard s'ils tentaient quelque chose maintenant. Heureusement, abîmés dans la contemplation dévote de l'ancien paradis des rapzhês, ils ne s'étaient aperçus de rien.

Ils sont vulnérables ! se dit l'explorateur, convaincu que dans le cas contraire les zlêhks n'auraient pas pris la peine de se tenir à distance de leurs prisonniers.

Il fallait absolument s'approcher d'eux, endormir leur méfiance. Les flatter ? Oui. Des êtres qui avaient consacré une telle éternité à ourdir leur impossible projet, isolés du monde, entièrement dévoués à leur tâche de Sisyphe d'au-delà du temps, ne pouvaient pas rester insensibles à un compliment bien tourné.

— J'ai réfléchi, dit-il d'une voix ferme.

Surpris, Schlikz cabra son maigre cou de volatile avorté.

— Et... ?

— Tout ce que tu m'as raconté est tellement... incroyable. Cette constance opiniâtre, jamais démentie, ce... sacerdoce interminable, c'est...

— Inhumain ? ironisa le zlêhk en esquissant de son bec difforme ce qui pouvait passer pour un sourire.

— Oui. Le mot est mal choisi, j'en conviens. Jamais tu n'as eu la tentation de renoncer ?

— Jamais.

— Je ne peux prétendre me mettre à ta place, bien sûr, je suis un mortel. Mais moi, je sais que j'aurais fini par capituler.

— Tu n'es pas un zlêhk, là est toute la différence. Ce n'est pas seulement une question de temps. Notre volonté, par nature, est inaltérable.

— Tu n'es pas un être naturel, tu es une création parfaite, le zlêhk ultime, c'est toi même qui l'as dit.

— Oui. Et Geiklzé est mon égale, renchérit aussitôt Schlikz qui, visiblement, tenait à préserver l'ego de sa compagne.

La femelle, sensible à cette marque d'égard, émit une roucoulade satisfaite et ridicule.

— Es-tu certain que Kala et moi, nous ne pourrions survivre à

l'issue de la procréation ? Un bébé élevé par ses parents serait plus opérationnel. L'affectivité entre pour beaucoup dans le processus d'épanouissement d'un être pensant.

— Ce serait l'idéal, bien entendu. Mais c'est impossible.

— Je suis sûr du contraire. Toi et Geiklzé, vous êtes trop... performants pour ne pas trouver une solution.

Schlikz ne répondit pas tout de suite. Il semblait déstabilisé, ou pour le moins entraîné dans une réflexion d'un ordre nouveau.

— Si nous trouvons cette solution, si toi et cette femelle, vous pouvez accompagner le bébé et ses clones sur la Grande Terre et prendre en charge leur éducation affective pour les lunes qui vous restent à vivre, tu coopéreras sans faire de difficulté ?

— Tel est en effet l'esprit de ma démarche.

— Et sauras-tu dire les mots pour expliquer tout cela à ta compagne, sauras-tu la convaincre ?

— Je saurai.

— Alors nous découvrirons une alternative. Vous conserverez votre intégrité.

Il mentait, c'était évident, dans le seul but d'instaurer une confiance à sens unique. Sans doute le processus était-il d'une gestion plus aisée avec des cobayes coopératifs. Mais Blade avait obtenu ce qu'il voulait : les zlēhks, convaincus de l'avoir piégé, de le tenir désormais à leur botte, baisseraient la garde.

Il fit un premier pas en avant, mimant un intérêt soudain pour un détail de l'hologramme partiellement masqué par un sommet particulièrement élevé.

Puis un second.

Ni Schlikz, ni Geiklzé ne montrèrent le moindre signe d'inquiétude. Ils ne bougeaient pas, savourant sans doute leur conviction d'avoir si facilement berné un hominidé un peu trop crédule.

— Maintenant ! hurla Blade qui se jeta en roulé-boulé entre les pattes du mâle. Attention ! Ils peuvent nous neutraliser d'un simple regard, mais seulement en nous regardant avec leurs deux yeux à la fois !

Kala comprit en un éclair. D'un violent coup de pied latéral, elle faucha Geiklzé qui chuta lourdement et s'abattit sur son dos en pesant du coude sur sa tête plaquée au sol. Déjà, elle avait dénoué la queue de loup de son autre main et dégagé le petit poignard confectionné

par Malok à l'intention de son fils. Elle plongea la lame de silex dans la gorge de la femelle qui émit un glapissement retentissant.

L'hologramme se délita soudain, puis disparut. Blade, lui, s'était rétabli derrière Schlikz et tentait d'une clé puissante de lui broyer les vertèbres. S'ensuivit un horrible craquement, mais les os semblaient reprendre aussitôt leur position originelle.

La régénération ! diagnostiqua Blade. Elle est instantanée !

— Les blessures se referment les unes après les autres, confirma Kala d'une voix incrédule. Je ne peux pas la tuer !

Il devait y avoir une faille. Sinon, comment expliquer les mesures de prudence initialement prises par les zléhks ?

Oui. Essayer au moins.

C'était la seule solution.

— Décapite-là ! Si leur cerveau ne communique plus avec le reste du corps, peut-être le processus sera-t-il enrayeré.

Kala ne se le fit pas dire deux fois. Elle emprisonna solidement l'énorme crâne de son avant-bras et commença à taillader le cou gracieux, jusqu'à l'os. Le sang giclait partout, par longues saccades.

Puis, le couteau s'avérant trop léger pour attaquer efficacement les vertèbres, elle prit appui de son genou sur le dos de la créature et exerça une formidable traction.

D'un cri de bête victorieuse, Kala brandit la tête arrachée et la lança rageusement contre la cloison.

Le corps de la femelle tressauta encore quelques instants puis s'immobilisa. À l'autre bout de la pièce, deux membranes s'étaient déjà refermées sur les gros yeux globuleux et ternes.

Morte !

Aussitôt, Kala courut et tendit le poignard à Blade qui s'en saisit et commença à cisailer la gorge de Schlikz, lequel braillait son inéluctable défaite d'un invraisemblable gargouillis de cordes vocales massacrées...

— Que se passe-t-il ? hurla Kala en se raccrochant au silex du poignard afin de garder son assise sur le sol qui se déroba sous ses pieds.

« Les klaqz ne font qu'un avec nous »...

Ces paroles de Schlikz résonnèrent dans la mémoire de Blade, qui

assistait d'un regard incrédule à la fulgurante désagrégation des cadavres des zlhks.

— Tout ce qui est de leur nature va disparaître avec eux, expliquait-il. Il ne restera rien de cette base. Sauf peut-être...

Il ne put achever sa phrase. Déséquilibré, il lâcha le manche du couteau pour éviter à Kala de se blesser la main. Le sol se disloqua sous leurs pieds et, l'instant d'après, ils se recevaient tant bien que mal sur la pierre du donjon, au-dessus duquel brillait un soleil de plomb dans un ciel sans nuage. Toute l'île de Mantar s'étalait sous leurs yeux, magnifique et gorgée de vie, fusionnant dans un invraisemblable télescopage d'époques désormais inextricablement emmêlées.

Mais ce qu'avait craint l'explorateur se vérifiait : les captifs trépanés et les hybrides monstrueux, métaboliquement différents des zlhks et de la matière qu'ils avaient générée, avaient conservé leur matérialité et eux aussi chuté sur la plate-forme du donjon. L'un d'eux, tordu de douleur, s'était brisé une cheville.

— Muli ! gémit Kala en se jetant sur son fils qu'elle prit dans ses bras et serra sur sa poitrine.

— L'esprit de Muli est mort, Kala, tu le sais, bredouilla Blade d'une voix désolée.

— Oui, je le sais. Il fallait donc que son corps le soit aussi.

La jeune femme se tourna lentement, les yeux noyés de larmes. Blade, du noir plein le cerveau, vit le manche ensanglanté du couteau qu'elle avait planté dans le cœur de son enfant.

Puis elle déposa le petit cadavre sur la pierre, ramassa la queue de loup qu'elle glissa sous les frêles épaules, le souleva de nouveau et l'arrima solidement contre son dos.

— Que vas-tu faire de lui ?

— Il dormira près de son père, en attendant que je les rejoigne à mon tour. Ainsi le veut notre tradition. Mais... Que font-ils ?

Blade accompagna le regard de Kala. Les hybrides s'étaient regroupés et rampaient vers les créneaux, qu'ils escaladèrent de leurs pauvres membres dépareillés. Un à un, ils se jetèrent dans le vide, bientôt imités par les captifs lobotomisés qui les suivirent sans doute par simple mimétisme.

— C'est mieux ainsi, dit l'explorateur. Eux aussi auront enfin trouvé la paix.

— Mais pourquoi, Blade ? Qui étaient les êtres maléfiques qui leur

ont fait... ça ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— N... non, je ne crois pas. Les murailles molles n'existent plus, n'est-ce pas ? Les autres hommes différents de nous qui vivent sur l'île, les autres animaux... Il n'y a plus de barrières. Que va devenir Mantar ? Que va devenir mon clan ?

— Je n'ai pas la réponse, Kala. Personne n'a la réponse. Il va falloir que vous appreniez à vivre tous ensemble. Ce ne sera pas facile, je le crains. Il y aura inévitablement des gagnants et des perdants. Mais c'est la loi de la Nature. Ceux qui savent s'adapter survivront et prospéreront, les autres devront céder la place et disparaître. Sache pourtant que sur ce monde, loin au-delà de l'océan, existe une terre gigantesque et hospitalière...

— Celle que nous avons vue tout à l'heure ?

— Oui. Un jour, ton peuple, s'il sait se perpétuer et attendre son heure, vaincra les eaux traîtresses et voyagera de l'autre côté de l'horizon, vers la Grande Terre qui lui permettra de se déployer à sa juste mesure. Ceux de la falaise, avec leurs radeaux, ont déjà commencé à poser les premiers jalons. Tu ne verras pas ce jour, Kala, mais les enfants des enfants de tes enfants le verront, par-delà les générations. Ils apprendront. Il y a mille façons de voyager, je te l'ai dit dans la grotte, lors de cette nuit qui restera toujours dans mon cœur. C'est seulement une question de temps. La vie a besoin de temps.

— Tu pars, n'est-ce pas ? murmura la jeune femme d'un sourire pathétique. Plus jamais je ne te verrai ?

— Non, plus jamais. Adieu, Kala. Lor a raison, tu feras un très bon chef de clan.

Leurs bouches se scellèrent pour un dernier baiser. Brièvement, tandis que les fourmillements s'accroissaient au tréfonds de ses entrailles, Blade eut une pensée pour Schlikz.

« Peut-être ton projet insensé se réalisera-t-il malgré tout, songea-t-il. Tu t'es simplement trompé d'objectif. Les gènes des rapzhès appartiennent au passé, l'Histoire ne se répète jamais. Comment n'as-tu pas compris ça, toi, le zlêhk ultime à la suprême intelligence ! »

Les lèvres de Kala sur ses lèvres. Caresse subtile et évanescence. Un nuage.

À peine un souffle d'éternité...

CHAPITRE XXIV

Dès la désagrégation des champs de force induite par la mort des zlēhks, Blade s'était attendu à ressentir les premières manifestations de la translation retour, et elles n'avaient en effet pas traîné. Sans doute l'ordinateur de Lord Leighton avait-il déjà essayé de le rappeler auparavant puis, dans l'incapacité de localiser ses molécules masquées par le klaqz, s'était-il calé sur une position d'attente avec essais régulièrement réitérés.

Le goût des lèvres de Kala sur les siennes s'estompa doucement, puis il se sentit happé dans une spirale de douleur et de plaisir mêlés qui propulsa ses atomes disloqués loin de Mantar et de son monde étrange promis, si tout se passait bien dans les quelques milliers d'années à venir, à une renaissance enfin libérée des fantasmes délirants de Schlikz et de sa compagne.

Blade ne se faisait pas trop d'illusions sur le sort qui serait réservé aux préhumains, à la horde de Ohm le charognard opportuniste et à la tribu de Shohr le redoutable guerrier. En quelques dizaines de générations, ils allaient sans doute péricliter et disparaître peu à peu, cédant leurs territoires désormais ouverts au clan de Lor et à celui de la falaise, mieux armés, intellectuellement et culturellement, pour affronter la pérennité des temps nouveaux jusqu'au départ vers la Grande Terre qui viendrait à son heure, Blade n'en doutait pas un seul instant. Nulle part sur Terre ou parmi les mondes qu'il avait déjà visités, les humains ne s'étaient contentés d'un statu quo, dès lors que de nouvelles perspectives consentaient à s'ouvrir à leur soif de connaissance et de progrès. Tel était et serait le destin des hommes, ici comme ailleurs, avec ses errements, ses aveuglements, ses guerres fratricides, mais aussi ses fulgurances de lumière civilisatrice, ses élans de cohésion sociale et culturelle, ses beaux-arts, sa technologie sans cesse affinée : la vie des êtres pensants et grégaires, Docteur Jekyll et Mister Hyde indissociablement mêlés.

Le froid. La chaleur intense. La solitude. Ce sentiment vertigineux d'être à lui seul la totalité une et indivisible des univers multiples et

innombrables.

Et cette impression rassurante, éminemment apaisante, de se sentir ramené chez lui par une laisse invisible mais déterminée.

Une aventure prenait fin, après tant d'autres, jusqu'au prochain départ qui le propulserait de nouveau aux confins d'une dimension dont il n'avait pas la plus petite idée de ce qui l'y attendrait.

Tel était le destin de Richard Blade, un homme comme les autres, de chair et de sang, d'émotion et d'intellect, mais le seul parmi tous à disposer de cet indicible privilège qui pouvait le conduire, au gré des calculs aléatoires d'un processeur froid et sans âme, au-delà des espaces et des temps.

Comme un parfum de chez soi, immatériel mais sensible, tout autour de lui dans la nuit interdimensionnelle. Le gong répété et chaleureux de *Big Ben*, l'odeur âcre des taxis londoniens, les lourdes émanations capiteuses du cigare de J, le velours d'un bourbon sur sa langue extatique.

Richard Blade rentrait à la maison...

CHAPITRE XXV

L'explorateur s'étira longuement entre les bras du siège aux millions de destinations impossibles et parvint à dénouer ses muscles encore tétanisés par les effets de la translation.

Il se redressa, pivota sur ses fesses et posa ses pieds nus sur le dallage immaculé du laboratoire DX.

J, visiblement soulagé, alluma un énorme Monte Cristo et versa un ballon de bourbon qu'il tendit à son agent.

— Vous ne m'invitez donc pas à votre club, aujourd'hui ? s'informa Richard Blade.

— Plutôt deux fois qu'une, cher ami. Mais j'ai préféré conjurer le sort en apportant ici cette bouteille dont vous me direz des nouvelles. Vous vous êtes fait attendre, mon ami. Nous désespérons de jamais vous récupérer.

Le regard en furie, Lord Leighton émergea de derrière le rempart de ses écrans informatiques, propulsant son fauteuil roulant d'un doigt distordu par la maladie sur le clavier de commande.

— Mais où donc étiez-vous passé, *my God* ? rugit-il. Cela fait plus de deux heures que l'ordinateur essaye de vous rappeler. Impossible de vous localiser !

— Disons que j'ai, moi aussi, droit à un minimum de vie privée, plaisanta Blade. *Big Brother*, c'est du passé désormais. George Orwell avait intitulé son célèbre roman *1984*, non ? Aujourd'hui, un être humain conscient de sa dignité se doit d'échapper de temps à autre à la surveillance abusive de circuits électroniques aussi chaleureux qu'une banquise arctique, fussent-ils issus de votre génial cerveau.

— Ne me dites pas... que... vous l'avez fait exprès ! s'étrangla le mathématicien.

— Voyons voir ce bourbon, J. Mmm... Superbe en effet. Ce bouquet, cette longueur en bouche...

— Et rare, précisa J avec respect. Le négociant qui me l'a déniché en est aussi fier que de sa meute de lévriers.

— James Bachman ? Notre homme est donc toujours aussi féru de courses canines ?

— Plus que jamais. Il aligne désormais quatre champions d'Angleterre en six ans !

— Incroyable ! Jamais je ne l'aurais cru aussi pugnace.

— Richard Blade ! glapit Leighton. Allez-vous enfin vous expliquer ? Et d'abord allez passer quelque chose sur cette indécente nudité !

— Non.

— Qu... !

— Non, je me sens très bien ainsi. Là d'où je viens, sauf en un certain endroit où le climat sévissait d'une inélégante inclémence, on va nu comme la main, et ça ne dérange personne.

— Richard, intervint J, si vous ne donnez pas satisfaction à notre cher Lord dans les secondes qui viennent, je crains fort qu'il ne nous fasse une apoplexie.

— Bien. Puisqu'il le faut, je vais m'habiller.

— Richard... insista d'un sourire complice le chef des services secrets de Sa Majesté.

— Ah ! Ce n'est pas cela dont vous vouliez parler ? Bien. Hum... C'est une histoire assez complexe, voyez-vous. Par quel bout vais-je donc pouvoir commencer... ?

— Sidérant ! bredouilla Leighton. Et penser que tout cela va disparaître à jamais. Quel gâchis !

— Que voulez-vous dire par là, professeur ? s'informa J.

Le vieux savant bouillait d'une rage impuissante.

— Imaginez que ces champs de force soient restés opérationnels, au moins le temps que le projet DX parvienne à un stade plus avancé qui nous permette de déléguer sur place des équipes de paléanthropologues, de généticiens. La Science aurait eu sous la main un échantillonnage vivant des quatre niveaux clés d'évolution des hominidés de ce monde, offrant une moisson d'informations inespérée dont les extrapolations auraient constitué un pas de géant pour la restitution des lacunes dont souffre encore l'histoire lointaine de notre propre espèce. À présent que les barrières sont tombées, et même en admettant que les phases les moins évoluées survivent encore

quelques milliers d'années avant d'être définitivement supplantées, tout est d'ores et déjà perdu. Des échanges, amicaux ou conflictuels, auront lieu, pervertissant à jamais l'intégrité de chaque population jusqu'ici isolée.

— Ces plans sur la comète ne sont que vaines arguties, Lord Leighton, et vous le savez très bien, intervint Blade. D'une part, et sans vouloir vous offenser, rien ne prouve que le programme DX en arrive jamais à un tel degré de performance ; d'autre part, je vous rappelle que ces gens, quelles qu'aient été les circonstances de leur conception, n'auraient jamais pu cohabiter naturellement et sont, au moins pour les trois dernières phases, des êtres humains à part entière, qui méritent notre respect et leur autonomie retrouvée. La Nature fera désormais son travail de sélection, fût-il impitoyable, et c'est très bien comme ça.

— Certes, Richard, certes, acquiesça le vieil homme. Simple hypothèse d'école, j'en conviens. Sur un plan... éthique, vous avez raison, j'en suis parfaitement d'accord. Mais tout de même, je ne peux m'empêcher de...

Lord Leighton se tut et s'immergea dans un maelström de réflexion.

— Tout de même, reprit-il au bout d'un moment. J'aurais voulu au moins voir cela de mes propres yeux. Quelle chance vous avez, Richard, quelle chance prodigieuse !

— Nous sommes tous les trois complémentaires, professeur, argumenta J pour la énième fois. Vous êtes le cerveau, j'assure la logistique et Richard est notre indispensable voyageur. Le seul possible jusqu'ici, dois-je insister sur ce point ?

— Non, murmura le mathématicien, c'est inutile. Je sais tout cela. Et pourtant, et pourtant...

En son for intérieur, Blade conclut cet échange d'un souhait vigoureux : que jamais, ô grand jamais, les hommes de science ne se voient confier ne serait-ce que la plus infime parcelle de pouvoir politique, et ceci en dépit de toute la bonne volonté dont ces « sages » se seraient faits les dépositaires intègres et convaincus de leur bon droit. Sinon, inévitablement, finirait par émerger un nouveau Schlikz ou l'un de ses pareils, avec toutes les terribles conséquences qui en découleraient.

Il s'isola dans le vestiaire et se rhabilla...

Londres. La bonne ville de Londres, effervescente et pourtant inaltérable, grouillante et néanmoins impassible, sans cesse en mouvement et toujours la même, protéiforme et à jamais attachée aux rives d'une Tamise sans laquelle elle n'aurait pas vu le jour.

Londres. Symbole de ce que l'Angleterre a construit d'indéracinable et de fragile à la fois, frileusement refermée sur sa position insulaire et malgré tout ouverte sur l'océan immense, sur le monde qu'elle prétendit longtemps régenter avant de subir les camouflets d'une histoire ingrate et sans mémoire.

Blade marchait paisiblement dans la nuit londonienne, chaudement enveloppé de sa vieille veste de cuir. Cette fois, il était resté absent du laboratoire DX plus longtemps qu'à l'habitude, retenu par les rappels infructueux de l'ordinateur incapable de contourner l'obstacle infranchissable du klaqz, et le jour s'était estompé, chassé par le carcan d'un ciel bas et chargé qu'aucune étoile ne parvenait à percer. La lune était pleine pourtant, pâlisant de son disque invisible une obscurité humide et poisseuse, mêlant ses rayons diffractés en des millions de photons évanescents à l'éclairage cru des réverbères et des néons.

Pris dans cette gangue d'humidité mouvante qui ne dépassait pourtant pas les quatorze degrés centigrades, Richard Blade avait chaud.

Une touffeur de début du monde.

Il ressentait une impression étrange, paradoxale, qui le ramenait à Mantar.

Une île elle aussi, qui deviendrait elle aussi, dans un avenir aux frontières vertigineuses, le point de départ d'une expansion sans pareille, vers la Grande Terre, vers le Nouveau Monde, vierge, disponible, porteur des espoirs de tout un peuple encore à naître.

Un Nouveau Monde qui, bien plus tard, oublierait à son tour la terre natale de ses émigrants pour voler de ses propres ailes et prendre à bras le corps son destin tout neuf.

L'Histoire ne se répète jamais, contrairement aux espoirs insensés des rapzhês et des zlêhks leurs créatures, mais elle a parfois tendance à bégayer, par-delà les dimensions et les univers.

Richard Blade marchait dans la nuit londonienne et il songeait à Kala.

Kala dont le ventre fécond accoucherait peut-être d'un nouvel

enfant qui apaiserait la douleur du souvenir de Muli. Un enfant né d'un compagnon qu'elle finirait bien par découvrir et qui saurait se tenir dans l'ombre de la première femme à avoir jamais présidé aux destinées du clan du plateau. Un enfant qui aurait à son tour des enfants. Jusqu'à l'heure du Grand Départ.

À moins que cet enfant...

Blade avait souvent songé, non sans éprouver l'amertume de celui qui ne saurait jamais, à cette épineuse question.

De ses multiples voyages et des aventures amoureuses qu'il y avait vécues, un enfant était peut-être né, quelque part au-delà des dimensions.

Ou naîtrait un jour.

Un enfant de son sang. Peut-être celui de Kala...

Une chance sur combien ?

C'était un sentiment étrange et pénible, d'orgueil potentiel et d'impuissance mêlés.

Au fond de lui-même, il ne pouvait s'empêcher de rêver à cette perpétuation possible de ses gènes parmi ceux qui un jour affronteraient l'océan, en quête de la Grande Terre dont la tradition aurait immanquablement fait un Graal mythique, vecteur de toutes les espérances et de toutes les énergies.

Quelque part, le désir insensé des rapzhês de survivre à leur inéluctable extinction avait quelque chose de profondément... humain.

Blade sourit, les yeux embués d'un brouillard salé qu'il ne chercha pas à retenir.

La brise montée des eaux de la Tamise vint doucement se poser sur ses lèvres.

Elle avait le goût des lèvres de Kala.

Tout juste un souffle.

Un souffle d'éternité.

*Achevé d'imprimer en avril 1999
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

VAUVENARGUES
14, rue Léonce Reynaud
75116 Paris

Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 1062.
Dépôt légal : mai 1999.

Imprimé en France